

LE VOISIN
HORACE
NOUVELLE PAR
URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

Le voisin Horace, nouvelle par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1882. Les italiques proviennent de l'édition originale et à moins d'avis contraire, il en est de même des notes.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. Il épouse en 1832 Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec révisions.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files : We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientées vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservée une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu à la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier	
Deux beaux-frères	2
Chapitre II	
Cornélie Dupont	8
Chapitre III	
Un agent d'affaires	14
Chapitre IV	
Un bourgeois de commune riche	20
Chapitre V	
Monsieur Le Ferrier	25
Chapitre VI	
Les enchères	31
Chapitre VII	
Julien Réval	37
Chapitre VIII	
Une fin de journée	44
Chapitre IX	
Jeunesse de Julien	51
Chapitre X	
Germain Réval	58

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre XI	
Entrée dans la maison	66
Chapitre XII	
Bastian la Barbiche	72

Chapitre XIII	
Une première visite	79
Chapitre XIV	
Mme Jean-Pierre Vouthet	85
Chapitre XV	
Un vieux penseur solitaire	92
Chapitre XVI	
Le projet d'Horace Dupont	98
Chapitre XVII	
Le Vendredi saint	105
Chapitre XVIII	
Dora Vouthet	113
Chapitre XIX	
Chez Julien	120
Chapitre XX	
Le fils Jouriaud	125

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XXI	
La roue tourne autrement	132
Chapitre XXII	
Le père n'en veut pas démordre	138
Chapitre XXIII	
Tentative infructueuse	144
Chapitre XXIV	
L'eau douce et l'eau amère	152

Chapitre XXV	
Le sort des deux lettres	159
Chapitre XXVI	
La queue de cheval	166
Chapitre XXVII	
Le tronc du tilleul	172
Chapitre XXVIII	
Avant et après la noce	179
Chapitre XXIX	
Épilogue	188

Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres. PHILIP. II, 4

À tous mes lecteurs je dédie ce petit livre, puisse-t-il leur être agréable, les intéresser, et servir ainsi à réaliser en quelque mesure la belle parole placée en tête du volume.

Givrins, 20 juillet 1882.

U. Olivier.

PREMIÈRE
PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DEUX BEAUX-FRÈRES



n dimanche de mars, les gens du village de Bressens revenaient du culte public. C'était avant midi. Le service divin ayant été terminé à onze heures, les ménagères avaient encore le temps de faire une soupe au bouillon pour le dîner. Le temple de la paroisse est à vingt minutes de Bressens, à Veige. C'est à Veige que réside le pasteur. Ce dimanche-là, bon nombre d'hommes et de femmes, ainsi que des enfants, étaient allés à l'église. En général, on s'y rend volontiers de Bressens. Les habitudes religieuses y sont demeurées vivaces, au moins pour les actes extérieurs du culte, tandis qu'à Veige elles ont fait place, depuis longtemps, à l'indifférence, à l'abandon de la maison de prière, où les aïeuls avaient encore leurs noms marqués en toutes lettres sur le banc de la famille.

Le prédicateur avait pris pour texte de son discours cette parole de Jésus : *Ce que vous voulez que les hommes vous fassent faites-le-leur de même.* Sujet toujours vivant et éternel, puisqu'il résume le principe de la bienveillance universelle. Plus que d'autres villageois peut-être, les bourgeois de Bressens avaient besoin d'être amenés à réfléchir sur ce point, car ils ont une haute opinion de leur importance et de leurs mérites, surtout à cause des biens de leur opulente commune. Ils se considèrent volontiers comme étant très supérieurs aux habitants des autres villages, à ceux de Veige en particulier, lesquels ne jouissent pas, comme eux, de répartitions communales, mais doivent, au contraire, payer un impôt pour subvenir aux dépenses publiques.

Deux hommes marchaient côte à côte dans le chemin, au retour de l'église. Ils allaient lentement, laissant passer devant eux les femmes pressées d'arriver chez elles, et les enfants désireux de bien dîner, avant d'aller jouer sur la place publique, ou courir les champs, à la

sortie de l'antique service religieux nommé la *prière*, lequel est fait par le régent. Celui-ci sonne la cloche; ses élèves accourent à la salle d'école, plus d'un ayant encore la bouche pleine. Là ils entendent la lecture d'une prière liturgique, puis celle d'un chapitre de la Bible, suivi de quelques réflexions. On chante un cantique, et l'on se dépêche d'aller, comme je l'ai dit plus haut, s'amuser.

Nos deux hommes marchaient donc seuls, en arrière des groupes qui les devançaient. C'étaient Horace Dupont et son beau-frère Jean-Pierre Vouthet; l'un et l'autre vêtus comme de bons paysans. S'ils n'avaient pas encore soixante ans, cela ne tarderait guère. Mais, vigoureux et fermes sur leurs jambes, ils pouvaient encore, à vue humaine, compter de nombreux automnes. Sobres à l'égard du vin, bons travailleurs, ardents à la poursuite de leurs intérêts matériels, ils étaient placés de manière à vivre longtemps et à conserver les forces du corps jusque dans la dernière vieillesse.

Lorsqu'ils furent à quelque distance de ceux qui les précédaient, ils eurent entre eux la conversation suivante, à voix basse, de façon à ce qu'un écouteur, caché peut-être derrière les haies qui bordaient la route des deux côtés, ne pût les entendre.

— La *mise* a donc lieu demain à deux heures, dit Horace; il ne nous faudra pas y aller ensemble, afin qu'on ne puisse pas supposer que nous sommes d'accord. Il est entendu que c'est moi qui achète la maison et le verger. J'irai jusqu'à dix mille francs, bien que ce soit cher; et si, comme je le pense, ce lot m'est adjugé, je te cède mon écurie, ma portion de grange et ma moitié de maison en logement, avec le pré derrière, pour six mille cinq cents, quoique ce soit trop bon marché. Mais j'en passe par là, puisque l'arrangement nous convient à tous deux. Il me manquera deux mille francs pour compléter le prix de mon achat; je les trouverai facilement. Est-ce bien convenu comme cela?

— Oui, c'est convenu; mais notre arrangement va me prendre tout ce que j'ai épargné depuis bien des années. Tu trouves ta moitié de maison trop bon marché, et moi je dis qu'elle est chère. Que me rapportera-t-elle? Rien. Je ne veux pas louer ton appartement pour avoir sous mon toit on ne sait qui, entrant et sortant par la même porte que nous. Toi, tu seras au large et seul dans ta maison, pour peu de chose de plus que la somme reçue en échange. Notre marché est donc à ton avantage.

— Non, Jean-Pierre; c'est toi qui gagnes. Quand ton fils se mariera, — ce qui ne peut tarder beaucoup, puisqu'il est bien en âge de s'établir, — son logement sera tout prêt. Et puis, comptes-tu pour rien notre fontaine indivise, qui deviendra ta propriété, sauf que j'aurai le

droit d'y prendre de l'eau et d'y abreuver mon bétail. Ça, c'est un item considérable. Le pré derrière la maison, vaut bien mille francs.

— Oui, mais je serai chargé, moi seul, de l'entretien des tuyaux de la fontaine et c'est une dépense qui peut aller loin, surtout s'il me fallait relever les tuyaux de bois, qui sont vieux, et en mettre de neufs en ciment. Mais nous ne voulons pas nous dédire, ce qui est convenu est convenu.

— C'est évident, reprit Horace; nous sommes d'accord.

— Maintenant, continua Jean-Pierre, si quelque acheteur se présentait pour le bloc, à quoi te déciderais-tu ?

— Il ne se présentera personne. Les Kerche veulent miser deux champs; François Gautte le pré de la Mouillette; Jean Renou la vigne du Clos barbu; le petit Gargouillet est sans conséquence. Tout cela se vendra facilement. Au village, il n'y a personne qui veuille mettre vingt-cinq à vingt-six mille francs au bloc. L'assesseur m'a dit que la justice n'autorisera pas la vente au-dessous de vingt-six mille francs. Le tuteur des enfants est du même avis. À moins de se mettre complètement dans les dettes, c'est une trop forte somme pour un paysan de Bressens. Les gens ne sont pas si fous que ça.

— Je le pense aussi; mais si par hasard un amateur étranger se présentait ?

— Ah bah! qui donc viendrait se fourrer là, dans un petit hameau comme notre Carre? Tu as bien vu d'ailleurs que personne, depuis la mort de Samuel Tardy, n'est venu examiner la maison dans l'idée de l'acheter. Et comme il n'y a plus que demain matin avant les enchères, il est évident qu'aucun étranger ne se présentera. Si par malheur il en venait un, il se tiendrait sans doute à un prix inférieur du chiffre que les bourgeois de Bressens peuvent donner au détail des fonds; et nous resterions, dans tous les cas, maîtres de la situation. Quant à moi, je ne pourrais miser le bloc que s'il ne dépassait pas vingt-cinq mille francs, et il faudrait encore être sûr de pouvoir remettre pour quinze mille ce qui ne va pas avec la maison.

Telle avait été la conversation des deux beaux-frères en sortant de l'église. On voit que la prédication n'avait laissé aucune impression durable sur leurs dispositions morales. Il est même permis de supposer, sans leur faire aucun tort, qu'ils l'avaient complètement oubliée.

Voici de quoi il s'agissait :

Les deux beaux-frères habitaient la même maison, située dans un hameau, à l'extrémité orientale du village de Bressens. On nomme cet endroit le Carre. Outre la maison ci-dessus, il y en avait cinq ou six autres. L'ensemble formait une sorte de quartier, séparé du village principal par une langue de bois qui rejoignait plus haut les

forêts du Jura. Cette avancée montagnaise se présentait en forme d'arête, dont les deux pentes étaient peuplées de hêtres, de frênes et de tilleuls sauvages. Ça et là, un chêne élevait son dôme au-dessus des autres arbres ses voisins. On respectait sa présence, chaque fois que la hache et la scie des bûcherons faisaient main basse sur les tiges destinées à être mises en bûches rondes, et les branches en fagots. Cette presque île forestière, sorte de cône allongé descendu de la montagne voisine, masquait aux gens du Carre la plus grande partie du village, mais non les maisons qui s'étendaient au bas, le long du chemin public.

Horace et Jean-Pierre vivaient donc sous le même toit, le premier à droite, le second à gauche de la porte d'entrée, ouvrant dans un corridor qui servait pour les deux familles. Horace était veuf et n'avait qu'une fille, nommée Cornélie. Jean-Pierre avait encore sa seconde femme, un fils et deux filles. Devant la maison d'habitation, à vingt mètres de distance, était un vieux bâtiment rural, comprenant une grange indivise et deux étables. C'étaient les dépendances des beaux-frères. Les propriétés avaient été partagées de cette manière à la mort des parents; Horace avait eu les portions à droite, et la première femme de Jean-Pierre celles de gauche. Cette femme étant morte ainsi que son enfant, Jean-Pierre en avait hérité.

Dans l'espace libre devant la maison d'habitation, il y avait une fontaine, dont le bassin reposait sur le terrain d'Horace, mais la source appartenait indivisément aussi aux deux beaux-frères. Cette source était dans le bois communal voisin, où le père Dupont avait été la prendre, pour l'amener devant chez lui. L'autorité municipale lui en avait accordé la concession, sous la réserve que la fontaine serait publique et son usage gratuit pour gens et bêtes du quartier. Le hameau était habité par des familles de cultivateurs, les uns dans l'aisance, les autres plutôt dans la gêne. L'un de ces derniers, nommé Samuel Tardy, était mort dernièrement, laissant une veuve et quatre jeunes enfants. Sa maison était située à cinquante pas de celle d'Horace, un peu plus haut et dans le milieu d'un pré verger. Pour y arriver, on passait à côté de la fontaine, entre le bassin toujours plein d'eau, et l'angle oriental du bâtiment d'habitation des beaux-frères Dupont et Vouthet. Comme il s'était chargé de toute la succession paternelle, dettes et biens, Samuel Tardy avait dû emprunter une forte somme. Peu à peu, ses charges s'étaient augmentées au point qu'il devait plus des deux tiers de tout ce qu'il possédait. Pour surcroît de malheur il tomba malade; le découragement le saisit, et son état empirant, il mourut après avoir souffert plusieurs mois, autant d'angoisses morales que de douleurs physiques. Le tuteur des enfants demanda

l'autorisation de tout vendre, d'abord pour tout payer, et ensuite pour placer à bon intérêt ce qui resterait aux orphelins. Il était manifeste que ceux-ci ne pouvaient conserver la succession de leur père sans être complètement ruinés au bout de peu d'années. La justice de paix s'associant aux vues du tuteur, une vente aux enchères fut décidée. C'était de celle-ci que le voisin Horace et Jean-Pierre s'étaient entretenus au retour de l'église, et l'on a pu voir quel était leur dessein à l'égard d'une partie des immeubles de la succession Tardy. À leur sens, et surtout au point de vue d'Horace, il n'était pas question qu'un autre amateur vînt leur faire concurrence. C'était à Horace Dupont que la maison Tardy et le clos attenant devaient échoir, afin qu'il fût ensuite chez lui, bien au large, et Jean-Pierre Vouthet seul en possession de l'habitation actuellement indivise. Quant à savoir ce que deviendraient la veuve et ses enfants dépossédés, c'était bien le dernier de leurs soucis. *Chacun pour son compte* était aux yeux de ces deux hommes un axiome irréfutable. Jean-Pierre était même plus fort sur ce point que son beau-frère; nous le verrons du reste à l'œuvre dans la suite du récit.

Cornélie Dupont était allée aussi à l'église; elle avait pressé le pas au retour, afin que son père trouvât la table mise en arrivant, et sur celle-ci une soupière de bouillon de bœuf, bien garni de tranches de pain saupoudrées de muscade. Resté seul sur le fourneau, le pot au feu avait continué à *boutonner* doucement dans la marmite, pendant que le père et la fille étaient au sermon.

Au lieu d'entrer tout droit chez lui, Horace vint frapper à la porte d'un vieux garçon nommé Gabriel Richaud, dont la maison faisait aussi partie du Carre. Gabriel était le tuteur des enfants Tardy.

— Peut-on entrer ? demanda Horace en soulevant le loquet.

— Mais sans doute, lui répondit-on.

— Ah ! voilà que tu dînes, fit Horace. Et moi qui venais t'engager à prendre une assiette de bouillon avec nous. J'ai du bœuf qui doit être tendre. Laisse là ta salade et ton omelette, et viens manger un morceau avec nous.

— Merci, voisin ; tu es bien honnête. Mais j'ai fini dans un instant. Une autre fois, j'accepterai avec plaisir.

— J'aurais dû t'inviter hier au soir, ou tout au moins ce matin avant d'aller à Veige ; alors tu serais venu.

— Non, je crois qu'il vaut mieux, en tout cas, ne pas nous inviter l'un chez l'autre, tant que la vente des immeubles de mes pupilles n'a pas eu lieu, puisque tu as l'intention de miser la maison et le verger.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Il est bien évident qu'aucun amateur ne viendra me faire concurrence. Je mettrai le prix, comme de juste ;

et en qualité de plus proche voisin, je dois être préféré.

— Chacun y sera pour son compte demain, reprit Gabriel. Comme tuteur, je tiendrai l'intérêt de mes pupilles et de leur mère; c'est mon plus simple devoir.

— Il ne sera pas question, je pense, après les mises au détail, de mettre le bloc aux enchères ?

— Je ne sais pas ce qui pourra être décidé au dernier moment. Il faudra entendre sur ce point le représentant de la justice.

— Mais il n'y aura aucun amateur pour l'entier des immeubles ?

— Pas à ma connaissance, du moins jusqu'à présent.

— Allons, adieu, Gabriel. Je me recommande.

— Au revoir ! tu es tout recommandé. Ce sont les enchères qui décideront, pour toi comme pour tous les autres miseurs.

Rentré chez lui, Horace mangeait son dîner en silence. Sa fille lui fit une ou deux questions, auxquelles il répondit d'une manière peu engageante pour continuer la conversation. Le voyant préoccupé, Cornélie n'insista pas pour le faire causer. Quoique marchant vite en revenant de Veige, elle avait bien remarqué la beauté de cette journée. Aimant la nature, ce troisième dimanche de mars lui avait montré des fleurs déjà écloses dans les haies abritées et dont le parfum faisait pressentir le printemps. Des ramiers revenus du midi se rendaient à tire-d'aile dans les bois où se trouvaient encore leurs nids de l'année précédente. Le merle noir commençait à chanter, les alouettes à s'égosiller en montant jusqu'au ciel. Dans les champs, les froments hivernés verdissaient sous l'action d'un air tiède et d'un doux soleil. On sentait la vie renaître dans les campagnes. Après cinq mois de dépouillement, les arbres allaient reprendre bientôt leur parure. Ah ! il fait bon être jeune pour aspirer les premiers souffles du printemps ! Oui, mais, pour le vieillard aussi, comme pour le jeune homme et la jeune fille, il fait bon s'élever encore plus haut, et chercher dans l'éternité céleste la vie et les fleurs qui ne se fanent jamais.

CHAPITRE II

CORNÉLIE DUPONT



près avoir dîné, Horace Dupont, fatigué de la veille et toujours absorbé dans ses préoccupations d'achat, vint se reposer sur son lit. Toute la semaine précédente, il avait, ou taillé la vigne avec un ouvrier, ou labouré un champ pour y semer de l'avoine, planté des pommes de terre, etc. C'était donc bien juste que, ayant même été à l'église le matin, il s'accordât une heure ou deux de sommeil dans le milieu du jour. — Tout en soignant les restes du dîner et lavant la soupière et les assiettes, Cornélie se mit à chanter. Elle avait cette agréable habitude et chantait fort bien, pour une fille de paysan. Et pourtant la gaieté n'était pas le fond de son caractère. Mais elle aimait le chant et avait une voix souple, d'une remarquable fraîcheur. La fille unique d'Horace Dupont était douée d'un caractère fort, comme son père, avec cette différence qu'elle était généreuse, aimant l'équité et la droiture dans les grandes choses comme dans les petits détails de la vie. Si, par exemple, une des poules de sa tante Jean-Pierre avait fait un œuf dans le poulailler d'Horace Dupont, Cornélie, l'ayant vue dans le pondoir, aurait certainement reporté l'œuf à sa propriétaire. Beaucoup d'autres filles, dans un cas pareil, n'eussent rien dit et rien rendu.

Brune et d'une agréable tournure, Cornélie avait un profil grec d'une grande pureté. Les lignes en étaient harmonieuses, si finement dessinées que, vu de face, le visage devait présenter un ensemble de traits réguliers et gracieux. La réunion de dons extérieurs avec une intelligence éveillée et un caractère indomptable est chose rare partout. On n'en trouve plus guère d'exemples dans nos villages. — Les personnes qui, comme moi, datent du premier quart de ce siècle, se souviennent encore des belles et fraîches filles de paysans qu'on avait en ce temps-là. On en comptait parfois plusieurs dans la même famille.

Blondes, brunes ou châtaines, toutes étaient charmantes, le dimanche, quand elles avaient leur jupe d'indienne et leur corsage blanc. Et même lorsqu'elles allaient aux champs, les autres jours, c'était un plaisir de les voir passer dans leur simple costume, les bras recouverts de mitaines en toile de lin qui, serrées au coude par un bracelet élastique, laissaient apercevoir une solution de continuité entre elles et la manche de chemise. Jeune garçon à cette époque, j'avais trois tantes pour le moins aussi belles que la fille dont je viens d'esquisser à peine le profil. Aujourd'hui, les jeunes villageoises qui s'habillent en demoiselles de ville prennent facilement des airs gauches ou guindés. Elles n'ont pas la grâce réservée ni la dignité naturelle de leurs grand'mères. Et puis, chose certaine, elles sont moins grandes, moins bien équilibrées dans leur santé. On dirait que la race déchoit et s'étiolé. En revanche, on a d'élégants chapeaux, de charmantes bottines, et peut-être adoptera-t-on bientôt la mode ridicule importée de Paris jusque dans nos petites villes. La famille Dupont, de Bressens, était originaire du midi de la France. Ayant quitté son pays pour éviter les persécutions de Louis XIV, l'arrière-grand-père d'Horace était, à la suite de nombreux périls, arrivé à Genève avec sa femme et leur fils unique encore tout enfant. Ne possédant rien ou presque rien, il vint s'établir à Bressens, où il trouva de l'ouvrage comme ouvrier de campagne. Sobre et actif, le réfugié protestant se tira d'affaire mieux que ne le font de gros mangeurs de notre pays, auxquels il faut, en sortant du lit, un pot de café bourré de pain, et dans la journée quatre ou cinq autres repas avec deux litres de vin. Mal dommage alors si le produit du travail passe en entier dans l'estomac! La famille du vieux huguenot n'eut pas de branches collatérales. À l'époque de ce récit, Horace était le seul descendant mâle de l'ouvrier parti de Mérimond en 1685; et comme il n'avait qu'une fille, le nom de la famille s'éteindrait avec elle, soit que Cornélie se mariât, soit qu'elle restât célibataire.

Les Vouthet, tout au rebours, étaient nombreux dans la contrée. D'origine francomtoise, c'étaient de vrais Burgondes aux cheveux roux, le teint coloré, les lèvres épaisses. De haute taille, ils avaient, en général, les jambes longues et arquées, le crâne élevé, plutôt pointu que large au sommet. Les pieds grands. Une race forte, âpre au gain, se contentant d'une nourriture grossière, et du reste fournissant de bons travailleurs. Jean-Pierre passait pour être un peu voleur. On prétendait même qu'il ne pouvait passer sous un châtaignier appartenant à son prochain sans ramasser quelques fruits tombés et en remplir ses poches. «Une poignée de châtaignes qui traînent sur le gazon, dit-il un jour au garde-champêtre qui le prit sur le fait, la belle affaire! Il vaut bien la peine d'en parler!» Et si, par aventure, il avait

sa hotte sur le dos et qu'il vît dans un plantage une grosse tête de chou de n'importe quelle espèce, oh ! c'était plus fort que lui : mais il fallait couper ce chou et le mettre au fond de sa hotte, où nul ne le verrait. Et ainsi de suite pour une foule de petits larcins. Plus d'une fois, il lui était arrivé de payer l'amende, sans que cette punition l'eût corrigé. À voix basse, on le surnommait le roi des voleurs, mais il ne s'en tourmentait guère. Chez lui, c'était comme une infirmité naturelle, une sorte de maladie chronique et incurable, dont sa mère avait déjà été affligée et qu'elle lui avait peut-être transmise avec le sang. D'autres personnes ont la maladie contraire, bien belle et honorable, laquelle consiste à avoir la main trop large, à se dépouiller pour venir en aide aux pauvres et aux affligés. Cornélie eût été de cette force-là, si son père n'y eût mis bon ordre ; ce qui n'empêchait pas la jeune fille d'en faire à sa tête, en donnant quelque argent aux nécessiteux et des provisions de ménage aux voisins qui en manquaient. À vingt-trois ans, son cœur n'avait encore parlé en faveur d'aucun des garçons qu'elle connaissait et qui, avec elle et d'autres jeunes filles de Bressens, faisaient partie d'une société de chant, sous la direction du maître d'école, vieux bonhomme de cinquante ans. La mère Dupont était morte il y avait deux ans seulement, et dès lors Cornélie se tenait à l'écart des réunions joyeuses, pour lesquelles, du reste, elle avait peu de goût. Un soir, comme elle revenait à la maison en sortant d'une leçon de chant, son cousin Philippe Vouthet, qui l'accompagnait, lui dit de faire attention où elle marchait ; que la nuit étant sombre, il était facile de mettre le pied dans une flaque ou de se heurter le visage contre un tas de bois déposé au bord du chemin. Pour protéger Cornélie contre une éventualité de ce genre, Philippe lui passa un bras à la taille et lui dit de marcher sans crainte, malgré l'obscurité ; mais Cornélie lui donna sur-le-champ une poussée à laquelle il ne s'attendait pas et qui l'envoya patauger précisément dans un endroit qui n'était pas des plus sec.

— Je ne permets à personne, cousin, lui dit-elle, de me conduire de cette manière, et pas mieux la nuit que le jour. Tiens-toi donc pour averti.

— Oh ! oui, dit le grand Philippe, on sait bien que tu es fière. Quand on est cousins et qu'on vit porte à porte, il me semble pourtant...

— C'est précisément parce que nous sommes cousins, Philippe, que je ne veux pas de semblables familiarités. Si tu m'avais offert ton bras poliment, je l'aurais peut-être accepté, mais il ne fallait pas te servir toi-même.

— Le beau mal ! es-tu plus sucrée, par hasard, qu'une autre fille ?

— Non, mais je suis peut-être un peu plus *salée*. Va seulement ton

chemin. Tu vois bien que la route n'est pas si mauvaise. Tu as bien chanté, ce soir; je t'en fais compliment; ta voix est encore un peu rêche, mais elle s'assouplira, et tu auras plus tard un contralto superbe.

— Toi aussi, tu chantes terriblement bien. Il y a cependant un air de chanson dont tu ne connais pas la première note.

— Quelle chanson ?

— Ah ! je te l'apprendrais bien, si tu voulais.

— Mais quel air ? Voyons : ne fais pas la bête.

— La chanson de l'amour, Cornélie. Je te l'enseignerais de tout mon cœur.

— Garde-t'en bien, car ce serait peine perdue. Je ne serai jamais la femme de mon cousin, quand même nous ne sommes cousins que d'amitié et parce que ton père est mon oncle. Adresse-toi à Cléonie Vouthet, qui est une brave fille.

— Ma cousine Cléonie ! Tu te moques de moi. Elle a les cheveux trop rouges, et le teint de la couleur d'un pain qu'on sort du four.

— Qu'est ce que ça fait ? toi aussi, tu as bien les cheveux un peu rouges.

— Moi ? pas du tout, ma chère : ils sont d'un blond clair.

— Laissons ce sujet, Philippe. Adresse-toi à qui te plaira ; mais je te le dis une fois pour toutes : ne pense pas à moi.

— On est pourtant dans la même maison, sous le même toit. Une fois mariés, il n'y aurait qu'à passer d'une porte à l'autre. Point de déménagement à faire : c'est ça qui est ennuyeux, un déménagement ! On n'en voit jamais la fin, surtout quand il faut aller un peu loin.

— Eh bien, si je dois déménager quelque jour, tu m'aideras à sortir les meubles de la maison. J'y compte. Adieu, cousin Philippe. Nous voici au Carre et la lune se lève. Regarde comme elle est belle ce soir.

— Je me moque pas mal de ta lune. C'est toi, Cornélie, qui pourrais être mon soleil, si tu voulais.

— Bon ! Voilà que tu vas devenir poète, si tu continues.

— Adieu, méchante, et dors bien quand même. Cette conversation nocturne avait eu lieu peu de jours avant le dimanche par lequel s'ouvre cette histoire. Cornélie ne savait rien encore des intentions de son père, relativement à l'achat de la maison Tardy et à la vente de la sienne à son beau-frère. Comme certains hommes de la campagne, Horace Dupont était d'avis qu'on ne doit parler d'affaires aux femmes qu'au dernier moment, surtout s'il s'agit de garder un secret. — Lorsqu'il se réveilla, vers deux heures de l'après-midi, il vint à la cuisine et se frottait les yeux encore tout ensommeillés. Cornélie avait fait chauffer du café noir, resté de leur déjeuner. Elle en versa une tasse à son père, qui le but d'un trait, toussa une fois,

et lui tint le discours suivant :

— Il faut que je te mette au courant de ce que nous avons décidé ce matin ton oncle Jean-Pierre et moi, en revenant du sermon. C'est une chose très importante, dont il ne faut souffler mot à personne avant demain au soir.

Cet exorde fut suivi de l'explication de toute l'affaire, après quoi le père, continuant :

— Nous serons beaucoup mieux chez nous dans la maison Tardy, fit-il, et les Vouthet auront aussi plus de place. Si Philippe se marie, il saura au moins où se loger. L'important est qu'aucun étranger ne se présente pour miser le tout, afin que je n'aie pas de concurrent pour la maison. Au reste, étant le plus proche voisin des Tardy, je suis mieux placé que personne pour en faire l'acquisition. Que penses-tu de ces arrangements ?

— Ils me paraissent bien conçus, et je désire qu'ils se réalisent, pourvu, toutefois, que la veuve et ses enfants y trouvent leur compte; car il ne s'agit pas d'avoir le bien de ces pauvres gens pour moins qu'il ne vaut. Il faut agir à leur égard comme nous voudrions qu'on se conduisît envers nous-mêmes. S'ils peuvent retirer un bon prix de leurs immeubles, j'en serai bien aise pour eux.

— Te voilà bien toujours la même, avec tes idées de générosité! C'est de ta mère que tu les tiens, ces idées : oui, si je l'avais laissée faire, elle aurait donné aux pauvres jusqu'à mes chemises.

— Tu en avais sans doute beaucoup, et tu n'en manques pas aujourd'hui. Une vieille chemise fait tant de bien et de plaisir à un malheureux déguenillé qui peut-être n'en a pas.

— Oui, c'est ça! Ah! grand Dieu, qu'il y a donc à faire avec les femmes! Encore une fois, est-ce que la position des autres nous regarde? et chacun n'est-il pas ici-bas pour soigner ses intérêts avant tout ?

— Oui, père; mais la Bible dit aussi qu'il faut avoir égard aux intérêts du prochain; et cette veuve Tardy a besoin de vendre le plus cher possible, afin qu'il lui reste de quoi élever ses enfants.

— C'est le tuteur et la Justice de paix qui décideront du prix. Quant à moi, je veux tâcher d'obtenir la maison et le terrain qui va avec, au meilleur marché possible, tout en en donnant autant et plus que n'importe quel autre amateur. Ça me convient de toutes façons.

— Raison de plus pour ne pas craindre de surenchérir sur le prix offert par un concurrent.

— Mais il ne se présentera personne que moi. Qui trouverait-on au village, ayant dix mille francs à mettre sur un immeuble dont le revenu ne consiste qu'en un logement pour gens et bêtes, et un char de foin ?

— Il y a aussi le jardin, les fruits des arbres...

— Un jardin, ou rien, c'est la même chose. Et quant aux fruits, voici plusieurs années que les pommiers sont stériles. Je crois qu'ils sont dévorés par un puceron qui les suce jusqu'à la moelle. On ne peut plus compter non plus sur les cerises. Il n'y a que les poires *cheval* et les *coings* qui viennent encore à bien.

— Enfin, mon cher père, fais comme tu voudras. Seulement, si tu achetais la maison au-dessous de sa valeur, je n'irais pas l'habiter avec plaisir.

— Mais qui te dit que je veuille l'avoir à trop bas prix ? Faut-il donc la payer plus qu'elle ne vaut ? Ce serait un peu fort ! Le diantre soit fait des femmes, avec leurs idées de générosité ! — Je vais faire un tour jusqu'au village avant de soigner les bêtes. Je ne resterai pas longtemps. Ce sera tout de même agréable d'être chez soi, et de n'avoir plus une grange indivise. Car, entre nous, je ne suis pas sûr que ton oncle Jean-Pierre ne prenne assez souvent une *fourchée* de foin à mon tas, ou une brassée de paille sur mon *bétandier*.

Cornélie ne répondit rien à cette insinuation ; elle prit un livre et s'installa vers la fenêtre, pendant que son père descendait le chemin qui relie le Carre au village proprement dit de Bressens.

CHAPITRE III

UN AGENT D'AFFAIRES



Pendant qu'Horace Dupont contournait la pointe du petit bois qui séparait le Carre du village, sa fille réfléchissait à ce qu'il venait de lui communiquer. L'idée qu'il chercherait à payer le moins possible le petit clos voisin du leur et la maison Tardy, lui était pénible. Prendre la demeure de ces pauvres gens et s'y installer à leur place, sans la bien payer, lui paraissait une action déloyale, entachée d'égoïsme. Si Cornélie eût été riche, elle aurait offert de l'immeuble en question, plus que sa valeur réelle et de convenance. Voulant être un peu au courant de ce que pensait la veuve sur la vente qui devait avoir lieu le lendemain, elle prit un pot de lait et se rendit chez sa voisine Tardy. C'était à cinquante pas seulement de leur maison.

— Bonjour, Victoire, dit-elle en entrant. Je vous apporte un peu de lait, puisque j'en ai aujourd'hui de reste et que vous êtes obligée de l'acheter.

— Merci beaucoup. Vous êtes bien bonne d'avoir eu cette attention, car je n'avais pas assez de lait pour le déjeuner de demain matin, et j'aurais dû en acheter ce soir. Je vais vous rendre le pot dès qu'il sera lavé. Mais vous voulez vous asseoir un moment ?

Cornélie connaissait bien cette maison, où elle entraît au moins une fois par semaine, apportant toujours quelque reste de son ménage. Elle savait que la veuve tenait l'appartement propre et en ordre, malgré la présence de ses quatre enfants. C'était un assez bon logement de village : trois chambres et une cuisine. Il y avait aussi une grange et une étable. Mais le bétail de Tardy était vendu. Lorsque Cornélie fut assise, ayant le cadet des enfants sur ses genoux, la veuve reprit :

— C'est donc demain notre vente, — un gros crève-cœur pour moi.

Mais le tuteur et la justice de paix sont d'avis que c'est une mesure nécessaire, afin de conserver quelque chose à mes enfants, pour m'aider à les élever.

— J'espère, dit Cornélie, que tout se vendra convenablement, même à un bon prix.

— On pense que votre père achètera la maison et le verger. J'en serais bien contente. Vous seriez mieux ici que dans votre logement actuel. Voilà, c'est un peu plus loin de la fontaine; mais ce n'est pas un grand inconvénient.

— Oh! non. Mon père, en effet, se propose d'acheter, pourvu que des concurrents n'enchérissent pas trop sur le prix qu'il peut y mettre. Dans les mises publiques on ne sait jamais ce qui peut survenir au dernier moment. À votre connaissance, y a-t-il d'autres amateurs?

— Non, pas que je sache. Un de mes cousins Réval, de Pâlins, dont j'étais bourgeoise avant mon mariage, vint l'automne passé nous faire une visite, et conseilla déjà de tout vendre, pour tout payer et sauver le reste. Hélas, mon pauvre mari était trop malade pour prendre un parti aussi sérieux. S'il avait vécu, il aurait vendu, car ses dettes le rongeaient du matin au soir. Ils firent ensemble le tour de nos pièces, et mon cousin disait qu'il achèterait volontiers le tout, s'il avait l'argent nécessaire. Nous ne l'avons pas revu; il n'est pas même venu le jour de l'enterrement. À présent, on dit bien qu'un agent d'affaires se présentera peut-être pour miser; mais ce n'est pas sûr: on frappe à la porte; il me faut aller voir qui est là et ce qu'on veut.

La veuve alla ouvrir. Deux hommes étaient devant la maison, ayant l'air de regarder la vue sur le lac lointain et les Alpes, mais, en réalité, examinant le bâtiment et le clos attenant. L'un des deux était un paysan de Bressens, beau parleur à mine trompeuse; l'autre, un inconnu.

— Votre serviteur, madame Tardy, fit le premier en saluant la veuve. Voici M. Joë Leclerck, agent d'affaires, qui se propose d'assister demain à la vente des immeubles de feu Samuel votre digne mari. Il désire, si cela ne vous dérange pas trop, donner un coup d'œil à l'intérieur de votre maison.

— Eh bien, entrez, Messieurs, dit la veuve.

M. Joë Leclerck était un courtier de toutes sortes d'affaires. Il vendait et achetait soit pour lui, soit pour le compte d'autrui, différents articles de commerce. Tout lui était bon, pourvu qu'il y trouvât son compte, c'est-à-dire une honnête commission. Il est vrai qu'il se donnait parfois bien de la peine pour nouer un marché, pour boucler une affaire quelconque. De temps à autre, lorsqu'une bonne occasion se présentait, il ne craignait pas d'acheter une campagne, dans le but

de la revendre avec bénéfice. En un cas pareil, s'il avait besoin d'argent, quelque richard de sa connaissance lui en fournissait à gros intérêt. M. Joë le remboursait en actes de revers souscrits par les acheteurs qui ne payaient comptant qu'une partie de leurs acquisitions; pour lui, c'était aussi un bon moyen de revendre plus cher.

L'annonce, dans les journaux, de la vente des immeubles Tardy, avait engagé le courtier Leclerck à venir les voir, et dans ce but il était arrivé à Bressens pendant que le père de Cornélie faisait sa méridienne. Le bourgeois de Bressens, qu'il rencontra devant l'auberge communale et auquel il offrit un verre de vin tout en causant, lui parla de ce qu'étaient les immeubles en question. Sur la demande de M. Joë, il le conduisit aux différents mas de terre situés près du village, après quoi, ils vinrent aussi donner un coup d'œil à la maison.

— Qu'est-ce que le tout peut valoir ? avait demandé le courtier à son complaisant cicerone, lorsqu'ils entrèrent dans le clos.

— Ma foi monsieur Leclerck, vous êtes plus connaisseur, plus expert que moi en ces matières, avait répondu Polybe Chicot. La maison et le pré qui l'entoure, ne *s'arrêteront* pas à environ dix mille francs. Voyez : c'est un joli morceau : quatre cents perches, et un bâtiment qui est en bon état, quoiqu'il date du passage des Autrichiens en Suisse, en 1815. Les Tardy, de père en fils, ont toujours eu le soin de bien entretenir la toiture, ce que ne font pas tous les autres propriétaires du Carre de Bressens, ni parbleu tous les bourgeois de notre commune. Il y a des bâtiments à toit plat, qui sont percés de gouttières à trouser tous les plafonds. Ceci, la maison de feu Samuel Tardy, est une bonne habitation.

— N'y a-t-il point, demanda le courtier, quelque voisin qui en ait envie ?

Craignant de se compromettre, Polybe fit, avec une espèce d'affirmation, une réponse évasive :

— Je ne pourrais, en vérité, vous le dire, reprit-il. Les habitants de ce Carre ne sont pas disposés à divulguer leurs affaires. Ils vivent retirés dans leur coin, sans se mêler beaucoup avec nous autres du village.

— Dix mille francs la maison et le pré, treize à quatorze mille les autres fonds réunis, cela ferait vingt-trois, vingt-quatre mille au plus, dit le courtier.

— Oui, monsieur Leclerck, 24 000 comme vous dites. Toutefois, s'il y a des amateurs, la vente ira plus haut que ça. Je peux me tromper; mais la chose ne m'étonnerait pas.

— Vous pensez ?

— Oui, en vérité.

— Eh bien, disons, au plus, vingt-cinq mille : mais d'abord il faut voir l'intérieur du bâtiment. À qui appartient la maison placée un peu en arrière de la fontaine ?

— À deux beaux-frères : l'un se nomme Horace Dupont ; l'autre Jean-Pierre Vouthet.

— Les deux habitent-ils sous le même toit ?

— Oui.

— Ce sont des particuliers dans l'aisance ?

— Oui, mais ils ne sont pas riches, ce qu'on entend par riches, vous comprenez.

— L'un des deux achètera la maison Tardy ; c'est clair comme le jour.

— Ah ! ça dépend ; toutefois, ça se pourrait. Leur conversation se termina de cette manière.

Lorsqu'ils vinrent heurter à la porte, Cornélie se leva, comme pour se retirer :

— Que nous ne vous dérangions pas, madame ou mademoiselle, dit M. Joë : je ne veux donner qu'un simple coup d'œil. Deux minutes me suffiront.

— J'allais également rentrer chez nous, monsieur. Ainsi, au revoir, voisine.

— Bonjour, Cornélie, et encore merci.

Les deux hommes visitèrent rapidement la maison. M. Joë monta au galetas pour examiner l'état de la *ramure*. Les bois étaient bons ; il n'y avait, en effet, pas de gouttières, et le plancher était carrelé. La grange et l'écurie furent aussi visitées.

— Oui, la maison n'est pas mauvaise, dit le courtier ; mais il n'y a ni pompe ni fontaine.

— Celle qui coule devant chez Horace Dupont est publique, bien qu'elle appartienne aux deux beaux-frères. C'est à deux pas, comme vous voyez.

— Bien ; j'ai assez vu. Allons-nous-en. Cette jolie brune qui est sortie comme nous entrons, comment se nomme-t-elle ?

— C'est la fille unique d'Horace Dupont.

— Est-elle mariée ?

— Non ; mais elle a bonne façon, un air distingué, n'est-ce pas ?

— Charmante. Le père achètera la maison pour son gendre futur ; c'est mon idée.

— Ça se pourrait.

— Merci de votre obligeance, M. Chicot ; nous prendrons un verre pendant que Berthier attèlera son cheval.

Berthier était le voiturier employé par M. Joë Leclerck.

Comme les deux hommes retournaient au village, ils rencontrèrent Horace Dupont, qui en revenait. Polybe le désigna de loin au courtier.

— Votre serviteur, monsieur Dupont, lui dit ce dernier en l'abordant. Je viens de donner un coup d'œil aux immeubles de la succession Tardy, avec M. Chicot qui a eu l'obligeance de me les montrer, et j'ai l'intention d'assister demain aux enchères, en simple curieux, bien entendu. J'aime assez à voir comment les affaires se traitent; cela m'aide à me former une opinion. Vous y viendrez aussi?

— C'est probable, répondit Horace, d'un air qui n'échappa point au rusé entremetteur.

— Eh bien, j'aurai le plaisir de vous y voir. Je vous salue.

Horace resta sous le coup de cette éventualité de concurrence. Il n'en avait eu nullement l'idée. Évidemment le courtier ne venait pas assister aux enchères en simple curieux, et encore moins pour enfiler des perles. Il avait un plan qu'il déroulerait séance tenante et qui pouvait porter un rude coup aux deux beaux-frères.

Cornélie avait préparé le goûter de quatre heures, lorsque son père vint à la cuisine, après avoir été à l'étable et à la grange. C'est le moment où, dans cette saison, le bétail reçoit ce qu'on nomme le premier morceau, c'est-à-dire le fourrage que bœufs et vaches prennent avec leur muffle entre les bâtons du râtelier. Horace Dupont s'assit à table, gardant un silence absolu, mais toujours extrêmement préoccupé de sa rencontre avec le courtier. Bien qu'ayant des caractères et des besoins intellectuels très différents, le père et la fille avaient une grande affection l'un pour l'autre. Ils se contredisaient souvent, sans que leurs discussions amenassent du refroidissement entre eux ou de la mauvaise humeur. État de choses bien rare chez des paysans; situation difficile à conserver plus tard, selon ce que seraient les circonstances. Mais dans le moment actuel, tout semblait devoir s'accorder pour une entente aussi complète que possible, malgré la divergence de vues sur le prix à donner de l'immeuble auquel on pensait.

Le père prenait donc son café en silence, lorsque sa fille lui dit :

— Je suis allée chez la voisine Victoire, pour lui porter un peu de lait....

— Ah! il me semblait bien, interrompit Horace, que tu ne pourrais t'empêcher de donner aujourd'hui quelque chose. Si je n'y prenais garde, tu serais capable de nous ruiner. Jamais je n'ai vu quelqu'un comme toi, pour être toujours prête à donner. Au reste, je t'ai déjà dit que tu tiens cela de ta mère.

— Peut-être, reprit Cornélie. Que n'est-elle encore là, cette bonne mère! Elle était toujours si contente de pouvoir faire du bien

aux pauvres.

— Oui, c'est vrai, dit le père; mais les pauvres nous en font-ils, du bien? Ne sont-ils pas, au contraire, toujours disposés à envier ce qui ne leur appartient pas? Il leur semble que ceux qui ont quelque chose, doivent tout partager avec eux, et même leur donner la meilleure portion. Mais il ne s'agit pas de ça pour le moment; il s'agit de ne pas se laisser faire la loi par un entremetteur de ventes et d'achats, que je viens de rencontrer et qui a été voir la maison Tardy.

— Il est justement entré chez la veuve, avec Polybe Chicot, comme j'étais là.

— A-t-il fait des questions sur mon compte, par hasard?

— Non; il ne me connaît pas, et je n'ai rien dit.

— Tant mieux; M. Leclerck passe pour un rusé compère. Il faut qu'il mette son nez partout, pour embrouiller les affaires et obtenir une commission. Oh! nous le verrons venir. S'il se présente et qu'il mise, je suis sûr d'avance que c'est dans le but d'en tirer pied ou aile pour lui. S'il s'obstine à enchérir sur nous autres bourgeois de Bressens, on le laissera faire, et il sera, en fin de compte, bien embarrassé. Néanmoins, tout cela me tracasse terriblement. Je languis d'être à demain au soir. Il me faut aller donner le second morceau à nos bêtes, et m'entendre avec Thibaut pour l'ouvrage de demain. Avez-vous une leçon de chant ce soir?

— Oui, de sept à huit heures.

— Je n'aime pas ces leçons qui ont lieu de nuit, surtout le dimanche, où il y a par là un tas de garçons et de filles. Je sais bien qu'il n'y a rien à craindre pour toi, mais c'est égal: je trouve que ces arrêts devant les maisons et toutes ces causeries entre garçons et filles n'ont guère bonne façon.

— Je ne m'arrête jamais de nuit pour causer, dit Cornélie.

— Oui, je le sais; mais d'autres s'arrêtent.

— Je reviens ordinairement avec Philippe, d'abord après la leçon.

— Est-ce que par hasard il te conte fleurette en t'accompagnant?

— Ce serait bien peine perdue, en tout cas.

— C'est aussi mon avis. Quand nous serons établis dans l'autre maison, je te parlerai d'un garçon qui pourrait peut-être nous convenir.

— Peut-on savoir son nom?

— Je te le dirai un autre jour. Il me faut aller, car sûrement les boeufs et la vache ont le râtelier vide.

Achevant de boire sa tasse de café au lait, Horace Dupont vint à la grange, et de là chez un de ses voisins qu'il employait comme ouvrier.

CHAPITRE IV

UN BOURGEOIS DE COMMUNE RICHE



L'ouvrier chez qui Horace Dupont se rendit après avoir donné le *second morceau* à ses bêtes, se nommait Prosper Thibaut. C'était un petit homme de cinquante et quelques, bon caractère au fond, mais infatué de ses droits de bourgeoisie. Être de Bressens, c'était pour lui quelque chose, comme pour les anciens nobles de France, d'avoir un hôtel à Paris dans le faubourg Saint-Germain. Dans certaines villes de notre pays de Suisse, il y avait aussi autrefois des rues d'où telle société distinguée tirait son nom. N'en était pas qui voulait, comme on n'était pas non plus bourgeois de Bressens. Il est vrai que Prosper Thibaut et sa femme recevaient annuellement de leur commune, des répartitions en nature, valant 150 fr. par tête. Tout bien compté, c'est une jolie rente. Le ménage avait ainsi du bois à vendre, — mais qu'il fallait fabriquer et aller chercher dans les forêts, — un quintal de fromage, et une provision de beurre suffisante pour toute l'année. Le fromage et le beurre diminuaient rapidement, dans les nombreuses *fondues* saupoudrées de poivre, dont Prosper était friand, surtout lorsque le premier de ces deux produits des alpages de montagne était encore frais. Sa belle couleur jaune paille, sa tranche parsemée de trous bien percés, où le sel ne dominait pas, engageait à en frire une demi-livre, qu'on mangeait avant de se mettre au lit. Les Prosper Thibaut, malgré leur droit de bourgeoisie, n'avaient guère prospéré. Au contraire, ils étaient pauvres et dans une sorte de gêne, dès que survenait une mauvaise année, ou une maladie à l'un des deux. C'est que, de tout temps, ils avaient été gros mangeurs, et qu'une bonne partie de l'argent gagné par l'homme prenait le chemin du cabaret. Non pas qu'il s'y grisât lui-même; mais il envoyait sa femme chercher du vin à l'emporté, et ils le buvaient ensemble, au coin du feu, en mangeant leurs fondues,

ou fricassant quelques œufs dans la poêle. Outre les répartitions communales, ils avaient une chèvre, un cochon qu'ils chérissaient comme leur enfant, et une demi-douzaine de poules bonnes pondeuses. Prosper aimait les œufs, non à la coque, mais sur le plat ou en épaisse omelette. Un peu ventru, les lèvres grosses, la bouche demi-ouverte comme toujours prête à avaler quelque chose, des maxillaires forts comme des tenailles, tel était l'honorable Prosper. Tout au rebours, sa compagne, nommée Aréthuse, autrement dit la Réthuse, était maigre comme un pic. À la lettre, elle n'avait que la peau sur les os. L'abondance de nourriture ne lui profitait pas, tandis que son digne mari pouvait passer pour une sorte de Sancho Pança, toujours satisfait de lui-même, pourvu qu'il eût de quoi mettre sous la dent. Du reste, bon ouvrier de campagne.

La maisonnette où demeurait ce couple original appartenait à la Réthuse; il y avait aussi, tout à côté, un jardinet dans lequel croissaient les laitues, les haricots, les oignons et d'autres légumes, dont le ménage et le porc faisaient une ample consommation. Le logis de ce dernier et celui de la chèvre étaient à quelques pas, devant la porte d'entrée; le poulailler au-dessus de ces deux compartiments.

Horace Dupont trouva son voisin Prosper en conversation amicale avec un jeune cochon acheté la veille. Prosper avait l'habitude de donner à ces animaux les noms des marchands qui les lui avaient vendus. Celui avec lequel il conversait en ce moment devait se nommer Karaut.

— Eh! dis donc, Karaut, comment ça te va-t-il, depuis ton dîner? Montre-moi un peu ta *frimousse*.

Le petit porceau s'était fait une espèce de tanière dans la paille, d'où il ne laissait voir absolument que le bout de son groin, armé des deux trous des narines, semblables à deux canons de pistolets. Comme il ne bougeait pas, Prosper eut un moment d'inquiétude. Il entra dans l'étable, et aussitôt Karaut bondit au bout opposé.

— Haha! fit Prosper, à la bonne heure; mon cher ami. Je craignais que tu ne fusses malade; mais notre affaire va bien. — Bonjour, voisin Horace. Voulez-vous voir mon acquisition? Ma foi, c'est un tout beau mâle; mais il coûte bon aussi.

— Combien? demanda l'arrivant, qui jeta un coup d'œil au fond du *boiton*. Oui, le cochon est allongé et profond; le muffle est large, les oreilles grandes. S'il mange bien et que tu aies assez de pommes de terre à lui donner, ça fera une belle bête à la fin de l'année. Combien dis-tu que tu l'as payé?

— Devinez.

— Quarante?

— Et cinq avec. Ils sont d'une cherté du diable en ce moment. — Oui, va seulement te fourrer au chaud, mon brave ami.

Prosper retira la porte et en poussa le verrou.

— Je venais te demander, Prosper, dit Horace, de venir demain matin, pour m'aider à finir de tailler ma vigne du Bourdaillon, avant midi.

— Diantre! je voulais planter des pommes de terre : des *z'early* qui pressent, car elles sont déjà bien germées dans la cave. Ah! les bonnes pommes de terre que les *z'early*! Elles sont cuites en moins de rien dans le four, et on peut en manger une douzaine sans qu'elles vous pèsent à l'estomac ; tandis que les *six semaines* vous feraient sauter la panse, si l'on en avalait le double, et quand même elles sont petites. — Eh bien, oui, voisin Horace, j'irai la demi-journée demain, pour vous rendre service. Dans l'après-midi, je veux aller à la mise des Tardy. Vous y viendrez aussi ?

— Peut-être; je verrai. Aurais-tu l'intention de miser un champ ?

— Oui ; je miserais volontiers le petit Gargouillet, si... vous comprenez ?

En disant cela, Prosper frottait son index de la main droite contre le pouce, faisant ainsi semblant de compter des écus.

— Oui, reprit-il; pour payer les deux tiers du Gargouillet, il me faudrait 100 francs avec ce que j'ai. Vous ne me les prêteriez pas, par hasard ? Je vous en payerais l'intérêt, ou vous me les feriez gagner petit-à-petit.

— Je ne peux rien te promettre pour aujourd'hui, répondit Horace, parce que, si je mise une pièce, j'aurai besoin moi-même d'emprunter pour pouvoir la payer en entier. Tu trouveras facilement 100 fr. à la banque, avec une caution.

— Me cautionnerez-vous ?

— Oui, mais pas pour longtemps.

— Pardine, en travaillant pour vous, 100 fr. seront bientôt gagnés. Vous retiendrez le prix de mes journées.

— On verra tout ça demain. Viens de bon matin. Cornélie te donnera du café.

— C'est entendu; je serai chez vous à la *clinquette*. Vous me prêterez un bon sécateur; le mien ne va plus bien; la lame est trop courte. Il faut que j'en fasse mettre une plus longue.

— As-tu entendu dire au village quelque chose sur les mises qui auront lieu demain ?

— Oui ; je me suis trouvé à l'auberge de la commune, où j'étais allé prendre un verre avec Jacques Niabruz, et pendant qu'on causait là, honnêtement, dans la chambre à boire, il est entré un monsieur avec

Polybe, qui *venient* d'examiner les terrains de feu Samuel Tardy. Le monsieur a dit, comme ça, entre deux verres : « Oui, ça me plaît assez : les champs sont bons; les prés de même, et la maison fera mon affaire. Si je l'achète, je viendrai l'habiter. J'aime la campagne. Bressens est un bon village, où il n'y a pas d'impôt communal à payer. En automne, j'irai à la chasse. C'est un exercice qui donne bon appétit et facilite le jeu de la respiration. » Voilà ce que disait ce monsieur à Polybe. Je n'ai pas fait semblant de l'entendre; mais je ne pouvais m'empêcher de penser que cet étranger était bien hardi, de vouloir s'introduire dans notre commune et y acheter des terrains. Est-ce que le bien d'un mort ne doit pas aller aux gens de l'endroit, à moins qu'il n'en veuillent rien? Si ce mal-embouché vient demain et qu'il mise, c'est moi qu'il lui dirai son fait devant tout le monde! Vous verrez. Ah! bien oui! qu'il mette son nez par là, pour nous faire payer plus cher, ce serait quelque chose de scandaleux. Ce sont les bourgeois de Bressens qui doivent miser, et non un étranger qui n'est peut-être pas en mesure de passer acte. Et Polybe est encore un singulier compagnon! Oui, qu'a-t-il besoin de nous amener des gens de cette espèce? N'y a-t-il pas déjà trop d'*habitants* dans notre commune? Par hasard, il faut être juste : les habitants ne se mêlent pas de nos affaires. Ils ne votent pas quand on renomme les municipaux et le syndic. Mais pas moins ils jouissent des chemins et des fontaines; on ramone leurs cheminées aux frais de la commune, et on fait creuser leur fosse pour les enterrer quand ils sont morts. Il n'y a pas beaucoup de communes où les étrangers jouissent de tels avantages. Mais pour en revenir à celui qui parlait d'acheter le bien des Tardy, je pense qu'on ne se laissera pas faire la loi par lui. Il faut s'entendre, entre nous autres. Vous, par exemple, voisin, vous devriez acheter la maison et le verger; puis, vous vendriez à Jean-Pierre votre portion de logement et la moitié de grange avec l'écurie. Ça vous convient à tous deux.

— Peut-être; on verra.

— La maison et le verger valent dix à douze mille francs.

— Les donnerais-tu, toi, si tu les avais?

— Oui, vraiment. C'est une bonne maison, avec toute sorte d'aïssances autour. On peut sortir un char derrière, par la grange. Le fumier est là, dans le pré, à deux pas. Le jardin, *idem*. Il n'y a que la fontaine qui manque. Mais la vôtre n'est pas si loin, après tout.

— As-tu calculé à combien se monte l'intérêt de 10 000 francs, au cinq?

— Oui, ça fait 500 francs; au quatre 400 seulement.

— Et tu trouves que c'est peu de chose?

— Je ne dis pas cela; mais si j'avais 10 000 francs à placer, je

n'hésiterais pas à les mettre où je vous dis. Il faut penser aussi à votre fille. Elle se mariera. Votre gendre viendra demeurer avec vous. Il leur faudra un meilleur appartement que le vôtre actuel. Au moins deux chambres de plus. Cornélie aura bien cinq ou six enfants, si elle en fait. Où logeriez-vous tous ces gamins, là où vous êtes ? Pas possible. Il vous faudrait bâtir. Et où ? la place vous manque. Vous ne pouvez pourtant pas construire une tour sur votre moitié de maison. Plus j'y réfléchis, et plus je trouve que vous devez acheter celle des Tardy, coûte que coûte.

— Je m'en suis passé jusqu'à présent; je m'en passerai bien encore dans la suite.

— Et quand vous aurez une demi-douzaine de petits-enfants ?

— Ils ne sont pas encore au monde; Cornélie n'est pas pressée de se marier.

— Méfiez-vous-en. Elle est dans l'âge; on sait qu'elle est riche, étant fille unique. Vous allez voir les prétendants arriver en masse, maintenant que le deuil de sa mère est fini. D'ailleurs, il y a Philippe, qui est tout prêt sans doute à l'épouser, si on veut la lui donner.

— Te l'a-t-il dit ?

— Non; mais c'est assez facile à voir et à comprendre. Si j'étais à la place de votre neveu, parbleu, il y a longtemps que je vous l'aurais demandée.

— Et que je te l'aurais refusée, mets-toi bien cela dans l'esprit. Tu viens donc demain, de bon matin ? — Oui, c'est entendu.

Horace retourna chez lui. Il n'avait pas de chance, décidément, pour avoir l'esprit en repos, ce dimanche-là. Depuis le matin, il n'avait pensé qu'à sa future acquisition; et de quelque manière qu'il se retournât, il ne trouvait que des gens disposés à le contredire, ou à se mêler de ce qui, selon lui, ne les regardait pas. L'idée qu'il faudrait peut-être dépasser son chiffre de 10 000 francs lui était insupportable. Mais ce qui le tracassait encore plus, c'était de penser que ce misérable agent d'affaires était capable d'acheter le tout, pour le revendre en détail aux bourgeois de Bressens, ou, ce qui serait une véritable fatalité, garder les immeubles pour son propre compte.

Cornélie vit bien que son père était en proie à une constante préoccupation; mais craignant de l'augmenter encore par ses questions, elle ne lui en fit aucune. Lui aussi resta silencieux sur ce point. Son bétail soigné, il porta le lait de sa vache au village, où il entendit encore maint propos agaçant sur la vente probable de la succession Tardy, puis il revint manger sa soupe, et se coucha de bonne heure, afin de se lever avant le soleil.

Ce dimanche-là n'avait guère été pour lui un jour de repos.

CHAPITRE V

MONSIEUR LE FERRIER



Dans une ville, la vente d'une maison, soit aux enchères, soit de gré à gré, ne préoccupe absolument que les personnes intéressées à l'affaire. L'immeuble est situé dans telle rue; il porte un numéro; il a pour voisin de droite un épicier, pour voisin de gauche un boulanger; celui qui en deviendra le nouveau propriétaire sera peut-être un rentier qui cherche un placement pour de l'argent qui chôme; et personne, dans le public du quartier, ne s'en fera le moindre souci. La vente opérée, on saura seulement que l'acquéreur du numéro 38, appartenant ci-devant aux hoirs Durey, est M. Alfred Favart, ex-banquier millionnaire. Celui-ci a un régisseur, chargé de louer les appartements et d'en percevoir les loyers.

Dans un village, c'est tout autre chose. Il est très rare qu'une maison y soit à vendre. À moins de faillite du propriétaire, ou de sa mort, ou d'indivision entre les héritiers, lesquels ne peuvent tomber d'accord pour savoir qui l'aura, le bâtiment reste aux mains d'un ou de plusieurs membres de la famille. Généralement, s'il y a des fils, ce sont eux qui reçoivent les maisons en partage. Les filles en auront une chez leur mari, ou, si elles restent célibataires, le testament du père leur donne la jouissance d'une chambre à cheminée où elles peuvent faire leur potage; parfois même, la fille a droit à un petit appartement complet. Cela ne souffre aucune difficulté.

Mais s'il s'agit d'une vente, que le bâtiment soit en bon état, spacieux et bien placé, ou qu'il consiste en une vieille baraque enclavée, enserrée entre d'autres demeures de paysans, tout le village sera en éveil. Chacun en cause avec son voisin, et il se peut fort bien que des compétiteurs passionnés en viennent aux injures, à des provocations haineuses, même aux coups, le jour où ont lieu les

enchères. Adjugée au plus haut miseur, la maison aura été l'occasion de discordes et d'animosités peut-être éternelles entre celui qui l'a obtenue et ceux qui n'ont pu en devenir possesseurs. Voilà où conduit parfois l'intérêt sordide, un égoïsme dégoûtant. Entre habitants d'un petit village, la vie est trop rapprochée, elle a trop de rencontres journalières, trop de points communs, pour qu'elle ne soit pas ou facilitée par de bons rapports, ou rendue amère à la suite de procédés grossiers et malveillants. Chaque commune a probablement, à cet égard, sa triste chronique. Si l'amour des richesses, comme la Bible l'affirme, est la racine de toutes sortes de maux, l'intérêt personnel ne l'est pas moins quand on s'en laisse dominer, et même lorsqu'il ne s'agit que de très petites choses.

À Bressens, la mise en vente de la maison et des autres fonds de la succession Tardy avait fourni, depuis huit jours, le sujet d'une multitude de conversations. Les unes avaient eu lieu au grand jour, à haute voix, sur la place publique ou au cabaret, les autres à huit clos dans les ménages. Tel qui désirait acheter un champ se serait bien gardé d'en dire un mot hors de chez lui, et tel autre aurait laissé voir son intention bien arrêtée d'acquérir, pourvu que le prix ne fût pas trop élevé. Une bonne partie de la population, surtout les hommes possédant quelque argent ou ayant du crédit à la banque, étaient comme une pâte mise en fermentation par le levain de la convoitise et de l'intérêt personnel. Entre tous, Horace Dupont était peut-être le moins grossièrement intéressé, mais le plus convaincu que nul compétiteur n'avait le droit de lui faire concurrence. En sa qualité de plus proche voisin, la maison et le clos des orphelins devaient lui échoir. Pour lui, cela ne faisait aucun doute.

Il dort peu. La nuit lui parut bien longue, comme le sont toutes les nuits pendant lesquelles l'esprit d'un homme travaille. Elles le sont, hélas! bien davantage, lorsque c'est l'angoisse morale ou les souffrances physiques qui nous tiennent éveillés. Heureux encore, dans les deux derniers cas, l'affligé qui peut prier son Père céleste, ouvrir son cœur à Celui qui connut toutes les angoisses afin de pouvoir secourir ceux que la douleur visite cruellement!

Au petit jour, Prosper vint déjeuner chez Horace. Un pot de café au lait, bourré de pain, trouva largement - place dans son estomac d'autruche. En allant le rejoindre à la vigne, deux heures plus tard, le père de Cornélie lui porterait la soupe, un baril de vin, du pain et du fromage. Ces deux repas seraient suffisants jusqu'au dîner, qu'on prend à midi dans le mois de mars.

Durant cette matinée, et tout en maniant le sécateur, les deux hommes causèrent de ce qui les intéressait le plus, savoir de ce qui

aurait lieu dans l'après-midi. Horace laissait parler son ouvrier, dont la loquacité était bien connue à Bressens; lui-même se tenait plutôt sur un pied de prudente réserve, bien qu'il fût certain que Prosper ne voulait ni surtout ne pouvait lui barrer le chemin dans cette circonstance. Mais un mot prononcé mal à propos avant les enchères pouvait nuire à son projet. Il n'était pas propriétaire foncier et paysan vaudois d'origine française sans être doué de ce sens intime de prudence qui retient la langue, lorsque celle d'un babillard irréfléchi se donne carrière.

Voulant achever de tailler la vigne dans cette matinée, ils ne revinrent à la maison qu'après l'heure habituelle du dîner. Prosper, avec son appétit de loup, se régala d'une marmite de choux aux châtaignes, cuits en compagnie d'un morceau de bajoue de porc, large comme les deux mains. Les choux qu'on mange dans cette saison, soit au milieu de mars, ont passé l'hiver dans le potager, en jauge le long d'un mur, à l'abri des fortes gelées. Il n'en reste plus guère, et d'ailleurs ils ne sont plus bons dès que le soleil d'avril fait ouvrir leur tête pour donner essor au jet destiné à fleurir en mai. Conservé sec et fumé, le lard de bajoue est rose, avec des veines de chair rouge. Il fit les délices de Prosper. Cinq à six verres d'un mélange de piquette et de vin complétèrent le dîner.

En attendant de se rendre à l'auberge pour assister aux enchères, Prosper alla faire une visite à son élève et ami Karaut. Puis il vint s'informer de sa femme, qui avait eu de la fièvre pendant la nuit et beaucoup toussé.

— Et puis, ça n'a pas encore passé? lui dit Prosper en la voyant oppressée, la tête emmitouflée de deux ou trois mouchoirs les uns sur les autres.

— Ah! fit-elle, bien sûr que ça n'a pas passé. Au contraire, la poitrine me saute quand il me faut tousser.

— As-tu bu quelque chose? Il fallait prendre un petit verre de gentiane. Ça t'aurait réchauffé l'estomac. — Je pense que tu n'as pas donné trop épais au cochon; les premiers jours, il faut qu'ils boivent beaucoup, parce que le voyage les échauffe.

Un accès de toux empêcha la femme de répondre. Au même instant, une voiture attelée de deux grands chevaux noirs, cocher sur le siège, s'arrêta devant la maison de Prosper.

« Mais, mais, se dit notre homme en accourant à la rue, qu'est-ce que cet équipage vient faire par-là? »

Un monsieur en cheveux blancs ouvrit la portière, du côté de Prosper.

— Auriez-vous l'obligeance, lui dit-il, de m'indiquer la demeure de

M. Gabriel Richaud ?

— C'est là, dit Prosper en montrant la maison du vieux garçon.

L'équipage s'avança jusqu'à l'endroit désigné; le cocher descendit de son siège, et l'étranger vint heurter à la porte en question. Il était une heure et demie.

Gabriel se présenta immédiatement.

— Est-ce vous, monsieur, dit le visiteur, qui êtes le tuteur des enfants de feu Samuel Tardy ?

— Oui, monsieur.

— La vente des immeubles de cette succession a été annoncée dans les journaux pour aujourd'hui ?

— Oui, elle aura lieu à l'auberge communale de Bressens, de deux à trois heures.

— Très bien. Je suis M. Le Ferrier, propriétaire à Clos-Gravier, et je viens de la part d'un jeune homme auquel je m'intéresse vous demander si, à votre connaissance, les immeubles en question seront recherchés par plusieurs amateurs. Mon protégé les a visités et serait disposé à devenir acquéreur, sinon de la totalité, au moins d'une bonne partie, en tout cas de la maison et du terrain qui l'entourne. C'est un brave garçon, qui se marie prochainement. Il désire s'établir à Bressens, où il a servi autrefois comme petit domestique de campagne. Entre lui et sa fiancée, ils peuvent disposer de 15 000 francs ; je fournirais le surplus du prix d'achat, si cela était nécessaire.

— Il ne m'est guère possible, répondit Gabriel, de vous renseigner exactement sur ce qui pourra se présenter aux enchères. En général, les personnes qui se proposent d'acquérir des fonds de terre ne l'annoncent pas d'avance. Comme tuteur de l'hoirie Tardy, je désire que tout se vende au plus haut prix possible, car mes pupilles ont de grosses dettes à payer, avant de rien retirer pour eux. Jusqu'à présent, deux amateurs pour la maison se sont avancés; l'un est un agent d'affaires, qui paraît disposé à miser le tout; l'autre est le plus proche voisin des Tardy, M. Dupont, qui ne veut que la maison et le verger. Dans le village, on dit que d'autres amateurs se présenteront pour les fonds disséminés. Voilà justement M. Horace Dupont devant chez lui ; vous feriez peut-être bien de lui parler.

— Je vous remercie. Oui, je vais aller lui dire nos intentions, et, s'il tient décidément à cette maison Tardy, nous le laisserons libre de l'acheter. N'est-ce pas ton avis, Conrad ? dit-il au cocher ?

— Oui, monsieur, répondit le domestique. .

— Je trouve, reprit M. Le Ferrier, qu'il est convenable de laisser agir le voisin. Bonjour, monsieur, merci de vos renseignements.

— Votre serviteur, dit Gabriel.

Pendant que le cocher tournait la voiture, son maître se rendit auprès d'Horace Dupont, où se trouvait déjà Prosper Thibaut. — M. Le Ferrier expliqua dans quel but il venait, et demanda résolument à Horace s'il tenait à l'acquisition de l'immeuble en question; que, dans ce cas, le jeune homme au nom duquel il parlait se retirerait pour lui laisser la place libre. On ne pouvait être ni plus poli ni plus honnête. Horace le comprit, bien que son caractère irascible et impérieux le disposât à faire une réponse hautaine à cet honorable étranger, qu'il ne connaissait que de nom.

— Vous me demandez une chose qui ne doit pas se dire, fit-il en adoucissant sa voix naturellement rêche; mais comme je vois que vous y allez franchement, je vous répondrai de la même manière. Oui, cette maison me convient et je tiens à l'avoir.

— Pardine! je compte bien, ajouta vite Prosper, que cela ne regardait pas et à qui l'on ne demandait rien, je compte bien qu'elle convient à M. Horace, mon voisin. La sienne est *indévisée* avec son beau-frère Jean-Pierre Vouthet, et ils sont gênés tous les deux à leur grange, pour les récoltes. Quand même M. Horace ne se soucierait pas de la maison de feu Samuel Tardy, il se trouverait assez d'autres bourgeois de notre commune pour l'acheter, sans que des étrangers vissent mettre leur nez par-là. Nous n'allons pas acheter dans les autres villages. Par ainsi, que chacun reste à ses affaires dans sa commune.

En écoutant ce bavard de Prosper, le cocher Conrad riait sur son siège. Ce garçon avait bien la mine la plus franche et la plus heureuse qu'on pût voir.

— Je comprends ce qu'il faut répondre à ta place, n'est-ce pas? lui dit en souriant M. Le Ferrier.

— Oui; je le regrette, mais je crois que c'est mieux.

— Eh bien, monsieur Dupont, dit M. Le Ferrier, voici ce que nous ferons: mon cocher, — car c'est de lui qu'il est question, — ne se présentera pas aux enchères; vous êtes donc libre de mettre le prix qui vous conviendra. Mais si les immeubles n'étaient pas expédiés et qu'il y eût plus tard des surenchères de gré à gré, nous verrions à user simplement de notre droit. — Quant à vous, mon brave homme, dit-il en s'adressant à Prosper, vous faites bien de tenir l'intérêt de votre voisin; mais vous avez des idées de l'autre siècle, pour ne pas dire de l'autre monde, en fait des droits civils de tous les citoyens de notre pays. Sachez donc que tout Suisse a les mêmes droits que vous d'acheter dans votre commune et de s'y établir, si d'ailleurs c'est un homme recommandable et possédant des moyens d'existence, par sa fortune ou son travail.

— Peut-être bien que monsieur a raison, répondit Prosper; mais pas

moins nous tenons à ce que des étrangers, qui sont peut-être des Kaiserlicks, ne viennent pas nous faire la loi en achetant nos terrains. Il ne manquerait plus que ces étrangers voulussent être admis aux répartitions communales : alors nos bénéfices, qui ne sont déjà pas trop considérables, seraient diminués de moitié.

— Nous ne songeons pas le moins du monde à demander une part de vos bénéfices ; pour cela, il faudrait que les habitants devinssent bourgeois de Bressens, ce dont ils n'ont probablement pas la moindre intention. Et il n'est pas question non plus de Kaiserlicks, soyez-en bien sûr ; il s'agit d'un Suisse, aussi bon et peut-être meilleur Vaudois que vous et bien d'autres.

— Ma foi, reprit Prosper d'un air assez penaud, excusez ce que j'ai dit. Je n'ai pas eu l'intention d'être malhonnête envers monsieur.

— Vous êtes tout excusé.

Ayant terminé l'entretien de cette manière, M. Le Ferrier reprit sa place dans la voiture, qui s'éloigna au trot de ses grands chevaux noirs.

CHAPITRE VI

LES ENCHÈRES



Comme deux heures sonnaient à l'horloge du village, Horace Dupont et Prosper arrivaient ensemble devant l'auberge. Jean-Pierre Vouthet s'y trouvait déjà, ainsi que bon nombre d'hommes, formant des groupes dans lesquels on parlait probablement de tout autre chose que des ventes qui allaient avoir lieu. Chaque amateur d'une portion quelconque de la succession des orphelins gardait sans doute par-devers lui son idée. — L'assesseur représentant la Justice de paix, le notaire chargé de dresser le procès-verbal des enchères, le tuteur Richaud et l'huissier crieur étaient déjà entrés. En ce moment, on entendit les grelots d'un cheval attelé à un char de voiturier, et le véhicule ne tarda pas à arriver sous l'enseigne du cabaret, où il s'arrêta. M. Joë Leclerck, l'agent d'affaires, en descendit; puis, saluant gracieusement les hommes qui se trouvaient là et distribuant des poignées de main à droite et à gauche, — ces gens-là ne connaissent-ils pas tout le monde? — il prit ensuite le bras d'Horace Dupont et l'entraîna de côté comme pour faire quelques pas avec lui.

— Êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions? lui demanda-t-il à voix basse, afin qu'on ne pût l'entendre dans le voisinage.

— Quelles dispositions? répondit Horace en se redressant et dégageant son bras de celui du courtier.

— Eh oui! reprit celui-ci: la maison qui va être mise en vente ne convient à personne mieux qu'à vous, qui en êtes le plus proche voisin, — ou à votre beau-frère. Entendons-nous de façon à ne pas nous faire la guerre. Ne misez pas. Après les échutes au détail, je demanderai qu'on mette en vente le bloc; je me le ferai adjuger, et je vous céderai ensuite la maison avec le verger, à un prix certainement inférieur à celui que vous devriez payer, si vous misiez vous-même. Je

me contenterai d'un léger bénéfice, uniquement pour ma journée. Croyez que je vous donne un conseil d'ami. Est-ce convenu ?

— Non, monsieur. J'entends faire mes affaires moi-même, sans l'aide d'aucun entremetteur.

— Comme vous voudrez, monsieur Dupont; mais vous aurez du regret d'avoir refusé mon offre. Croyez-moi : mettons-nous d'accord. Ou bien, préférez-vous que je ne mise pas ? Je m'abstiendrai, si cela vous convient.

— Vous feriez beaucoup mieux, en effet, de ne pas assister aux enchères.

— Eh bien, soit. Je ne miserai pas sur la maison; mais vous me donnerez deux cents francs.

— Moi! je ne vous donnerai pas deux centimes. Ah! vous ne me connaissez guère.

— Vous refusez ?

— Oui.

— Eh bien, vous en aurez du regret.

— Messieurs, dit le crieur en venant à la rue, les enchères vont commencer. Veuillez entrer.

Chacun se dirigea du côté de la porte. Au moment d'en franchir le seuil, Prosper se trouva coude à coude avec le courtier et lui dit d'un ton quasi menaçant :

— Je pense qu'on ne viendra pas se mêler de nos affaires; les étrangers n'ont rien à voir ici.

— Passez seulement, l'ami, lui répondit M. Joë, et soyez tranquille. Je vois avec plaisir qu'un lopin vous convient aussi. Vous l'aurez, si cela dépend de moi.

— Je n'ai rien à faire avec vous, monsieur; mêlez-vous de ce qui vous regarde.

— Oui, mon brave citoyen; allez seulement.

— *Le diable vo z'enlévai pi, por des étrandzi!* fit Prosper à part lui et sans se douter qu'il émettait presque à haute voix ce souhait peu charitable.

Lorsque les miseurs et tous les curieux furent entrés, ils prirent place peu à peu autour des tables et se firent apporter quelques bouteilles de vin, par contenance, plutôt que dans le désir de boire. — Un inconnu, jeune homme d'environ vingt-sept à vingt-huit ans, était seul à une petite table, où il achevait un léger repas. L'hôtesse lui avait servi des œufs sur le plat et un morceau de fromage. Le courtier prit un tabouret et s'assit en face de lui.

« Bien sûr, pensa Prosper, que c'est un compère, un acolyte de M. Joë. Il me semble pourtant l'avoir déjà vu, mais je ne sais plus où. »

Le courtier chercha aussitôt à engager une conversation avec son vis-à-vis :

— Je vous salue, lui dit-il; vous n'êtes pas de Bressens ?

— Non, répondit laconiquement l'étranger.

— Venez-vous pour miser ?

Le jeune homme but son reste de vin, s'essuya la bouche avec sa serviette et ne répondit pas à la question du courtier. — En ce moment, le notaire dit qu'il allait lire les conditions de la vente. Chacun fit silence.

Les immeubles de la succession Tardy étaient mis en vente aux enchères, sous l'autorité de la Justice de paix représentée par M. l'assesseur Allard, et par M. Gabriel Bichaud, tuteur des enfants.

Chaque immeuble serait misé séparément, après quoi, si la demande en était faite et que cela convînt aux vendeurs, le bloc serait crié aux enchères. Dans un tel cas, chaque mise en plus, devrait être de cent francs au minimum.

Les adjudicataires seraient libres de payer l'entier de leur mise en passant acte, ou seulement la moitié, et le reste par un titre à revers.

On commença par le petit Gargouillet, convoité par Prosper. Celui-ci ajouta cinq francs sur la mise à prix, et personne ne mettant quelque chose en sus, le Gargouillet fut expédié à Prosper, qui vint signer au procès-verbal, ainsi que sa caution, Horace Dupont.

— Je payerai moitié comptant, et le reste par *impothèque* sur le terrain, dit-il au notaire. Ça me convient mieux qu'autrement.

Puis, tout souriant d'avoir si bien réussi du premier coup, il revint à sa place et demanda un cigare pour fêter sa bonne chance.

— Tu as eu du bonheur, lui dit Polybe Chicot, son voisin de table.

— Voilà, c'est bien à son prix, répondit Prosper, pendant qu'on criait une autre parcelle plus considérable; oui, c'est même cher, car le champ est sale; il y a beaucoup de *gramont* (chiendent) à choisir dans la terre. On y mettra le temps qu'il faut pour la nettoyer, après quoi il faudra que mon *Karaut* et la *Blottie* fassent du *bument* pour l'*endruger*. Le fumier de chèvre et celui de cochon, mêlés ensemble....

— Si vous aviez l'obligeance de ne pas parler à haute voix ? dit l'assesseur. On n'entend pas l'huissier qui répète les mises.

— Parfaitement, monsieur le juge, répondit Prosper en lâchant la fumée de son noir cigare.

Les autres fonds suivirent le sort du premier, c'est-à-dire que les amateurs ne se firent pas la guerre. Ils n'étaient pas bourgeois de Bressens pour rien. Aussitôt que le prix d'un fonds atteignait à peu près sa valeur, il était adjudgé au dernier miseur. Tous s'inquiétaient fort peu de la situation des orphelins et de contribuer à une bonne

vente de leurs immeubles grevés de dettes.

La maison et le clos attenant vinrent enfin. On avait gardé ce lot pour le dernier, comme étant celui qui représentait la plus forte somme.

M. Joë Leclerck surenchérit d'une centaine de francs en deux fois.

« Ah! le coquin! » se disait Prosper en lui faisant des yeux de chouette. Horace augmenta aussi de 100 francs, et l'échute lui fut donnée.

— Bravo! s'écria Prosper. Ça devait aller ainsi. Le délégué d'office et le tuteur, aidés du notaire, firent le compte général de la vente. Ils délibérèrent ensuite un moment; puis l'assesseur, prenant la parole, dit que, le chiffre total étant insuffisant, les échutes au détail étaient retirées.

— À combien se monte la somme du tout? demanda le courtier.

— À 24 800 francs, répondit le notaire.

— Faites crier le bloc à ce prix, dit M. Joë Leclerck.

— Ah! le coquin! fit Prosper presque à haute voix. Puis il ajouta en s'adressant au bureau: Est-ce que les étrangers ont le droit de miser sans qu'on sache s'ils sont en mesure de payer?

— Chacun est libre, répondit l'assesseur; les conditions de paiement ont été lues avant l'ouverture des enchères. Si quelqu'un demande le bloc, il faut qu'il soit prêt à en payer la moitié en passant acte:

— On le sera, dit le courtier sur un ton de dédain marqué.

Le jeune homme son vis-à-vis, toujours silencieux, avait pris quelques notes au cours des enchères.

— Le bloc, soit tous les immeubles déjà mis en vente séparément, va être crié à 24 800 francs, dit le notaire.

— À 24 800, répéta l'huissier.

— Neuf cents, dit le courtier.

— Pardon, monsieur, demanda le jeune homme étranger, est-ce 900 francs de plus que vous mettez, ou seulement 100?

— Diantre! comme vous y allez! répondit M. Joë; c'est 24 900 que je dis.

— Ah! l'horrible gueusard! fit cette fois Prosper à voix basse.

Horace Dupont ne disait rien, mais regardait fixement le miseur du bloc, comme s'il eût voulu le pétrifier.

— À 24 900, répéta le crieur.

— Cinq cents francs de plus, dit le jeune homme inconnu d'une voix calme et ferme.

Pour cette fois, Horace ressauta sur son tabouret. Prosper dit:

— Nous sommes... perdus.

Le courtier, dévisageant son compétiteur et se redressant fièrement:

— À 25 500! fit-il.

« Ah! l'affreuse canaille, pensa Prosper. Et l'autre, qui est-il » donc ? »

L'autre, comme Prosper l'appelait à part lui, répondit au défi en ajoutant 1 000 francs de plus, d'un seul coup, ce qui fit tressaillir l'assemblée. Entre ces deux hommes, on aurait dit un duel à qui resterait sur le carreau.

— À 26 500, cria l'huissier.

— Est-ce votre dernier mot ? demanda le courtier à son antagoniste. Il ne lui fut rien répondu.

— Eh bien, à 27 000, dit M. Joë.

— À 28, répliqua sur-le-champ le jeune champion des orphelins.

M. Joë Leclerck se leva, but son verre, puis, saluant l'assemblée, il fit mine de se retirer, mais non sans exprimer auparavant la satisfaction de ce que, grâce à sa participation aux enchères, le bloc se vendait à un si haut prix.

— C'est 3 000 francs trop cher, dit-il. Les hoirs Tardy pourraient bien me payer une belle commission, car, sans moi, la vente restait à 25 000.

— Criez trois fois à 28 000 francs, dit l'assesseur. Aucune surenchère n'ayant lieu, les immeubles furent adjugés à ce miseur étrange, qui s'était trouvé là comme par enchantement.

— Êtes-vous en mesure de fournir une caution pour l'exécution de la vente ? lui demanda l'assesseur. Et quels sont votre nom et votre domicile ?

— Mon nom est Julien Réval ; je suis un cousin de la veuve Tardy, bourgeois de Pâlins. — Quant à ma caution, la voici dans ce portefeuille, dit-il en le remettant à l'assesseur. Il contient pour 15 000 francs d'obligations de l'État de Vaud. Je les laisse en dépôt entre vos mains. Elles serviront de premier paiement, si vous les acceptez. Je solderai le reste de l'achat le jour où l'acte de vente sera passé.

— On ne peut rien de mieux, dirent l'assesseur et le tuteur. — L'échute, reprit le premier, est donc définitive, au prix de 28 000 francs, à M. Julien Réval, de Pâlins. L'acte sera signé prochainement.

Ce fut ainsi que les bourgeois de Bressens se trouvèrent évincés et mis, comme on dit, par derrière. Ils s'étaient bien entendus entre eux pour obtenir les immeubles à un prix aussi bas que possible, et, tout à coup, sans qu'on en sût rien, voici qu'un cousin de la veuve prenait, à 3 000 francs de plus, ce qu'ils avaient convoité, et croyaient obtenir sans concurrence.

Un véritable tapage de paroles s'éleva d'un bout à l'autre de la salle, lorsque Julien Réval eut signé au procès-verbal. Craignant de recevoir de mauvais compliments, même une poussée un peu rude, le courtier

sortit de ce sanctuaire, où le vin et le mécontentement commençaient à échauffer les cerveaux.

— C'est ce gueux de courtier qui a fait tout le mal, disait un des plus vexés.

— Pas du tout, répondait Polybe: M. Joë Leclerck jurait remis à chacun son lot, si M. Réval ne s'était pas trouvé là pour tout accaparer.

Celui-ci venait de sortir et se rendait chez sa cousine.

— Il vous a joué là, tout de même, un vilain tour, ami Horace, continua Polybe. Sans lui, vous aviez la maison et le verger pour 10 500, de la main de M. Joë Leclerck.

— Qu'il aille au diable! ton Joë, lui cria Prosper, et toi avec, par-dessus le marché; car c'est toi qui l'as amené par-là pour nous faire pièce. Si tu avais eu l'intention de miser, tu te serais bien gardé d'introduire cet étranger à Bressens.

— Tiens ta langue au chaud, mon ami Prosper, répliqua Polybe; car si tu as le malheur de m'injurier je pourrais te la faire sortir d'un pied de long. Fume ton cigare et ne dis plus rien; ce sera meilleur pour toi.

— Tu crois peut-être me faire la loi et me donner des ordres, reprit Prosper. Détrompe-toi. Si tu n'es pas content de ce que je t'ai dit, va te promener. — Allons-nous-en, voisin, dit-il à Horace. Je veux planter des *Z'early* le reste du jour. Est-ce vous qui payez le vin qu'on a bu?

Horace ne répondit pas. Il jeta une pièce de monnaie sur la table, et sortit le premier des deux, sans saluer personne. — Quand ils furent à la rue:

— Saviez-vous que ce maudit cousin viendrait à la mise? demanda Prosper.

— Non.

— La veuve était dans le secret, bien sûr.

— Je l'ignore.

— C'est votre fille qui va être fâchée de tout ça! Voilà qu'il vous faudra rester où vous êtes, avec la grange *indévisée* avec Jean-Pierre. C'est tout de même fichant pour vous et pour Cornélie. Il vous faudra....

— Va planter tes pommes de terre et laisse-moi tranquille, dit Horace en rentrant chez lui. Je n'ai pas besoin de tes conseils.

CHAPITRE VII

JULIEN RÉVAL



Le nouvel acquéreur des immeubles Tardy habitait, avec son frère aîné, une maison au village de Pâlins, situé à trente kilomètres de Bressens. Marié depuis plusieurs années, l'aîné des deux frères, Germain Réval, avait déjà un commencement de famille : deux enfants de cinq et trois ans. Un troisième était en chemin et ne tarderait pas à occuper le berceau ayant déjà servi aux deux autres. — Julien désirait aussi s'établir et avoir son ménage ; mais où et comment ? Leur maison ne comportait pas un second logement convenable. Les deux Réval possédaient en commun un bien de terre suffisant pour les faire vivre en travaillant, mais ils n'avaient pas d'argent. Lorsque Julien vint, l'automne précédent, passer un dimanche avec le mari de sa cousine Victoire, à Bressens, Samuel Tardy lui montra en détail tout ce qui constituait son avoir ; il lui dit aussi le chiffre de ses dettes, sur quoi Julien lui conseilla de vendre, pour se libérer complètement d'une charge trop forte, soit qu'il se guérît, soit que, venant à mourir, sa veuve et ses enfants fussent responsables de la situation. Samuel Tardy ne put s'y résoudre ; la maladie lui avait ôté la force morale nécessaire. Il dit à Julien qu'en mettant les choses à un prix raisonnable, ce qu'il possédait valait bien de vingt-huit à trente mille francs. Ainsi, en cas de mort, il resterait huit à dix mille francs à sa famille. — Les paysans obérés se font souvent de grandes illusions sur la valeur vénale de leurs propriétés, et, s'ils sont frappés d'une maladie inguérissable, ces illusions, hélas ! subsistent et vont grandissant, plutôt qu'elles ne diminuent. C'était le cas de Samuel Tardy. — Julien lui avoua que, s'il avait l'argent nécessaire, il achèterait volontiers la maison et les terrains ; mais sa portion de l'héritage paternel indivis avec son frère ne valait guère plus de douze à quinze mille francs, et

lui, Julien, avait horreur des dettes.

Tardy mourut pendant l'hiver. Julien ne vint pas à l'enterrement; il était alors à Thoune, au service militaire. Ce fut son frère qui accompagna le convoi. Germain se fit montrer aussi les immeubles du décédé, et son appréciation ne s'éloigna pas beaucoup de celle du propriétaire. Sur ces entrefaites, un oncle vieux garçon mourut et donna sa fortune à ses deux neveux Réval. C'était un petit rentier, ayant cumulé intérêt sur intérêt, ne dépensant rien et capitalisant toujours, si bien qu'il laissait une cinquantaine de mille francs à partager entre ses deux héritiers. Julien voulut profiter de sa nouvelle position pour se caser chez lui. Il y était aussi poussé par des motifs dont nous parlerons plus loin. D'accord avec son frère sur le prix de cession de sa part du bien paternel, il la lui abandonna; puis, décidé à faire l'acquisition des immeubles de la succession Tardy qui allaient se vendre, il n'en parla point, n'écrivit pas même à sa cousine et se trouva, comme on l'a vu, pour l'heure de la vente aux enchères. Désirant n'être connu de personne à Bressens (où, du reste, nul ne l'avait vu lors de sa visite, excepté Prosper Thibaut), il coupa sa barbe et ne garda que la moustache. C'est à cause de ce changement à son visage, que Prosper ne sut pas lui mettre un nom. Julien supposait que les paysans de Bressens feraient en sorte d'avoir les immeubles à bas prix, et que sans doute ils ne mettraient de mises qu'au détail. C'est pour cela qu'il attendit la criée du bloc, demandée par le courtier Leclerck. Ne voulant point bénéficier sur les orphelins malmenés par leurs combourgeois, il n'hésita pas à arriver, par 1 000 francs à la fois, au chiffre de l'estimation faite par Samuel Tardy. Son cœur large et sympathique, sa conscience délicate, ne lui auraient pas permis d'agir autrement. On a vu que, pour les bourgeois de Bressens, ce qui venait d'avoir lieu dans la salle d'auberge avait été un véritable coup de théâtre auquel nul ne s'attendait, et pas mieux le courtier que tous les autres amateurs.

Mais celui qui, sans avoir rien dit, rien manifesté, était le plus en colère contre Julien Rival, c'était Horace Dupont, lequel allait devenir son plus proche voisin, et même lui devoir l'usage de la fontaine pour sa maison et son bétail. Que de sourde malveillance il y avait dans ce regard fixe, sec et froid! Que de passion au fond de ce cœur tout gonflé d'amertume! Que de rancune à garder contre un jeune homme qui, au fond, s'était montré plus humain qu'eux tous et vraiment généreux! La pilule était terriblement difficile à avaler pour un homme tel qu'Horace Dupont. Si elle lui restait à la gorge, elle finirait par l'étouffer. En arrivant dans la maison qu'il venait d'acheter, Julien trouva sa cousine Victoire bien préoccupée de l'issue des ventes.

— Eh! comment, Julien, c'est toi! lui dit-elle. Tu es donc venu. Hélas! ne sachant rien de toi ni de Germain depuis la mort de mon mari, je croyais que vous m'abandonniez. Arrives-tu seulement? Et as-tu au moins dîné en route? J'ai là trois œufs que je pourrais vite mettre dans la poêle.

— Merci, Victoire; je n'ai besoin de rien. Mais ne crois pas que nous t'ayons oubliée. Nous avons, au contraire, beaucoup pensé à toi et à tes enfants. Et la preuve, c'est que je suis venu assister à la vente.

— Tu y as été! Assieds-toi donc, et raconte-moi ce qui s'est passé, car je ne sais rien encore. Restera-t-il quelque chose à mes enfants, quand on aura tout payé? Mais peut-être que ça ne s'est pas vendu?

— Si, bien; tout est vendu. Il vous reste 8 000 francs et votre mobilier.

— Ah! Dieu soit béni! Comme ça, je pourrai me tirer d'affaire en travaillant. Huit mille francs, tu dis? oh! les gens de Bressens sont bons, après tout. Ils n'ont pas cherché à prendre nos terrains pour peu de chose. La voisine Cornélie et son père seront bien contents d'avoir notre maison, où ils seront beaucoup mieux logés que chez eux. Sans doute, c'est le voisin Horace Dupont qui a la maison?

— Non, ce n'est pas lui.

— Ah! quel malheur! J'espère pourtant que ce n'est pas un agent d'affaires qui est venu l'examiner hier?

— Non; ce n'est pas ce monsieur.

— Et qui est-ce donc?

— C'est moi, Victoire, si cela peut te faire plaisir. J'ai acheté le tout pour 28 000 francs. Aucun amateur n'a voulu donner cette somme.

— Comment! c'est toi: est-ce bien possible? J'en suis heureuse. Mais pourras-tu payer, et ne te mets-tu pas une grosse dette sur les épaules?

— Rassure-toi, ma bonne cousine. Mon oncle Bernard est mort; il m'a laissé 25 000 francs et autant à mon frère. Tu vois que je ne pouvais faire un meilleur emploi de cet argent, puisque d'ailleurs je désirais m'établir dans un autre village. Je cède ma portion de maison et de terrain à Germain, que cela arrange aussi. Depuis assez longtemps les gens de chez nous ne me vont pas. Pour peu que cela continue, de veaux qu'ils sont à bien des égards, ils seront changés en bœufs. L'intérêt matériel les domine à un tel point qu'ils ne pensent plus qu'à augmenter leur avoir. On dirait que la vie présente doit durer toujours et qu'il faut tout lui sacrifier. Ça me dégoûte profondément; aussi je ne serai point fâché de m'en aller de chez nous, et fort content de m'établir ici quand tu auras trouvé un logement pour toi et tes enfants.

— Comment ! c'est donc toi qui vas nous remplacer. Je n'en reviens pas. Oui, le tuteur a déjà loué pour nous, au village, un petit appartement, pas cher, où nous serons très bien. Je travaillerai chez moi, et l'aîné des garçons, Ernest, pourra servir comme petit domestique pendant l'été.

— Je le prendrai si cela te convient; j'aurai besoin d'un garçon de cet âge.

— Oui, sûrement, que cela me convient. Mais il faudra en parler au tuteur. Comment feras-tu pour ton ménage ? Tu ne peux pas rester seul ni avoir une jeune fille pour domestique : tu te marieras ?

— Oui, si je rencontre une femme comme je désire en trouver une. Pour le moment je n'ai personne en vue. En attendant, notre cousine Rose Dubois, que tu connais, viendra tenir mon ménage. Comme elle a bientôt soixante ans et qu'elle jouit d'une bonne santé, cela s'arrangera très bien, pour elle et pour moi. Elle vit seule, depuis que sa fille est en place à Lausanne.

— La cousine Rose ! je me réjouis de la revoir. Enfin, Julien, je crois que le bon Dieu a tout arrangé pour le mieux, après mon grand malheur. Je crains seulement que le père de Cornélie ne soit bien fâché contre nous. Il croira que j'étais instruite de tes intentions et ne me pardonnera pas de ne lui en avoir rien dit.

— Qui est cette Cornélie ?

— La fille du voisin Horace Dupont; une bien charmante personne, généreuse et bonne. Mais son père est un homme tout d'une pièce et assez hautain. Il voulait acheter notre maison, parce que la sienne est indivise avec celle de son beau-frère Vouthet. C'est surtout à cause de la grange qu'il tenait à avoir la nôtre.

— Mais, moi aussi je suis en indivision avec mon frère; et, tout aussi bien que M. Dupont, j'avais le droit d'acheter ceci.

— Sans doute; néanmoins, il se croira lésé; il trouvera qu'on lui fait tort. J'expliquerai tout à Cornélie. Mais je veux absolument que tu prennes quelque chose : où as-tu dîné ?

— À l'auberge.

— Tu n'as pas eu du café ?

— Non ; je n'en ai pas demandé.

— Je vais vite en faire une tasse.

— Oui, je veux bien; et après, j'irai chez le tuteur pour fixer le jour de l'acte de vente. Puis, je repartirai.

— Déjà aujourd'hui ?

— Oui, mon frère m'attend. Nous avons bien des choses à régler avant mon départ, et je tiens à être ici le plus tôt possible, à cause des travaux de campagne. La vigne n'est pas taillée ?

— Non ; il n'y a que cela qui presse.

— Est-ce que je trouverai ici un ouvrier pourra tailler ?

— Oh! oui. Prosper Thibaut ne demandera pas mieux que de gagner quelques francs en faisant cet ouvrage. Il demeure ici tout près, au Carre.

— Bien ; je le verrai aussi.

— Non, Julien ; je ne peux me persuader encore que tu vas nous remplacer!

— C'est pourtant bien positif.

Pendant toute cette conversation, les enfants de la veuve étaient encore à l'école, d'où ils ne revenaient qu'à quatre heures. Les cadets n'auraient pas compris grand'chose à ce que disaient M^{me} Tardy et Julien; mais l'aîné des garçons en eût bien vite saisi le sens et la portée.

La tasse de café bue, Victoire Tardy et Julien allèrent ensemble chez le tuteur Richaud. En passant devant la maison Dupont et Vouthet, ils rencontrèrent Horace dans, la rue. Cornélie, les bras nus jusqu'au coude, épluchait du légume sous le goulot de la fontaine. Ses noirs cheveux brillaient aux rayons du soleil encore assez élevé au-dessus de l'horizon. Elle se retourna du côté des passants, au moment où ceux-ci saluaient son père, et se tint immobile pour entendre ce qui se dirait de part et d'autre.

— Bonjour, monsieur Horace, dit la veuve. C'est donc mon cousin Julien Réval qui deviendra votre voisin. J'en suis encore tout étonnée, car j'ignorais absolument ses intentions. J'espère que....

— Passez votre chemin sans vous arrêter devant chez moi, dit Horace interrompant la veuve. Je n'ai rien à faire avec des hypocrites.

— Mais, monsieur, permettez, dit Julien : ma cousine n'a rien à se reprocher. Elle vient d'apprendre mon acquisition et ne pouvait par conséquent vous en parler plus tôt. Or je ne vois pas pourquoi vous lui tenez un pareil langage.

— Je ne vous connais pas. Passez votre chemin. Vous trouverez plus tard à qui parler.

La veuve s'était rapprochée de Cornélie :

— Écoutez, madame Tardy, reprit Horace, je vous défends, une fois pour toutes, d'adresser la parole à ma fille. Je ne suis pas de ceux qui prennent les affronts pour des compliments. Assez causé. Filez de par là.

Cornélie fit signe de la main à la veuve de ne pas insister, en sorte que celle-ci et Julien allèrent plus loin frapper à la porte du tuteur. Gabriel Richaud venait de rentrer chez lui, fatigué par la séance de la salle d'auberge où les criaileries allaient encore leur train. Il fut

convenu qu'il écrirait à Julien pour lui indiquer le jour où l'acte de vente aurait lieu, et il le remercia du bon coup d'épaule qu'il avait donné en faveur de ses pupilles.

— Horace Dupont sera fâché de votre acquisition, lui dit-il; il faut vous y attendre. Mais cela lui passera. Il était libre de miser, c'est bien évident, et il regrettera sans doute cette bonne occasion. Soyez poli et conduisez-vous en bon voisin avec lui. C'est un honnête homme, et sa fille une excellente personne. Au revoir, monsieur Réval.

Prosper Thibaut versait un panier de pommes de terre dans une hotte et se disposait à les aller planter, lorsque la veuve et Julien passèrent à côté de lui, devant sa maison.

— Bonjour, Prosper, lui dit la veuve : vous allez *planter*.

— Oui; c'est le bon moment. Les *Z'early* commencent à pousser leurs germes.

— Vous avez là de belles pommes de terre, lui dit Julien; on voit que vous êtes un homme soigneux. Vous les avez coupées de la bonne manière.

Prosper était très sensible aux compliments. L'éloge donné à ses *early-roses* lui fut agréable, et plus agréable encore la proposition que lui fit Julien de lui en acheter quelques quarterons.

— Mais c'est que j'en veux 2 francs les vingt-cinq livres, dit Prosper ; je ne les cède pas à moins.

— Deux francs je vous donnerai volontiers. Je vois, continua Julien, que vous devez vous entendre aux ouvrages de campagne, et je suis sûr que vous savez bien tailler la vigne.

— Pour ça, je défie qui que ce soit de me damer le pion; non, pas même le voisin Horace, avec qui j'ai *taillé* aujourd'hui jusqu'à midi.

— Voulez-vous tailler la vigne que j'ai achetée des enfants de ma cousine ? Je vous payerai convenablement. Vous feriez cet ouvrage à forfait ?

— Voilà, je suis bien un peu pressé ces jours-ci; mais je pourrais tout de même la tailler dès après-demain. Combien me donnerez-vous ? La vigne est de cent soixante perches ; je la connais bien. Pardine, je l'ai taillée plus d'une fois avec feu Samuel. C'était un brave homme.

— Faites-moi votre prix.

— Neuf francs.

— Je vous en donnerai 10, mais à la condition que l'ouvrage sera fait cette semaine, et très soigné. Je m'y connais aussi.

— C'est entendu.

— À mon prochain voyage, je vous remettrai les 10 francs.

— Parfaitement.

« Tout de même, ajouta Prosper pour lui seul, lorsque Julien et la

veuve se furent éloignés, cet étranger a l'air d'un bien brave homme. À présent, je me le remets pour l'avoir vu l'année dernière avec Samuel Tardy. Il avait alors une grande barbe. S'il nous a joué un mauvais tour cet après-midi, il faut pourtant se dire que chacun était libre de miser, et que le soleil luit pour tout le monde. »

CHAPITRE VIII

UNE FIN DE JOURNÉE



Notre voisin Horace a l'air terriblement fâché, dit la veuve en rentrant avec Julien chez elle. C'est qu'il avait compté positivement sur notre maison pour s'y établir avec sa fille. J'espère pourtant qu'il ne te montrera pas longtemps de l'animosité quand tu seras ici.

— Je ferai, dit Julien, ce qui dépendra de moi pour vivre en paix et en bon voisinage avec lui et avec les autres habitants du quartier. La cousine Rose aura peut-être de la peine à ne pas répondre sur le même ton, si on lui dit des impertinences; mais je la préviendrai afin qu'elle se tienne sur ses gardes. M. Dupont n'avait qu'à *miser sur moi*, s'il tenait à avoir la maison. Il vous aurait aussi rendu un bon service.

— Oui, mais tu comprends qu'il n'était pas en mesure d'acheter le tout.

— Il pouvait remettre les terrains détachés à ceux auxquels ils avaient été échus dans les enchères au détail. Mais il me faut partir. Tu vas donc déménager aussi vite que possible. Je voudrais faire blanchir les plafonds et la cuisine, mettre des papiers à deux chambres, et donner une couche de couleur aux boiseries avant d'amener mon bagage. Écris-moi aussitôt que tu seras dans ton nouveau logement. Adieu.

Il était quatre heures. Les enfants arrivaient de l'école, tous les trois en deuil et les mines propres. Le petit frère cadet marchait à peine. Ils embrassèrent le cousin. Ernest, l'aîné, avait l'air intelligent et gai. Il fut bien content d'apprendre qu'il resterait avec Julien comme petit domestique, et demanda tout de suite s'il amènerait un cheval.

— Oui, dit Julien, et aussi deux vaches.

Julien se rendait au chemin de fer. Il avait une lieue et quart à faire avant de trouver la gare la plus rapprochée de Bressens.

En traversant le village, il rencontra Polybe Chicot sortant d'un cabaret.

— Votre serviteur, monsieur Réval, lui dit le bourgeois loquace. Je vous fais compliment sur votre acquisition, et je suis, pour ma part, charmé que vous veniez vous établir dans notre localité. Ma foi, vous avez mené l'affaire *rondeau* à la mise, et c'était comme cela qu'il fallait agir. Vous rendez un bon service à une veuve intéressante et à de jeunes orphelins pauvres. J'espère qu'on se verra quelquefois, malgré la montagne qui sépare votre futur quartier du village proprement dit. Et puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer en cet instant, je vous demanderai si vous avez l'intention de labourer les champs pour y semer de l'avoine? Je pourrais vous faire cet ouvrage prochainement.

— Vous êtes bien honnête, monsieur, répondit Julien; je vous remercie de l'offre que vous me faites; mais j'espère ne pas tarder à m'établir ici; je m'occuperai alors moi-même de ces labours. J'amènerai un cheval et j'en trouverai bien à louer un second pour atteler avec le mien, comme on le fait chez nous.

— Parfaitement. Jean Cadenette vous donnera volontiers un des siens. Pour avoir misé hardiment comme vous l'avez fait, il fallait que vous connussiez bien la valeur des immeubles.

— J'en avais causé l'automne dernier avec mon cousin Tardy, et je les avais examinés en détail avec lui, car il était déjà décidé à vendre.

— C'est ce que j'ai pensé. Mon ami et compère M. Joë Leclerck, en sa qualité de courtier, taxait le tout à près de trente mille francs. Mais naturellement il ne misait que dans l'intention de remettre son marché aux amateurs, et il n'a pas voulu se risquer plus haut que sa dernière enchère. Le jeu n'en valait plus la chandelle. Ceux qui avaient obtenu des échutes au détail des fonds, n'ont pas vu clair là dedans, témoin Horace Dupont, à qui la maison convenait comme le nez au milieu du visage.

— Je suis un peu pressé, dit Julien. Au revoir, monsieur.

— Votre serviteur, monsieur Réval.

Julien se hâta de sortir du village et arriva juste à la gare au dernier moment. Comme il avait un billet de retour, il put encore sauter dans un wagon avant que le train se mît en marche.

Le soir venu, les hommes causaient à la laiterie de l'événement du jour. Bressens allait donc avoir un nouvel habitant.

— Ce jeune Réval, disait un des *apporteurs* de lait, a l'air décidé; il parle net et ne fait pas tant de façons pour lancer 1 000 francs dans une seule relevée. Ça ne se voit pas souvent. Il sera une bonne acquisition pour la commune. Grâce au prix qu'il donne, la veuve Tardy

pourra se tirer d'affaire sans que la bourse des pauvres soit obligée de l'assister. Au 4 ½, les 8 000 francs qui restent aux enfants lui produiront 360 francs, c'est-à-dire un franc par jour. Elle aura son bois, son beurre et son fromage, comme nous. C'est bien suffisant pour une mère et quatre enfants. Il est vrai qu'elle devra payer un loyer de 75 francs; mais elle gagnera plus que cela par son ouvrage. Finalement, elle sera dans une bonne position.

— Voudrais-tu te tirer d'affaire à ce compte-là, toi et ta famille? demanda le tuteur Richaud qui se trouvait là. En supposant que la veuve gagne assez pour payer son loyer, ses vêtements et ceux de ses enfants, — ce qui n'est point sûr, — crois-tu qu'elle sera bien au large, ayant 20 centimes à dépenser par jour et par personne? Moi, je trouve qu'elle aura de la peine à donner le tour. Elle devra pour cela être économe et travailler beaucoup.

— Dame! rien de plus juste. C'est son devoir. S'il fallait que la commune assistât des gens dans cette position, où en serions-nous? Nos répartitions auraient bientôt pris fin. C'est pour cela que je dis que M. Réval nous a rendu un bon service. Par hasard, j'en suis fâché pour Horace Dupont.

Ce dernier arrivait, portant un bidon de lait couvert d'écume.

— Nous disions, ami Horace, fit Polybe en versant dans le seau de cuivre le lait qu'il avait apporté, nous disions que c'est pourtant bien regrettable que la maison Tardy ne vous soit pas restée. Mais M. Réval voulant le tout, ce n'était pas chose faisable de chanter une gamme plus haute que la sienne. Chacun l'a bien compris. Il faut se soumettre au destin, que les anciens Grecs se représentaient comme étant aveugle.

Polybe Chicot avait quelque lecture de vieux livres, et il aimait les paraboles. Du reste, il s'exprimait avec une grande facilité, faisant *le noir* et *le blanc* sans aucun scrupule dans ses conversations avec le prochain.

Horace Dupont, qui le connaissait pour un beau parleur, ne lui répondit rien. Ce fut un autre, miseur au détail, qui prit la parole et dit à Polybe :

— Plutôt que d'amener par là ton courtier de malheur et lui faire voir les immeubles, tu aurais beaucoup mieux fait de miser un fonds pour ton compte, comme nous autres. Il est fort possible que les ventes par parcelles eussent été expédiées, si maître Joe Leclerck n'avait pas demandé la criée du bloc. Nous aurions remis chacun une bagatelle de plus afin d'arriver ainsi à la somme fixée pour la vente.

— Allons donc! reprit Polybe. Vous êtes bien simple, Jean Renaud, si vous pensez que le cousin de la veuve n'était pas décidé à miser

ferme jusqu'au bout, et n'importe à quel prix. Quand on a quinze mille francs dans sa poche, et le reste chez soi, on est en mesure de commander aux vents et à la mer. Et c'est ce qu'a fait le futur habitant du Carre. Viendra-t-il seul? Amènera-t-il une femme? Est-il garçon ou déjà marié? A-t-il encore son père et sa mère? Je n'en sais pas plus que vous. Mais le voile qui recouvre ces questions ne tardera pas à être levé, et nous serons alors en pleine lumière sur son compte.

— On peut te renseigner tout de suite, puisque tu parais y tenir, dit le tuteur. Julien Réval et son frère ont fait un héritage d'un oncle mort dernièrement. Le cadet, Julien, cède à l'aîné, qui est marié, sa part de la succession paternelle, et vient s'établir à Bressens avec une cousine déjà sur l'âge, qui tiendra son ménage. Es-tu satisfait?

— Complètement. Les choses étant ainsi, il est évident que tout avait été concerté d'avance entre Julien Réval et la veuve Tardy.

— Ta supposition est fausse, reprit Richaud. Julien Réval et son frère étaient seuls dans le secret. Je l'ai appris aujourd'hui même de la bouche de l'acquéreur.

— Tant mieux continua Polybe. Quoi qu'il en soit, ce jeune homme me plaît. Il a de l'avenir. Si j'étais chargé de tirer son horoscope, je dirais qu'il a un bon caractère et sera capable de rendre sa femme heureuse, quand il en aura une. Et cependant je ne puis m'empêcher, ami Horace, de regretter que la chance ait tourné contre vous aujourd'hui. Bonsoir.

De retour chez lui, Horace Dupont mangea sa soupe en silence, après quoi il dit à Cornélie, pendant qu'elle mettait la cuisine en ordre :

— J'ai reçu aujourd'hui un affront qui ne s'effacera qu'avec ma vie. On a beau dire que la veuve ignorait les intentions de son cousin, je n'en crois rien. Ils étaient bel et bien d'accord. C'est une abominable hypocrite, et l'acheteur un traître qui, ne disant rien d'abord, s'est jeté ensuite en travers de nos intérêts. Jamais je ne leur pardonne. C'est un clou rivé pour l'éternité.

— Ne parle pas ainsi, mon père; nous pourrions en être punis. Sans doute, M. Réval et Victoire ont mal agi à notre égard, s'ils étaient d'accord pour ce qui a eu lieu. Mais je ne crois pas que la pauvre voisine en sût quelque chose. Rien dans son caractère n'indique la tromperie. Elle m'affirmait, hier encore, qu'elle n'avait aucune nouvelle de son cousin Réval.

— Je te dis que c'est une horrible trompeuse. Il ne faut plus lui parler, plus la saluer. Je te défends de retourner chez elle et de lui donner quoi que ce soit. Oui, tout ce que tu lui as porté depuis la mort de son mari a servi à grand'chose, n'est-ce pas! Elle en a été bien reconnaissante! Quant à son cousin, je ne veux pas que nous ayons

le moindre rapport de voisinage avec lui. Ce sera, de ma part, absolument comme si je ne le connaissais pas. Et qu'il ne vienne pas s'arrêter avec son bétail autour de ma fontaine; qu'il ne cherche pas, surtout, à entrer en conversation avec toi! S'il essaye de te parler, ne lui réponds rien. Fais comme si tu étais sourde et muette. Entre nous tous d'ici, il faut l'abreuver de mépris et lui rendre la vie amère. Puisqu'il a voulu s'établir au Carre, contre tous nos intérêts, il en portera la peine.

Horace Dupont dit cela tout en arrangeant le feu et sans regarder sa fille. On aurait pu croire qu'il se parlait à lui-même, encore plus qu'à Cornélie. Celle-ci restait debout, silencieuse, comme absorbée dans une pensée intime et profonde.

— Tu ne me réponds pas? lui dit son père au bout d'un moment.

— Hélas! mon cher père, je ne sais trop que te répondre. Comme toi, je regrette que nous n'ayons pas acheté la maison des voisins; mais, puisque cela n'a pu avoir lieu, et que finalement nous n'y avons pas plus de droits que le premier venu, il faut tâcher d'en prendre notre parti. Pour ma part, je préfère avoir des étrangers comme voisins, plutôt que des gens du village. Je me tiendrai, selon ton désir, sur la réserve avec les nouveaux venus. Quant à me montrer malhonête à leur égard, hostile ou rancunière, j'espère bien ne jamais le faire. La politesse, une politesse froide et réservée sera ma règle de conduite. Exiger de moi davantage serait inutile. Il faut savoir et pouvoir se mettre au-dessus de ce qui nous froisse dans nos rapports avec le prochain.

— Je ne veux point de rapports entre les Réval et nous, entends-moi bien. Que ce soit absolument comme s'ils n'existaient pas.

— Mais c'est impossible, mon cher père; et toi le premier tu ferais l'expérience que ce serait à n'y pas tenir. Tu te rendrais la vie amère et en souffrirais beaucoup dans ton intérieur. La paix avec les autres, la paix avec soi-même, la paix avec notre conscience et avec Dieu n'est-elle pas le plus grand bien que nous puissions désirer? Ne faisons donc rien qui puisse la troubler.

— Est-ce que j'ai quelque chose à me reprocher à l'égard de gens inconnus, tels que ces Réval, et cette mauvaise veuve leur parente? Quel mal leur ai-je fait? N'est-ce pas eux, au contraire, qui m'en font par leur indigne conduite?

— Sans doute, tu ne leur as fait aucun mal. Mais, si tu me permets de te le dire, je crois qu'il eût mieux valu ne pas mettre une si grande importance à cette acquisition, ou bien être décidé à la faire coûte que coûte.

— Oui; j'aurais été alors dans de beaux draps, avec un achat aussi

considérable. Nous n'avions besoin que de ce qui nous touche ici, et je ne voulais pas me mettre vingt mille francs de dettes sur le dos. C'est bon pour ce beau M. Réval, si ça lui convient. N'en parlons plus ce soir; ça ne fait que m'irriter toujours davantage. Je vais voir si Prosper peut venir fossoyer la vigne les trois derniers jours de la semaine.

Horace trouva les deux Thibaut, mari et femme, assis vers le fourneau à trois marmites placé au milieu de la cuisine et dont la porte, grande ouverte, laissait voir de la braise rouge amoncelée sur le devant de cette espèce de four ardent. Prosper tenait à la main gauche un bâton de sapin, à la pointe duquel était embroché un morceau de fromage qui se grillottait à l'ardeur du brasier. Dans sa main droite était un vieux couteau dont la lame se renversait en arrière; et sur la table voisine, le pain, à côté d'un pot en terre contenant du vin. La Réthuse mangeait aussi, mais sans griller le fromage; elle buvait justement un petit verre de vin lorsque le voisin Horace fit son entrée chez eux.

— Oh! bien, dit-il, vous faites un meilleur souper que moi. Mais tu risques d'avoir une indigestion, Prosper, si tu avales ce quartier de fromage avant d'aller dormir.

— Le morceau n'est pas si gros qu'il semble, répondit le gourmand. Quand le fromage est comme ça gonflé, il paraît le double plus épais qu'il n'est réellement. Ce disant, Prosper s'en administra une bouchée telle, que la graisse fondue lui coulait sur le menton par les coins de la bouche.

— Asseyez-vous, voisin, dit la Réthuse; voilà une chaise.

— Merci; je ne veux pas m'arrêter. Peux-tu, Prosper, me donner les trois derniers jours de la semaine pour fossoyer la vigne?

— Non, voisin, cela ne m'est pas possible. J'ai pris de l'ouvrage à la tâche. Diantre! vous auriez bien dû me dire ça un peu plus tôt, par exemple quand on est revenu de la mise; je serais allé de bon cœur avec vous ces trois derniers jours. Demain et après demain je travaille pour moi, et le reste de la semaine,... devinez pour qui?

— Comment veux-tu que je devine?

— C'est tout de même une chose assez curieuse, à laquelle je ne m'attendais pas.

— Est-ce peut-être pour Polybe Chicot? Il cause tant et plus, mais il n'est pas fort à manier le fossoir.

— Polybe! oh, pour ça non. Eh bien, c'est pour le nouveau voisin, M. Réval, qui m'a demandé de tailler sa vigne.

— Et tu as accepté?

— Ma foi oui; comme de juste. Il a l'air d'un bon enfant et me donnera un franc de plus que ce qui est convenu, s'il est content de

mon ouvrage. Il faudra, s'il vous plaît, me prêter votre sécateur, afin que je fasse une taille franche et propre. Finalement, tout étranger qu'il est, je crois que le futur voisin est un brave homme.

— Ah! tu as accepté de travailler pour lui! Je t'en fais compliment. Je croyais que tu avais plus de caractère que ça. Quant à te prêter mon sécateur pour tailler sa vigne, n'y compte pas. J'aimerais mieux le briser à coups de marteau sur une enclume. Et puisque tu préfères l'ouvrage de M. Réval au mien, grand bien t'en fasse! Il fera plus chaud qu'aujourd'hui quand tu travailleras pour moi. Je trouverai assez d'autres ouvriers, qui auront plus de cœur que toi. Tu n'auras pas besoin non plus de venir me demander de te prêter dix francs quand vous n'aurez plus de farine. Bonjour et bonsoir. Grille seulement ton fromage et bois ton vin, en attendant que ton M. Réval t'enrichisse.

Ayant dit cela, Horace rouvrit la porte et revint chez lui, laissant les époux Prosper absolument stupéfaits de ce qu'ils venaient d'entendre. Mais bientôt Prosper, présentant de nouveau son fromage au brasier, après l'avoir retourné de l'autre côté, dit à sa femme :

— Eh bien, autant travailler pour le futur voisin que pour l'ancien. M. Réval aura bien de l'ouvrage; et s'il m'en remet à la tâche, cela me conviendra mieux encore qu'à la journée chez M. Horace. Verse-moi un verre; le feu et le fromage m'ont donné soif.

CHAPITRE IX

JEUENESSE DE JULIEN



n si peu de temps, du matin au soir, Prosper Thibaut, avait, comme on dit vulgairement, tourné casaque. Ses idées rétrogrades sur la présence d'habitants non bourgeois dans la commune de Bressens avaient fait place à une disposition moins exclusive. C'est que, chez cet ouvrier gros mangeur, l'intérêt matériel dominait tous les sentiments. Il aimait les gens pour ce qu'il en pouvait tirer, comme il était affectionné à son cochon Karaut, pour les jambons et le lard que le pourceau lui donnerait à la fin de sa courte existence. C'était un homme borné, mais à réflexions pratiques dans ce qui touche au gain d'une journée, au manger et au boire, dont nul ne peut se passer, et lui moins que personne. Électeur politique, s'il eût assisté aux séances de petits clubs qui avaient lieu dans un grand nombre de villages vaudois en 1846, il aurait dit volontiers, après avoir bien bu sans rien payer: « a-t-on du bonheur d'être *ristous!* » Et sans doute que, dans un autre local, maint *grippiou* de l'époque avait, dans son sens, exprimé la même satisfaction, peut-être en termes encore plus énergiques. Ces choses-là, certes, ne font l'éloge ni des révolutions, ni du suffrage universel; mais il n'y a rien de parfait sur la terre, et surtout pas en politique.

Quoi qu'il en soit, la vue des quinze mille francs en titres sur l'État de Vaud, sortis du portefeuille de Julien et donnés en garantie de son acquisition, avait fait sur Prosper Thibaut une impression profonde, saisissante. Il avait compris que le possesseur de ces précieux papiers était mieux placé que tel ou tel miseur pour devenir propriétaire des immeubles de feu Samuel Tardy. Le petit Gargouillet s'était complètement éclipsé en présence d'un amateur de cette importance. Prosper Thibaut professait le culte de ceux qui *ont beaucoup*, pour en tirer quelque chose en faveur de ceux qui n'ont que peu comme lui, ou rien

du tout comme tant d'autres. Or, il était de toute évidence que Julien Réval aurait besoin d'un ouvrier pour l'aider dans ses travaux futurs, et ce devait être une bonne pratique. Se l'assurer du premier coup en taillant la vigne, parut à Prosper une chose aussi claire que le jour en plein midi. Il ne lui fallut pas le quart d'une minute pour en être convaincu, et de là sa réponse affirmative. Si le voisin Horace n'était pas content, eh bien, tant pis ! Beaucoup d'hommes n'agissent pas autrement que Prosper Thibaut, qu'ils soient ouvriers de terre comme lui, travailleurs dans les ateliers, dans les grandes fabriques, ou même très haut placés dans l'échelle sociale. L'intérêt personnel fut toujours le grand moteur de l'activité humaine, que cet intérêt s'appelle argent, position ou gloire. Pour qu'il en soit autrement, il faut que le centre du *moi* se déplace et laisse agir l'Esprit de Celui qui donna sa vie pour sauver les pécheurs et ramener les hommes de leur égarement.

La jeunesse de Julien Réval fut, à bien des égards, une longue suite de souffrances morales. Dans sa famille, un esprit moqueur, cynique, grossier même, régnait chez des membres qui auraient dû, les premiers, donner l'exemple de la piété et d'un langage convenable. Le père tournait en ridicule les convictions chrétiennes, fruit de l'Évangile reçu dans le cœur. Le frère aîné, qui avait huit ans de plus que Julien, était un bien honnête homme, mais un digne héritier des sophismes et des railleries du père. La mère laissait dire et laissait faire, sans interposer une autorité morale dont elle n'avait jamais fait usage et qui, fermement appliquée, eût pu empêcher le développement d'une telle gangrène. Est-il rien de plus triste, de plus pernicieux dans l'éducation des enfants, que les propos moqueurs d'un père, quand il s'agit de Dieu, de l'Être infiniment saint, en qui réside l'éternité ?

Seul dans un tel milieu, Julien avait gardé la foi que les autres foulait aux pieds. Dès ses plus jeunes années, il avait été pieux. Ses premiers besoins religieux furent, en quelque sorte, instinctifs, comme si Dieu les lui avait donnés avec la vie. On voit des enfants dont le cœur est tourné de très bonne heure vers les choses invisibles, aussi certaines pour eux que celles qu'ils voient de leurs yeux. Ils ne peuvent pas plus s'en passer pour l'âme que de la nourriture pour le corps. Dans leurs chutes morales, ils demandent pardon à l'Être tout bon qui les a vus pécher, et, dans le sentiment de ses bénédictions, ils se réjouissent et lui rendent grâce.

Lorsque, pour Julien, le moment arriva de commencer une instruction religieuse régulière, le pasteur qui la dirigea fut tout étonné de voir que ce garçon de quatorze ans était déjà nourri de l'Évangile, au point de n'avoir besoin que de la connaissance des faits extérieurs relatifs au christianisme et à son développement dans le monde. La

foi chrétienne s'était depuis longtemps incorporée dans le cœur de ce catéchumène, tandis que chez tant d'autres du même âge elle n'existe nullement. Ceux-ci *apprenaient* ce que l'autre *vivait*. Le Maître divin, par l'enseignement de son Esprit, avait déposé chez Julien Réval tout enfant un germe de piété dont les racines étaient maintenant solides. C'était la contrepartie absolument de ce qu'on pensait et croyait dans le reste de la famille. On aurait dit que le jeune garçon avait été placé au milieu des siens comme une protestation vivante, en face de leur incrédulité.

Après avoir quitté l'école publique, il entra résolument à celle de Jésus-Christ, mais sans rien de mystique ou d'exubérant. Les idées sectaires, soit en matière de doctrine, soit sur les questions d'église, ne l'attirèrent point. Exemple bien rare en notre temps, il resta simple dans sa piété, sans se mêler au mouvement extérieur de *réveils* religieux excités par des étrangers dont le langage et les allures ne lui plaisaient guère. Pour être un vrai chrétien, il n'est point nécessaire, heureusement, de faire partie de telle ou telle congrégation, de telle ou telle église. — On chercha bien à lui inculquer certaines nouveautés religieuses, à l'attirer dans des organisations particulières: il refusa nettement, sans condamner en aucune façon les personnes qui croyaient devoir suivre une marche différente de la sienne. Julien Réval eut toujours horreur de la controverse à propos de constitutions et de formes d'église. Il lui fallait la vie de l'âme, et non des formules écrites ou tacites.

Chose bizarre dans un tel caractère, Julien Réval, très ferme dans ses principes, actif et bon cultivateur, hardi comme on l'a vu à la vente des immeubles qu'il avait achetés, ce même Julien était d'une timidité excessive avec les jeunes filles. Il n'osait presque pas leur parler. Désirant se marier, puisqu'il allait s'établir, l'idée de se présenter dans une famille lui paraissait une montagne à escalader. Il faudrait cependant tenter l'aventure. Comment s'y prendrait-il? Nous n'en savons rien et lui non plus.

Pour le moment, la Bible, le Nouveau Testament en particulier, était pour lui le livre par excellence, le seul qui puisse conduire l'homme à la source de la vérité, au chemin de la paix et du bonheur. Les sarcasmes, les moqueries, qu'on ne lui épargnait pas chez son père et dans le village, ne faisaient que l'affermir dans ses convictions; mais en même temps il éprouvait une tristesse bien naturelle, qui se montrait à l'extérieur par une réserve de paroles et une froideur apparente plutôt que réelle. Il supportait sans se plaindre et souffrait intérieurement. — Que les incrédules le soient pour eux-mêmes, c'est leur droit, mais qu'au moins ils renoncent à déverser le venin de la

moquerie sur ceux dont ils ne partagent pas les croyances, et, surtout, qu'un père sache retenir sa langue sur de tels sujets en présence de ses enfants.

Julien persista donc à étudier la Bible, à se nourrir de bonnes lectures et à fréquenter autant que possible le culte public. — Son père mourut. Dans quels sentiments ? nul ne le sait que Dieu, car cet homme fort et robuste fut emporté en peu d'instants par une attaque d'apoplexie. Sa femme le suivit peu après. Le frère aîné se maria, devint le chef de la famille jusqu'à la majorité de Julien, et conduisit bien les affaires. Mais on comprend que le cadet cherchât à sortir d'une atmosphère morale dans laquelle il ne respirait pas à l'aise; et d'ailleurs, comme nous l'avons déjà indiqué, la maison des Réval ne comportait pas deux logements suffisants pour deux ménages. L'héritage de l'oncle Bernard vint permettre aux deux frères de se séparer, et, l'occasion d'acheter la succession Tardy se présentant, Julien la saisit aux cheveux. Peut-être fit-il la chose d'une manière imprudente; mais l'idée de sortir de son pays natal et de sa parenté était si forte en lui, elle s'accordait d'ailleurs si bien avec le désir du frère aîné, que le cadet n'hésita pas une minute. Sachant ce qu'étaient les immeubles mis en vente, étant renseigné sur leur valeur, il les acheta, pour ainsi dire, à yeux fermés, sans aucune nouvelle démarche préliminaire, après s'être mis d'accord avec son frère pour la cession de sa part au bien paternel, encore indivis.

C'est dans de telles conditions qu'il venait s'établir à Bressens. Y trouverait-il des sentiments plus en rapport avec les siens ? il l'espérait, et, dans tous les cas, il serait chez lui, dans une maison qui ne touchait à aucune autre demeure.

De retour à Pâlins, Julien Réval prit les dispositions nécessaires pour opérer son déménagement le plus tôt possible. Le tuteur lui ayant écrit que l'acte de vente pourrait être signé le samedi de cette même semaine, il répondit qu'il arriverait à midi, amenant deux chars de foin. La veuve s'installa dans son nouveau logement déjà le vendredi, en sorte que la maison Tardy était libre le jour même où Julien entra en possession. Afin de ne point perdre de temps, celui-ci écrivit à un gypcier de se trouver à Bressens le samedi, pour convenir avec lui des réparations à l'appartement. On voit par ces détails que toutes choses étaient menées avec vigueur, ce qui n'est point l'ordinaire dans ces sortes de tractations et d'arrangements.

D'après l'ordre donné par son père, Cornélie n'était pas retournée chez la veuve et ne lui avait plus rien envoyé. En agissant ainsi, elle se montrait obéissante, mais son cœur souffrait, car elle sentait bien, au fond, que l'irritation de son père n'était pas justifiable.

Avant de quitter tout de bon le quartier du Carre, Victoire Tardy vint prendre congé de ses voisins. Cornélie était seule lorsque la veuve entra chez elle.

— Je viens vous dire adieu, ma chère Cornélie, et vous remercier encore de vos bontés pour moi et mes enfants. Que Dieu vous bénisse ! Je penserai souvent à vous, et je serai reconnaissante si vous venez me voir une fois.

— Si cela m'est possible, répondit Cornélie, j'irai bien vous faire une visite de temps en temps. Je me suis abstenue d'aller chez vous ces derniers jours, parce que mon père est encore irrité à propos de votre vente. Il croit que vous étiez instruite des intentions de votre cousin et dit que, dans ce cas, vous auriez dû nous en prévenir. Mon père n'aurait pas eu l'affront qui lui a été si pénible.

— Ma chère Cornélie, je vous jure, à la face de Dieu, que je ne savais pas un mot de cette affaire. J'en ai été aussi surprise que vous, et je croyais positivement que votre père avait acheté la maison. Mon cousin pourra vous l'affirmer lui-même. Je lui dirai demain, puisqu'il vient, de s'en expliquer avec vous et votre père.

— Non, ne lui en parlez pas. Je suis persuadée de la vérité de ce que vous me dites, et je désire vivement que mon père ne garde pas rancune à votre cousin. Mais il est très entier dans ses opinions. Recommandez plutôt à M. Réval de ne le provoquer en aucune manière, et même de ne pas répondre, si quelqu'un de chez nous lui faisait un mauvais compliment.

— Oh ! quant à cela, vous pouvez être tranquille. Julien m'a déjà dit qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour vivre en bonne harmonie avec les voisins. C'est un jeune homme comme il y en a peu, très rangé, sobre et bon travailleur. Il était malheureux chez eux, à Pâlins, parce qu'ils sont des incrédules, et lui un garçon pieux, qui fréquente les saintes assemblées, tandis que son frère et la plupart des hommes du village n'y vont presque jamais. Les deux frères ont fait un gros héritage d'un oncle : c'est avec cet argent que mon cousin paye notre bien. Il est très généreux : pensez un peu qu'il m'a donné cinquante francs pour habiller les enfants. Mais il ne faut pas le dire ; la municipalité n'a pas besoin de le savoir, ni personne au village.

— J'en suis bien contente pour vous, et aussi de ce que vous m'apprenez du caractère de votre cousin. Connaissez-vous la femme qui tiendra son ménage ?

— Oui. La cousine Rose est déjà un peu sur l'âge : soixante ans bientôt. Elle est veuve et n'a qu'une fille qui est en service. Comme elle est maigre, la cousine Rose Dubois est encore vive et agile. C'est une bonne personne. *Par hasard*, elle ne supporterait pas facilement

une injure, même un simple manque de procédé. Elle veut ce qui est juste, et que chacun reste à sa place. Oh! si votre père, par exemple, lui disait un mot de travers, elle serait bien capable de lui en répondre une dizaine. Il faut la laisser faire comme elle entend et ne pas la contrarier. Malgré cela, c'est une brave et digne femme. — Vous savez qu'Ernest reste avec mon cousin ?

— Non, je l'ignorais.

— Eh bien, oui, il restera avec lui. Julien l'a demandé pour petit domestique; il l'enverra aux écoles et lui donnera un salaire en rapport avec ce qu'il gagnera par son travail. C'est un grand souci de moins pour moi. Je, vous recommande cet enfant, Cornélie. Dites-lui une bonne parole de temps en temps.

Cornélie tendit la main à la veuve et serra la sienne cordialement. Puis les deux femmes se quittèrent sans nuage entre elles. Pour Cornélie, ce fut un vrai soulagement. Il est si pénible d'avoir à lutter contre un sentiment de défiance envers le prochain! plus pénible certainement qu'un mauvais vouloir à endurer, sans motif qui l'ait provoqué.

Horace Dupont s'était procuré un ouvrier à la place de Prosper, puisque ce dernier travaillait déjà pour cet affreux Julien Réval. Mais Prosper avait acheté un sécateur neuf, à lame plus allongée que celle de son ancien. Il ne tarissait pas sur l'excellence de cet outil, venant d'un fabricant primé à l'exposition. Comme il voulait le faire admirer à Horace, celui-ci l'envoya promener, le traitant d'ingrat, de chien couchant et d'avale-royaume, à la complète stupéfaction de Prosper, qui pensait avoir simplement agi en honnête homme.

— Ma foi, monsieur Horace, lui répondit-il, puisque vous prenez les choses de cette manière, il paraît que nous n'étions plus faits pour aller ensemble. Moi, j'ai besoin de gagner mon pain; le vôtre est tout trouvé d'avance. C'est bien différent. Voilà un brave homme qui m'offre 10 francs pour tailler sa vigne, et vous vous fâchez contre moi parce que je les accepte. Mettez-vous à ma place. Oh! si j'avais laissé votre ouvrage pour faire le sien, je comprendrais votre fâcherie; mais c'est tout le contraire. Vous auriez voulu me faire manquer à ma parole pour aller travailler chez vous. Est-ce que ça se pouvait? Vous sentez bien que non. Un homme est un homme. Pardine, je veux bien aller fossoyer votre vigne, mais la semaine prochaine seulement.

— Non, répondit froidement Horace; je n'ai plus besoin de toi; je me suis arrangé autrement.

— Ma foi, je le regrette, monsieur Horace; mais quand j'ai donné ma parole, elle est donnée: je ne la retire pas. — On ne périra pas de faim pour tout ça, n'est-ce pas, l'ami Karaut, dit-il à son cochon en ouvrant

la porte du boiton. Oui, mon brave compagnon, tu as besoin de paille : je vais t'en donner une brassée.

Ce qui fut fait à l'instant, à la satisfaction de l'animal, auquel son maître fit force caresses, et qu'il gratta tout le long des reins avec le dos du sécateur poli et brillant. «Ça leur fait tant de bien, à ces pauvres bêtes,» disait Prosper. Puis il partit pour la vigne de Julien, assez content de sa réponse à l'irascible Horace Dupont.

CHAPITRE X

GERMAIN RÉVAL



Le samedi, à dix heures du matin, deux chars de foin conduits par Julien et son frère, arrivaient au Carre de Bressens. Pour ne pas encombrer les abords de la maison et pour faciliter le déchargement, le second char fut laissé à côté de la fontaine des Dupont, où le chemin aboutissait.

Il y avait là une place appartenant aux deux beaux-frères.

Averti la veille, Prosper quitta son ouvrage et se trouva prêt à donner un coup de main pour lever ce fourrage sur le fenil. Quand les chevaux furent dételés, soignés à l'écurie, les trois hommes se mirent à l'œuvre dans la grange, où l'on avait entré le premier char. Partis à deux heures du matin, les Réval avaient fait les trente kilomètres qui les séparaient de Bressens, ne s'arrêtant qu'une fois pour donner l'avoine à leurs bêtes. C'était loin, comme on le voit ; et puis, un cheval ne peut trotter, lorsqu'il traîne une charge de vingt quintaux, même sur une route bien unie. La forme large et élevée du chargement ne permet pas non plus une allure trop rapide. Une secousse un peu forte, un dévoiement sur le bord tendre d'un fossé, peut faire pencher la masse mouvante et verser le char. Dans l'intérieur du fourrage, Julien avait placé un tonnelet de vin dont la présence réjouit Prosper, qui comptait bien en avoir sa part lorsqu'on le dégusterait.

— Voilà du foin qui embaume, dit-il entre deux fourchées; il paraît que vous avez de bons prés par là-bas chez vous.

— Nous prenons toujours le foin à la fleur, dit Germain; il sèche plus lentement, mais il est bien meilleur que celui qu'on laisse blanchir sur plante et dont la sève a passé dans la graine.

— Vous avez bien raison, reprit le bourgeois de Bressens. Nous avons dans notre village des propriétaires qui préfèrent le foin dur. *Par hasard*, la graine, qui est mûre quand on fauche, épaissit le gazon pour

l'année suivante; mais le fourrage a bien perdu de sa qualité, surtout si on le fait manger à la *bovine*. Celui-ci a une odeur qui donne appétit.

Avant d'entrer le second char, on fit goûter à Prosper le vin de Pâlines, qu'il trouva délicieux. C'était un joli petit vin blanc de l'année précédente; comme on était à l'époque du premier transvasage, il moussait un peu et pétillait dans le verre. Le mouvement du char l'avait légèrement fouetté en chemin.

Au moment où Germain attelait un cheval au char resté vers la fontaine, Horace Dupont arrivait avec son nouvel ouvrier.

— À qui est ce foin, et pourquoi l'a-t-on laissé là? demanda-t-il à Germain d'une voix rude. Ceci n'est pas une place publique, et je ne veux pas un *encouble* pareil devant chez moi.

Germain se tourna du côté de celui qui le saluait d'une si agréable manière, et, le toisant de haut en bas, il lui dit :

— Ce foin est à mon frère, votre voisin. Lorsque vous en amènerez à Pâlines, vous pourrez laisser vos chars devant ma maison sans que personne le trouve mauvais ou vous fasse une observation à ce sujet.

— Votre frère n'a pas le droit d'établir des dépôts sur mon terrain; je ne le souffrirai pas.

— Ah! vous êtes comme ça, par ici! fit Germain d'un air narquois. Je vous en fais compliment. — *Brune*, dit-il à sa jument, ôtons ce char de là puisqu'il fait mal aux yeux de ce brave homme.

La jument, une belle brune de race danoise, la tête haute et le corps allongé, empoigna vigoureusement la charge, qui fut bientôt dans la grange de Julien, et, une demi-heure après, sur le fenil.

Pendant que les trois hommes secouaient leurs habits pour en ôter la poussière et les étamines qui s'y étaient attachées, Germain dit à son frère, moitié en riant, moitié avec sérieux :

— Ma foi, je ne sais trop comment tu te tireras d'affaire avec un de tes voisins qui m'a quasi-insulté tout à l'heure quand j'ai été prendre le char devant chez lui. S'il reçoit son monde toujours aussi bien quand on va vers la fontaine, ce doit être agréable! C'est un butor. S'il était mômier, on pourrait lui pardonner sa mauvaise humeur, mais, pour sûr, il n'est pas mômier.

— Est-ce du voisin Horace que vous parlez? demanda Prosper.

— Je ne le connais pas. C'est un homme à cheveux gris, carré d'épaules et trapu.

— Oui, c'est le voisin Horace. Un brave et digne bourgeois de notre commune. Mais il a, comme on dit, la tête près du bonnet. Figurez-vous voir qu'il est fâché contre moi, parce que je taille la vigne de M. Julien votre frère. Et pourtant, j'ai besoin de gagner ma vie. J'ai ma femme et deux petites bêtes à nourrir.

— Est-ce lui qui avait envie de la maison ?

— Pardine, bien sûr.

— Alors, cela explique sa mauvaise humeur. Je crains que tu n'aies là un voisin bien désagréable, Julien.

— Je tâcherai de lui donner le bon exemple, répondit celui-ci.

Gabriel Richaud avait invité à dîner les deux frères. Le notaire serait là tout de suite après, afin que l'acte pût être passé de bonne heure. Les Réval retournant à Pâlins le même jour, il fallait mettre le temps à profit.

Prosper emporta chez lui une bouteille de ce petit vin blanc pour la boire avec sa femme à son dîner. Julien le retint dès ce moment pour fossoyer sa vigne, prévoyant qu'il serait trop occupé autour de la maison et aux champs pour donner lui-même le premier labour à ses ceps. Décidément Prosper avait trouvé en Julien une bonne pratique, et il ne perdrait rien à ne plus travailler pour Horace Dupont. Il lui convenait mieux, d'ailleurs, de ne pas aller en journée, parce qu'il était maître de son temps, qu'il retirait plus d'argent et qu'il fallait également faire du manger pour l'Aréthuse.

Ainsi que nous l'avons dit, Gabriel Richaud vivait seul. Vieux garçon, pourvu de rentes suffisantes, il aurait pu facilement se donner une domestique pour faire son ménage et soigner sa maison. Mais il préférait n'avoir personne à diriger et se servir lui-même. Très soigneux et d'une remarquable propreté, il tenait son appartement dans un ordre parfait et savait se faire un joli petit dîner quand il voulait s'en donner la peine. Ce jour-là il offrit à ses hôtes une rouelle de veau parfaitement rôtie et un plat de pommes de terre pilées, cuites au four avec des œufs et du lait. Ce plat ressemblait à un gâteau doré. Germain déclara qu'il avait rarement dîné aussi bien, ce qui fit plaisir à l'honnête Gabriel Richaud. Une tasse de café noir compléta le modeste festin, et le notaire étant arrivé, on procéda immédiatement à l'instrumentation de l'acte de vente. M. Joubril avait préparé la plus grande partie de sa minute, en sorte qu'il ne restait guère que l'inscription des témoins et les signatures. Julien compléta le paiement au moyen de titres au porteur et de billets de banque. L'acte portait quittance et le notaire était chargé de faire radier au contrôle les charges dont les immeubles étaient grevés.

On appela comme témoins Prosper Thibaut et Jean-Pierre Vouthet. Ce dernier avait bravement pris son parti de l'acquisition faite par Julien Réval, au grand scandale de son beau-frère Horace. Il trinqua même avec Julien, lorsque l'acte fut signé et lui dit de ne pas se trop chagriner si Horace lui faisait peut-être quelques misères de voisinage. Jean-Pierre avait-il de son côté certaines visées particulières

sur Julien ? Cela se pouvait. Un garçon de vingt-sept ans, qui paye ric-rac 28 000 francs sans faire aucun emprunt, était un homme d'une valeur incontestable aux yeux de Jean-Pierre Vouthet. Nous verrons plus loin si cette supposition était fondée.

Pendant que Julien s'entendait avec le gypcier pour les réparations à faire dans sa maison, Germain causait avec Gabriel en fumant une pipe au coin de son feu.

— Vous vivez donc tout seul, M. Richaud, lui dit-il; est-ce que vous ne trouvez pas souvent les journées bien longues ?

— Non ; je m'occupe à cultiver mon jardin et mon plantage; puis, j'aime à lire. Un livre est un agréable compagnon dans la solitude, surtout quand le temps est vilain et qu'on ne peut sortir.

— Vous êtes encore d'un âge à vous marier, M. Richaud; une bonne femme vous tiendrait compagnie, bien mieux que n'importe quel livre.

— Oui, sans doute. Mais j'ai soixante ans, et, ne m'étant pas marié à trente, je trouve que c'est trop tard aujourd'hui. Pendant que je ne suis ni infirme ni malade, je me tire assez bien d'affaire sans le secours de personne. J'ai moins de soucis et de responsabilité.

— Vous lisez donc beaucoup. Y a-t-il une bibliothèque populaire dans votre village ?

— Oui, mais je fais aussi venir des livres de la ville, où j'ai plus de choix. Un abonnement à l'année n'est pas cher.

— Je n'aime pas les livres, M. Richaud, et je n'en souffre aucun chez moi, excepté les livres d'école pour les enfants, et encore un abécédaire suffit actuellement. Plus tard, on verra. Je déteste la mômèrie. Est-ce qu'il y a beaucoup de mômièrs à Bressens ? C'est une engeance qu'on trouve un peu partout dans notre pays, mais principalement dans les villes et chez les montagnards. À la plaine, il y en a moins. De nos côtés, ils sont rares; à Pâlines, par exemple, il n'y en a guère que cinq ou six; mais c'est tout cela de trop.

— Qu'appellez-vous mômièrs, monsieur Réval ? Il y a, dans nos villages, des gens qui vont à l'église aussi souvent qu'ils le peuvent. Ils lisent les Saintes Écritures, que nous avons reçues de nos pères; ils ont aussi de bons livres dans leurs maisons, et ils tâchent de faire du bien autour d'eux, à l'exemple de notre Seigneur, lorsqu'il était sur la terre. Sont-ce de telles gens qui vous déplaisent ?

— Eh bien, oui, ce sont précisément ces espèces de fanatiques, ces imbéciles qui croient tout ce que la Bible dit et ce que les ministres prêchent, que j'appelle mômièrs. Si malheureusement chacun partageait leurs idées, le monde serait bientôt plein de fous. Et vous savez que la folie religieuse est la pire de toutes. On ne s'en guérit jamais. Allons donc ! N'avons-nous pas la raison pour nous conduire, au lieu

de nous faire peur par des histoires absurdes, sans aucun fondement ? Moi, je suis ce qu'on appelle un esprit fort. J'ai ma religion, et je n'ai pas besoin de l'enseignement des autres. Je m'enseigne assez tout seul. Oui, comment voulez-vous qu'un homme de bon sens puisse admettre l'idée d'un Dieu personnel, comme ils disent, c'est-à-dire d'un être tout-puissant, qui vit par lui-même de toute éternité, et qui voit tout ce qui se passe dans l'univers ? La raison, la simple raison, repousse une telle croyance. Et la *création* de notre terre comme on la raconte, est-ce qu'il est possible de l'admettre ? Non ; il n'y a pas eu de création. Les choses qui existent *sont*, rien de plus. Elles passent quand elles ont fait leur temps, et c'est fini pour elles. D'autres les remplacent, par l'agglomération des molécules qui naissent dans l'air. Il n'y a aucune vie future ; c'est impossible qu'il y en ait une. La résurrection, ce sont les enfants qui viennent au monde, pour le continuer. Si les hommes devaient ressusciter, où les mettriez-vous ? Depuis des milliers et des milliers d'années, depuis toujours enfin, les choses restent les mêmes, car il est évident qu'il n'y a point eu de commencement. Voilà pourquoi je ne puis voir de bon œil des gens qui vous disent constamment que les hommes sont des pécheurs. Qu'ils le soient, eux, si cela leur plaît, mais qu'ils ne nous cassent plus la tête de leurs balivernes.

— Vous m'étonnez beaucoup, monsieur Réval, dit Gabriel qui avait écouté en silence la sortie de Germain. Je ne chercherai pas à vous amener à ma croyance, qui est celle que l'Évangile nous enseigne. Vous êtes responsable vous-même de vos propres idées. Je me permettrai seulement de vous demander à quelle Église vous faites profession d'appartenir ?

— Moi ? à aucune, c'est bien évident.

— Combien avez-vous d'enfants ?

— Deux ; le troisième est en route.

— Vous n'avez, je présume, pas fait administrer le baptême chrétien à vos aînés ?

— Si fait. C'est une cérémonie à laquelle on se range, pour ne pas se singulariser. Un peu d'eau sur la tête, cela ne peut faire que du bien à un enfant.

— Vous n'avez donc pas le courage de votre opinion, de ce qui est à vos yeux la vérité ?

— Quand une mère tient à faire baptiser son enfant, il ne faut pas, croyant ou non-croyant, que le père s'y oppose. Il laisse faire comme les autres.

— Alors, cela est de la lâcheté dans les principes et une espèce d'hypocrisie, permettez-moi de le dire sans vous offenser. Si vous êtes

conséquent, vous ne ferez donner aucune instruction chrétienne à vos enfants, puisque vous repoussez le christianisme comme religion révélée. Vous leur inculquerez vous-même, ou par les soins d'un athée, les convictions que vous avez. Puisque vous êtes sûr de posséder la vérité sur un sujet dont l'importance est infinie, il faut communiquer cette vérité à vos enfants. Si vous ne le faites pas, monsieur Réval, vous mettez sous les pieds votre autorité paternelle et votre dignité d'homme éclairé par la raison. N'ai-je pas *raison*, moi aussi, de vous dire cela ?

— Il n'est pas besoin de creuser aussi profond dans un terrain de cette nature. Un minage y est trop difficile; il faut se contenter de ratisser à la surface, pour couper la mauvaise herbe des superstitions et empêcher que l'homme ne s'abêtisse.

— Pensez-vous, de bonne foi, que ce soit s'abêtir que de faire son possible pour « aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et son prochain comme soi-même, » selon ce que Jésus appelle le premier commandement ?

— Non sûrement pas. Mais comment voulez-vous aimer un Dieu à l'existence duquel on ne croit pas ? C'est impossible. Et quant à aimer notre prochain comme nous-même, c'est absolument infaisable. Les *mômiers* que je connais n'observent certainement pas ce second commandement. Ah! bien oui, par exemple! des gens aussi ennuyeux, aussi pleins d'eux-mêmes, toujours prêts à se croire meilleurs que le prochain et à le juger! des individus dont le langage religieux est ridicule! Non, ne m'en parlez pas, monsieur Richaud. Je ne puis les souffrir, et eux non plus ne m'aiment pas beaucoup.

— Il me semble que vous leur rendez bien la monnaie de leur pièce. Mais voulez-vous que je vous dise pourquoi ils vous déplaisent ?

— Voyons, je suis curieux de savoir ce que vous en pensez.

— Eh bien, ils vous déplaisent, parce que leurs convictions heurtent les vôtres, et qu'ils se proposent un but qui vous paraît trop élevé pour qu'il soit possible à l'homme de l'atteindre. Les gens religieux sont, à vos yeux, ou des orgueilleux, ou des nigauds, peut-être même des hypocrites, ce qui est infiniment plus grave. Je vous accorde que, parmi eux, il en est qui ne valent pas grand'chose, — et les faits l'ont montré plus d'une fois, — mais les mauvaises actions d'un homme ne doivent jamais être attribuées à une religion dont l'amour pour Dieu et le prochain est la base fondamentale. Les hypocrites se parent du manteau chrétien pour se donner un air de sainteté dont leur cœur est fort éloigné. C'est le cœur mauvais de tels individus qu'il faut accuser, et non une religion dont ils se bornent à emprunter l'extérieur. Je vous accorde que bien des hommes religieux sont orgueilleux : qui

est vraiment humble ici-bas ? Je reconnais aussi que les caractères difficiles, ennuyeux, ne manquent pas parmi les chrétiens. Il en est qui sont presque insupportables, surtout lorsque l'esprit de secte les envahit et les domine. Tout cela est vrai et je le reconnais. J'ai pu le voir de près dans quelques-unes des diverses places que j'ai occupées pendant plus de trente années. Mais dites-moi donc, monsieur Réval, si parmi les personnes qui partagent votre absence de convictions chrétiennes, il n'en est point, à votre connaissance, qui n'aient des défauts, même de très graves défauts. Tous les non-croyants, tous les sceptiques, sont-ils donc parfaitement aimables ? Leur vie est-elle toujours honnête ? Ne cèdent-ils jamais à leurs passions ? L'intérêt personnel, les mouvements de la chair, l'orgueil et la vanité, la suffisance, les vices honteux, ne souillent-ils jamais ces âmes si pures ? Jean-Jacques Rousseau et bien d'autres, qui ont tant prêché la vertu et la bonté naturelle du cœur humain, n'ont-ils pas montré qu'ils étaient de vilains hommes, de grands pécheurs ? — Ah ! mon cher monsieur Réval, il suffit d'ouvrir les yeux autour de soi pour voir que, si l'Évangile était vraiment reçu partout dans le cœur, le monde serait un paradis au lieu d'être une espèce d'enfer. Soyons reconnaissants de ce qu'il y a encore ici-bas des chrétiens qui *croient*, qui *prient* et qui *agissent*, en vue du relèvement de l'humanité. La raison humaine est une grande lumière sans doute, mais elle est incapable de rendre bon l'homme méchant, et de ramener un pécheur de son égarement. L'Évangile seul a cette puissance. Vous le comprendrez, lorsque cette semence divine aura pris racine dans votre cœur.

Les deux interlocuteurs auraient probablement continué leur conversation si Julien n'était pas arrivé. Il dit à son frère que les chevaux avaient mangé l'avoine et que c'était le moment de se remettre en route, afin de n'être pas de retour très tard. Germain se leva donc, et, tendant une main à Gabriel Richaud, il le remercia de sa franchise et dit qu'il réfléchirait au sujet dont ils venaient de s'entretenir.

À trois heures, la maison de Julien étant fermée et la clef remise au tuteur, les deux frères, chacun sur son char, reprirent le chemin de leur village.

DEUXIÈME
PARTIE

CHAPITRE XI

ENTRÉE DANS LA MAISON



Quinze jours après, Julien était installé chez lui. Ce n'était pas sans déployer une grande activité, ni sans fatigue, que son établissement avait pu avoir lieu en si peu de temps. À une distance de trente kilomètres, on ne se transporte pas avec armes et bagages sans se donner beaucoup de peine, sans se lever matin et se coucher tard. Julien ne pouvait pas utiliser le chemin de fer, trop éloigné de Pâlins et de Bressens pour qu'il gagnât quelque chose à transborder deux fois, d'un wagon sur des chars et vice versa, ce qu'il devait nécessairement amener dans sa nouvelle habitation. Pas même son bétail, qui dut marcher tout le long de la route, sous l'escorte de Prosper Thibaut, arrivé un soir à Pâlins pour en repartir le lendemain avec deux vaches, et une génisse portante qu'il fallait ménager en chemin et laisser reposer souvent.

Julien fit donc plusieurs voyages durant ces deux semaines. Ayant obtenu dans le partage avec son frère la belle jument brune, cette bête lui fut très utile pour son déménagement. Les Réval l'avaient achetée d'un dragon qui s'en était servi deux ans, et qui venait d'être réformé pour cause de santé. La Brune était aussi bonne pour le trait que rapide au trot.

Les personnes qui ne s'occupent pas d'agriculture pratique, ne se représentent guère tout ce qu'il faut à un campagnard pour son exploitation, même lorsque celui-ci ne possède qu'une maison et quelques hectares de terrain. Un horloger, par exemple, un cordonnier, un matelassier, peuvent se transporter d'un village à l'autre, à des distances parfois considérables, avec tout leur outillage sur le dos. Pour un cultivateur dans la position de Julien Réval, c'était bien différent. Outre le foin ou la paille qu'il dut amener de nouveau pour son bétail, il fallait avoir à Bressens, comme à Pâlins, des instruments

de travail. Chars et charrue, outils de main, vases de cave et de lessive, bois de chauffage, batterie de cuisine, meubles meublants, linge et literie, etc. Puis, des provisions de ménage, à savoir du blé et de la farine, du vin, du porc salé, du beurre, des pommes de terre. Ça n'en finit pas quand il s'agit de réunir tout cela chez soi et autour de son domicile.

Les réparations commandées au plâtrier furent vite expédiées, car elles exigèrent seulement l'emploi du papier, de la colle et du pinceau. Et comme la bise souffla souvent durant ces deux semaines, les enduits furent secs en peu de temps.

C'était un dimanche matin, le second dimanche d'avril. Julien et sa gouvernante Rose étaient arrivés le jour précédent, avant midi. Ils avaient eu le temps d'arranger les meubles dans leurs chambres, et la Rose avait bien vite suspendu à leurs places, ou mis sur les rayons du dressoir, les divers articles dont une cuisine de paysan est toujours garnie. Il est des femmes de campagnards qui mettent un certain orgueil à étaler aux yeux des visiteurs, et surtout des visiteuses, une multitude d'objets en cuivre jaune ou en fer-blanc dont elles ne se servent jamais. N'ai-je pas compté une fois, dans une petite cuisine, une douzaine de boîtes à café, placées en rang de taille sur la tablette d'une cheminée, et je ne sais combien de couvre-plats tenus par des clous à la paroi? La maîtresse du logis ne se servait à l'ordinaire que d'un seul de ces objets, qui tous devaient être brillantés chaque samedi pour en ôter les traces de fumée et les piqûres de mouches. C'est un luxe innocent, qui prouve en faveur de l'activité et de l'ordre d'une ménagère.

Lorsqu'on quitte un logement pour venir en occuper un autre, il me semble qu'on doit éprouver un vif sentiment du sérieux de la vie et de son instabilité. Si l'on entre dans une maison qu'on ait fait construire ou dans une habitation qu'on ait achetée, comme c'était le cas de Julien Réval, le sentiment dont je parle doit se manifester par un besoin de recourir à la protection du Tout-Puissant. La maison terrestre est une image de la maison céleste, si le Seigneur Dieu en est l'hôte invisible, mais certain, par la présence de son Esprit. S'il en est absent, si son nom n'est pas invoqué par le propriétaire, la famille n'y trouvera pas le bonheur auquel ses membres aspirent. « On ne peut que bâtir en vain, dit un écrivain sacré, si le Seigneur n'y met la main. » Les vieux patriarches nomades, Abraham, Isaac et Jacob, ne plantaient nulle part les pieux de leurs tentes, sans invoquer sur ces abris légers le nom de l'Éternel. Est-ce que, de nos jours, les propriétaires qui se font construire de splendides habitations, en prennent possession comme de pieux chrétiens doivent le faire? Je l'ignore.

Mais je puis affirmer ici au lecteur que Julien Réval, dès qu'il fut entré chez lui, se retira dans sa chambre, et là, seul avec son Père céleste, il le pria de lui accorder sa protection, de le diriger par son Esprit de sagesse et de le rendre reconnaissant. Est-ce peu de chose, dites-le-moi, lecteur, que d'être chez soi, dans une maison saine et solide, et dans un pays comme le nôtre ? Les vallées de Belgique et de France, qui, dans le moment où j'écris ces lignes¹, sont en proie aux inondations et dont les maisons ne montrent parfois que leurs toits de chaume au-dessus des eaux, ne nous engagent-elles pas à remercier Dieu de nous avoir placés dans une contrée où de semblables catastrophes ne sont guère possibles ? Périr dans un incendie est une mort terrible sans doute; périr dans une inondation l'est tout autant, et le fléau dévastateur, contre lequel on ne peut rien, s'étend sur une surface infiniment plus considérable.

Je reviens à mon récit, qu'il faut reprendre à deux jours en arrière.

Durant les voyages que Julien avait faits seul, depuis le dernier avec son frère, il n'avait pas eu l'occasion de rencontrer Horace Dupont. C'était heureux, car celui-ci n'eût pas manqué de lui adresser quelque mauvais compliment, ou de trouver singulier qu'il usât si souvent, avec ses chars, du passage public devant sa maison, et de la fontaine pour y abreuver la Brune. Mais Julien avait salué plusieurs fois Cornélie, soit au chemin, soit lorsqu'elle allait chercher de l'eau.

— Bonjour, mademoiselle, lui disait-il poliment.

— Bonjour, monsieur, répondait-elle.

Leurs conversations s'étaient bornées jusqu'à présent à l'échange de ces deux mots. Julien était frappé de l'air intelligent, sérieux et modeste de la jeune fille; il est probable aussi que les lignes de son profil, comme l'ensemble de toute sa personne, avaient été remarqués par le jeune voisin. Quelle que soit la timidité d'un garçon en présence d'une fille à peu près de son âge et dont l'extérieur attire l'attention, il arrive presque toujours que, même en n'ayant pas l'air de la regarder, il voit parfaitement si elle est agréable d'air, de visage et de tournure. Notre ami Julien Réval savait donc déjà sans doute à quoi s'en tenir sur le point en question. Quant au caractère, il ne pouvait en avoir une idée que par ce que sa cousine Victoire lui en avait dit, et cela n'était pas suffisant pour former son opinion.

Le jeudi, — on se souvient qu'il était arrivé le samedi, — Julien avait donc emmené avec lui, sur son char, Prosper Thibaut, pour lui confier la conduite de ses deux vaches et d'une génisse, qu'il avait eues dans son lot. Pour ne pas les fatiguer, il fut décidé que Prosper coucherait

1 - 1881.

à mi-chemin, et ne presserait en aucune façon les trois bêtes.

Causeur comme nous le connaissons déjà, Prosper questionna son nouveau patron, le long de la route, sur toutes sortes de sujets. Il ne connaissait que les villages rapprochés de Bressens, n'étant, pour ainsi dire, jamais sorti du district dans lequel était situé son lieu de bourgeoisie. Tout jeune, à dix-huit ans, il avait été à Lausanne pour une école militaire de recrues, mais il n'y était pas retourné dès lors. Quand on lui parlait d'un pont reliant la place de saint François et le quartier de saint Laurent, et d'un chemin tout à plat qui faisait le tour de la ville, il disait qu'il le croirait quand il l'aurait vu.

À Pâlins, où ils arrivèrent à la nuit, Julien et Prosper trouvèrent la soupe sur la table, une grande saucisse aux choux, luisante et fumante, et, tout à côté, un pot de vin, de ce même vin pétillant que Prosper trouvait si bon. Notre bourgeois de Bressens fit honneur au souper rustique, après quoi, avant d'aller dormir, Germain lui donna un cigare et le conduisit au cabaret, où il voulait lui faire honneur d'une bouteille, tout en fumant.

C'est une habitude bien enracinée dans nos villages, que celle de mener les gens au cabaret, quand on a déjà bu et mangé à la maison. Mais pour que la chose ait encore meilleure façon, il faut que ce soit un dimanche, à la suite d'un repas de baptême, par exemple, ou d'une simple invitation à dîner ce jour-là. On allume un grandson, et l'on se rend dans la salle à boire, où l'on trouve des connaissances. Là, on cause de l'état des récoltes, des prix du vin, de la hausse ou de la baisse du bétail, et l'on ne craindra pas de faire de l'esprit sur des sujets parfois peu édifiants. Il faut bien, de temps en temps, s'amuser un peu de cette manière. La vie serait si triste, si monotone sans cela!

Au cabaret, Germain fit causer Prosper, qui, déjà un peu en train par le bon souper qu'il venait de faire, ne demandait pas mieux que de répondre aux questions du frère de Julien, tout en vidant son verre, aussi souvent que son compagnon l'y invitait. Germain lui demanda quelle espèce d'homme était Horace Dupont.

— Un tout brave et digne homme, monsieur Réval. Notre voisin Horace ne ferait pas tort d'un centime à un enfant, oh! pour ça, non. Avec lui, ce qui est dit est dit. Par hasard, il est rancunier comme un diable; si vous lui avez fait quelque chose qui ne lui aille pas, c'est tache d'huile. Il ne pardonne jamais. Figurez-vous *voir* qu'il me fait une mine de vinaigre, depuis que je travaille pour votre frère M. Julien. Oui, vraiment, il ne me dit plus bonjour. Et moi qui étais chez lui comme l'enfant de la maison! À votre santé! ma foi, voilà du vin qu'on a du plaisir à boire.

— Et le grand gaillard qui est, je crois, son beau-frère, vaut-il mieux

que lui ? demanda Germain.

— Jean-Pierre Vouthet ! c'est aussi un brave homme, mais d'un caractère assez différent. Il aurait meilleur cœur que M. Horace. Par exemple, ça ne lui fait plus rien que votre frère ait acheté la maison de feu Samuel Tardy. Il en a bravement pris son parti, tandis que l'autre ne peut avaler cette pilule. Voilà, par hasard, Jean-Pierre a aussi son défaut. Il n'aime pas à revenir chez lui sans rapporter quelque chose ; et il est bien connu chez nous pour ne pas laisser germer sur le gazon les châtaignes qui tombent toutes *pillettes*. Jean-Pierre Vouthet n'a pas beaucoup de noyers sur son terrain, et cependant il y a des années où il fait plus d'huile que tels et tels qui en ont davantage. Il faut bien soigner ce qui est à soi, n'est-il pas vrai ? ceux qui laissent perdre leurs fruits sont des malheureux ; mais c'est pourtant aller trop loin que de ramasser ce qui est aux autres. Pas moins, Jean-Pierre est un bon voisin, complaisant et serviable.

— Et la fille d'Horace Dupont ? demanda de nouveau Germain. Mais buvez donc.

— À votre santé, monsieur Réval. Eh bien, la Cornélie est une charmante fille, une créature du bon Dieu. Par hasard, elle est un peu fière. Ah ! diantre, il ne faudrait pas qu'un garçon s'avisât de vouloir l'embrasser ! elle l'enverrait promener d'une belle manière. Mais elle n'oublie pas les pauvres. Quand ma femme a besoin de quelques sous, — vous savez, il faut aux femmes de petites douceurs, — eh bien, la Cornélie ne laisse jamais la mienne dans l'embarras. Et quand notre chèvre porte les cabris, que par conséquent elle ne donne pas de lait, la Cornélie en apportera de temps en temps à l'Aréthuse pour son café des quatre heures.

— Qui est cette Rhétuse ?

— Mais, c'est ma vieille : qui serait-ce donc ? À la vôtre, monsieur Réval.

— Je suppose que votre voisin, le brave M. Richaud, va souvent à l'église ?

— Eh bien, non, pas tant. Mais il lit et étudie la Bible, qui contient le Vieux et le Nouveau Testament. Gabriel a aussi d'autres livres. C'est un homme qui, pour un vieux garçon, est encore bien savant. Il a été longtemps par le monde, dans des places où il a pardine ramassé une belle fortune. S'il le voulait, il pourrait avoir un cheval et un char à ressorts pour se promener. La dernière dame chez laquelle il était en service lui a légué une rente viagère de 500 francs. Cinq cents francs qui vous arrivent ainsi à jour fixe, sans autre peine que de signer au livre de la poste, ce n'est pas rien. Ah ! diantre, je voudrais bien en avoir aussi une, de ces rentes, quand même elle finirait avec ma vie.

Dans l'autre monde, on n'aura pas besoin d'argent, tandis que dans celui-ci tous les jours il en faut, malheureusement. Même pour boire la gentiane le matin, il faut une pièce de 10 centimes. À votre bonne santé et conservation!

— C'est bien clair, dit Germain, que les propos gouailleurs de Prosper divertissaient. Et, dites-moi, croyez-vous réellement qu'il y aura un autre monde après celui-ci ?

— Ma foi, on le dit, et on nous l'a toujours enseigné au catéchisme. Il faut bien qu'il y ait un endroit où les braves gens qui ont bien travaillé sans faire tort au prochain se reposent et soient récompensés de leurs peines. Puis, il est juste aussi que les coquins soient punis. Autrement les affaires ne seraient pas bien en règle.

— Vous avez raison. Mais comment peut-on savoir ce qui se passe après la mort ? Quand les gens sont au cimetière, on n'en voit point revenir pour nous dire ce qu'ils ont vu là-bas. Ils y restent bel et bien.

— Ça ne fait rien, monsieur Réval. Il faut bien qu'il y ait du vrai dans tout ça. Les hommes ne sont pourtant pas des bêtes, des êtres destitués de raison, quand même il y en a beaucoup qui ressemblent à des animaux.

— Avez-vous un bon ministre à Bressens ?

— Oui, ah! ma foi, un tout bon et qui fait de beaux sermons. La paroisse a bien rencontré en le nommant. Mais il ne demeure pas à Bressens; la cure est à Veige. M. le pasteur ne manque jamais de visiter les malades, et il est généreux. On le voit toujours aux enterrements. C'est un homme à qui il fait bon parler. Pardine, on cause avec lui, tout comme nous pouvons causer là, nous deux, en prenant un verre. Il n'a aucune fierté. Aussi l'aime-t-on bien chez nous. On n'aurait pas dit cela de celui que nous avons avant lui.

— Qu'est-ce qu'on en disait ?—, Mais buvez et nous nous en irons.
— Oui, que lui reprochait-on à votre ancien ministre ?

— Eh bien, on trouvait qu'il acceptait comme ça trop facilement un verre à la cave. Pour un pasteur, ça n'avait guère bonne façon. Oui, c'était vraiment bien dommage, car ça lui ôtait le respect qu'on lui devait. Il est mort; sans cela je ne vous en parlerais pas. — Allons-nous-en. Je serai bien aise d'aller dormir. Ma foi, monsieur Réval, voilà du vin de toute première qualité. C'est assez rare qu'on en trouve d'aussi bon dans les auberges. Je vous remercie infiniment de votre honnêteté.

CHAPITRE XII

BASTIAN LA BARBICHE



Le lendemain, Prosper ne se mit en route avec le bétail que dans le milieu du jour. On avait laissé ruminer les trois bêtes, avant de suspendre à leur cou les clochettes du départ. Le bourgeois de Bressens eut donc le temps d'examiner le village de Pâlins, qu'il visitait pour la première fois. C'est une commune populeuse, dont les habitants sont de bons travailleurs, presque tous propriétaires à leur aise, mais très attachés à la terre. Un matérialisme inconscient les domine. Leur vie tout entière se consume en vue de ce monde. Leurs instincts sont absolument d'ici-bas, sans rien d'idéal, sans rien qui porte l'âme à s'élever plus haut que les choses visibles et périssables. Ils ont en général de l'esprit naturel et se livrent entre eux à des plaisanteries plus ou moins innocentes, à des bons mots sans portée, mais qui font rire ceux qui les trouvent et ceux qui les entendent. Au lieu de recevoir des répartitions de biens communaux comme les bourgeois de Bressens, ceux de Pâlins, tout au contraire, ont un impôt à payer pour subvenir aux dépenses publiques.

— Ça ne ressemble guère à un droit de bourgeoisie, disait Prosper à Germain Réval. Avec cet impôt vous ne pouvez pas faire des fondues au fromage.

À quoi Germain répondait que les répartitions en nature, surtout les bois qu'il faut exploiter soi-même, profitent, en général, beaucoup plus aux riches qui ont des attelages qu'aux pauvres n'ayant que leurs bras. Ceux-ci vendent leurs lots souvent d'avance et en dépensent l'argent, si bien que, le jour de la répartition venu, ils ne retirent plus rien. Il y a peut-être plus de familles pauvres dans les communes riches, que dans celles où chacun ne compte que sur soi-même pour subvenir aux besoins de sa famille, et non sur la bourse publique.

À cela, Prosper Thibaut n'avait rien à répondre, car il était précisément un de ces bourgeois que les répartitions n'avaient pas enrichi. Comme bien d'autres, il attendait un revenu qui vient sans peine, mais qui s'en va rapidement dans la marmite, et plus rapidement encore au cabaret. En général, ce qui n'est pas le produit du travail a moins de valeur aux yeux de l'ouvrier, que ce qu'il gagne lui-même à la sueur de son front.

Quoi qu'il en soit, notre conducteur partit de Pâlins après midi, avec ses trois bêtes, qui marchaient devant lui la tête pensive, tout étonnées d'entendre leurs clochettes et de quitter l'étable dans un moment de l'année où elles ne vont point au pâturage. Heureuses étaient-elles de n'être pas conduites à la boucherie, comme les bœufs gras destinés à être égorgés à Pâques. C'est une terrible chose que cette nécessité de tuer, de répandre le sang des animaux, pour entretenir la vie de l'homme. On comprend que des cœurs généreux et sympathiques se contentent d'une nourriture absolument végétale. Mais c'est là une utopie, qui n'est pas réalisable pour tous sur la terre, telle que celle-ci est devenue. L'homme doit manger les animaux, sous peine d'en être dévoré lui-même. Vienne donc le jour où le sang ne coulera plus ici-bas, où les abattoirs seront inconnus! Vienne le jour d'une restauration universelle! Et, en l'attendant, que les hommes de bonne volonté mettent leur énergie à combattre le mal qui ronge l'humanité.

Durant son voyage à pied avec les vaches de Julien Réval, Prosper Thibaut ne se livrait pas à des réflexions de haute philosophie morale; il se bornait à regarder, un peu dans toutes les directions, les gens qui fossoyaient les vignes, les attelages de charrue, les froments d'hiver dont les plantes couvraient la terre; et il faisait, sur tout ce qu'il voyait aux environs, des comparaisons avec l'état des choses dans sa chère commune. Dans tel territoire, les champs étaient tout plats et la terre légère; dans tel autre, on voyait des collines au sol glaiseux et compact, dont les sillons présentaient une surface polie en quittant le versoir de la charrue qui, les coupant par dessous et de côté, les tournait à l'air et au soleil. Ailleurs, Prosper remarquait des plantations de pommes de terre. Rayées à la main, les lignes lui semblaient parfois trop espacées, ou d'un rapprochement peu judicieux. Le brave Thibaut comparait tout d'après sa propre manière de cultiver. C'était assez naturel. Qui donc ne fait pas la même chose en considérant le travail de son prochain, dans toutes les branches d'une industrie semblable à la sienne.

Peu à peu, au pas lent de ses bêtes, absorbées dans le tintement de leurs sonores clochettes, Prosper arriva au lieu où il devait coucher. C'était un hameau relié à un village, comme le Carre à Bressens. Il y

avait là un logis à pied et à cheval, disait l'enseigne; donc, il y trouverait place pour lui et son trio cornu. La nuit vint comme il s'installait en ce drôle de réduit, dont le propriétaire avait fait une auberge, dans le but évident de nuire à celle de la commune. Le local affecté au public se composait d'une chambre à boire, et d'une écurie tellement basse que la croupe d'un cheval eût certainement touché aux poutres du plancher supérieur. Pour ne pas se limer le dos, par exemple, la brune de Julien aurait dû se tenir entre deux des soliveaux en question, et avoir la tête baissée devant le râtelier. Prosper y introduisit ses bêtes, qui ne s'y trouvèrent point mal. Elles se couchèrent en biais sur la paille fraîche, après avoir soupé de bon foin et d'eau pure. Prosper avait trait lui-même les deux mères-vaches, et donné leur lait à l'hôtesse en échange de la couchée des animaux.

Pendant qu'il mangeait la soupe, le maître de céans vint lui faire compagnie. Ils étaient seuls dans la chambre, et il ne paraissait pas que cette espèce de taudis reçût chaque jour un grand nombre de clients. Mais le dimanche, lorsque les buveurs ne trouvaient pas le vin bon au cabaret du village, ils venaient se régaler chez Bastian Cliot, dit la Barbiche, propriétaire de la pinte du *Bon vaudois*, qui avait donc l'honneur d'abriter Prosper et les trois vaches le soir en question. Cet honorable état de pintier conduit, en général, ceux qui l'exercent, à boire beaucoup plus souvent qu'ils ne le feraient s'ils avaient une autre industrie. Plusieurs fois dans la journée, Bastian devait accepter de partager une bouteille avec un passant, ou le dimanche avec un habitué de son établissement; souvent aussi, cherchant les occasions, il engageait le premier venu à prendre un verre, offrant d'en payer sa part. Le profit fait sur la vente passait ainsi, en bonne partie, dans le gosier de Bastian; et ce qu'il y gagnait, outre le plaisir grossier et malfaisant de boire, c'était une corpulence vineuse qui le gênait beaucoup pour toute espèce de travail. Il avait de la peine à se baisser; sa respiration était courte, chaude; elle exhalait un parfum acre, nauséabond, attestant l'état habituel d'une fermentation intérieure. Son estomac était comme un récipient où se distillait l'alcool. Le moindre effort des bras et du buste le mettait en transpiration. La sueur lui sortait alors par tous les pores, et sa peau ressemblait à la pomme percée d'un arrosoir. Bastian Cliot vint donc s'asseoir en face de Prosper, pendant que celui-ci mangeait une soupe aux oignons rôtis et à la farine roussie dans le beurre au fond d'une marmite.

— Vous voulez bien boire une bouteille par-dessus cette soupe et manger une bouchée de pain? lui dit Bastian.

— Une bouteille, — on n'avait pas encore les mesures métriques, — une bouteille de demi-pot, ce serait peut-être beaucoup, répondit

Prosper. Je me contenterai d'une chopine.

— Je partagerai le demi-pot avec vous, reprit Bastian ; nous cause-rons un peu pendant que vous finirez de souper ; cela fera passer la soirée d'une manière plus agréable.

— Bien, si vous voulez ; mais je me coucherai de bonne heure, car je veux partir de bon matin. Je tiens à arriver avant midi.

— Oh ! vous avez le temps : en quatre heures, même à moins, les vaches seront à Bressens. Je vais chercher une bouteille de Tartegnins nouveau. Vous m'en direz des nouvelles. J'ai aussi du fromage persillé qui ferait revivre les morts, s'ils pouvaient ressusciter.

Cinq minutes après, la moitié d'un beau pain blanc et une tranche du fameux fromage étaient placés devant Prosper. Bastian remplit les verres d'un vin couleur de corne, qui fut trouvé par Prosper supérieur à celui de Pâlines et même de Bressens, où du reste le vin blanc était de qualité médiocre. Prosper, qui avait mangé trois assiettes de soupe succulente, ne devait, semblait-il, plus avoir faim. Cependant, il se tailla un quart de livre de pain et un morceau de fromage qu'il posa sur le bois noirci de la table, n'ayant pas l'habitude de se servir d'une assiette, que Bastian avait mise à sa portée. Lorsque le fromage se cassait sous l'effort de la lame du couteau, Prosper pesait avec une bouchée de pain sur les particules égrenées, qui s'y aggloméraient immédiatement, en vertu d'une loi quelconque d'attraction. Bastian versait sec à son hôte, si bien que, la bouteille n'étant point suffisante, il en alla chercher une seconde. Lui-même se mit à manger, comme si le superbe appétit de Prosper eût stimulé le sien. — Bastian la Barbiche était un de ces hommes, heureusement peu nombreux, qui mettent un malin plaisir à faire boire les gens, jusqu'à ce que leurs victimes déraisonnent et soient incapables de prononcer une parole de bon sens. Ils jouissent alors de voir leurs semblables dans un état de complète bestialité, et ne réfléchissent pas qu'eux-mêmes sont, moralement, beaucoup plus dégoûtants et plus coupables. — Les propos de Prosper, qui se sentait un peu excité par les rasades qu'il avalait de grand cœur, amusaient Bastian. Celui-ci voulut donc se donner le plaisir de le griser à fond, bien que son vin de Tartegnins lui coûtât assez cher.

— Puisque vous le trouvez bon, dit-il à Prosper, nous en boirons encore une bouteille pour finir le pain et le fromage.

— Ma foi, vous êtes trop honnête, monsieur Cliot. Il me semble que ça va déjà bien comme ça. Vous savez : j'ai dit que je payerais une chopine ; le reste vous regarde.

— Certainement, mon brave citoyen. Je ne vous offre pas un verre pour vous le faire payer. C'est seulement pour profiter de votre

compagnie.

— Dans ce cas, va comme il est dit. Pourtant, je n'ai plus guère soif. On prendra encore un verre, et j'irai me coucher vers la Jaillette. Un morceau de couverture sur une gerbe de paille me suffira. Je ne veux pas me déshabiller; pour une nuit, ce n'est pas nécessaire.

Bastian revint avec la troisième bouteille, et Prosper, ne voulant pas boire sans manger, prit le reste du pain et du fromage.

— Vous me dites, reprit l'amphitryon, que les bourgeois de votre commune reçoivent des répartitions en beurre et en fromage ?

— Et en bois, répondit Prosper.

— Le fromage qu'on vous donne est-il aussi bon que celui-ci ? Mais buvez donc.

— À votre santé. — Nos fromages, monsieur Cliot, ne sont pas des *persillés*. Ce sont de grosses pièces qui pèsent jusqu'à soixante-quinze livres, quand elles sont de bonne qualité. Mais il y en a parfois qui sont aussi dures que de la molasse et n'ont point de goût. C'est comme si vous mangiez de la terre glaise. Quand vous présentez au feu ce fromage, au lieu de fondre, il se regrigne comme de la botte de cheval et se met à chanter. Il n'a pas de trous, tandis que d'autres, ayant gonflé pendant la fermentation, sont d'un pied de haut et montrent des cavernes où l'on peut cacher une pomme de terre. Ces deux espèces-là ne valent pas le diable.

— Est-ce que vous ne pouvez pas les refuser ? — Mais vous ne buvez pas ?

— À la vôtre, de tout mon cœur. Sans doute, on peut les refuser. L'amodieur qui les a fournis doit nous les payer à la taxe faite par la municipalité. Mais vous comprenez qu'on est pourtant bien aise d'avoir sa pièce de fromage. Celle que j'ai eue pour moi et la femme, — car on n'en a qu'une pour deux lots, et une vingtaine de livres en deux ou trois morceaux, — oui, celle que j'ai eue, est une toute belle, le numéro 87. Quand on en met devant le feu, il fond comme du beurre.

— Comment fait-on pour avertir les bourgeois qui n'habitent pas la commune ? On leur écrit de venir chercher leur lot ?

— Vous me la chantez belle ! Est-ce que les bourgeois non domiciliés dans la commune ont droit aux répartitions ! Ce serait quelque chose de beau ! S'ils veulent en jouir, ils n'ont qu'à s'établir à Bressens. Puisqu'ils préfèrent demeurer ailleurs, ils font bien d'y rester. Ah ! s'il fallait leur donner des droits comme à nous, la commune serait bientôt ruinée. On ne reçoit déjà pas trop, et ça va en diminuant depuis quelques années. Il faut espérer que ça recroîtra quand les vieux seront morts. Nous en avons une dizaine qui

branlent bien au manche.

— À qui, en réalité, appartiennent les biens communaux ? N'est-ce pas à tous les bourgeois ?

— Oui; mais pour en jouir, il faut avoir son domicile dans la commune : c'est le règlement.

— Dans ce cas, le règlement consacre une injustice, puisqu'il prive un co-proprétaire de ce qui lui appartient, et cela d'une manière arbitraire.

— Arbitraire ou non, ça nous est égal. Par hasard, si les bourgeois forains sont pauvres et qu'ils demandent des secours, on leur en accorde afin qu'ils ne viennent pas demeurer à Bressens : on ne saurait où les mettre. C'est tout ce qu'il y a de plus rare chez nous qu'un appartement à louer.

— C'est curieux : mais buvez donc.

— À la vôtre, monsieur Cliot. Oui, par exemple, pour loger la veuve Tardy et ses enfants, le tuteur a eu bien de la peine à trouver une cuisine et deux petites chambres. Ça coûte 80 francs. Cette veuve est une cousine de M. Réval, dont j'amène les vaches. Il a acheté tout le bien de feu Samuel Tardy pour 28 000 francs, qu'il a payés sur le ponce, comme un banquier. J'ai signé l'acte de vente, comme témoin, avec Jean-Pierre Vouthet. Ces frères Réval sont riches. Eh bien, on leur parle comme si on était pair et compagnon avec eux. Pour ça, on peut bien dire qu'ils ne sont pas aristocrates. M. Julien, donc celui qui vient demeurer chez nous, n'est rien fier. Pardine, c'est moi qui lui fais tous ses ouvrages ; quand même le voisin Horace m'en veut pour cela, je continuerai à travailler pour M. Julien.

— Vous ferez bien. Mais vous ne buvez pas. Il faut finir cette bouteille. J'en irai tirer une de Salvagnin de Saint-Prex : deux ou trois verres de Salvagnin vous feront bien dormir.

— Vous êtes trop honnête, monsieur Cliot. Non, je ne veux plus boire, après qu'on aura fini ce blanc. Du rouge par là-dessus pourrait gâter les affaires. Le mieux est l'ennemi du bien, a dit un homme célèbre. Or, je me sens *bien*. En mangeant, je peux boire autant qu'un autre ; mais une fois qu'on ne mange plus, je me méfie du jus de la treille. Tel que vous me voyez, monsieur Cliot, je ne suis pas de ceux qui perdent jamais la raison dans un verre de vin. Jamais on ne m'a vu broncher, parce que je sais me modérer. Nous avons bu trois bouteilles; c'est assez pour ce soir. Vous porterez donc à mon compte une chopine, que je payerai demain matin avec la soupe et le déjeuner. À votre santé et conservation toute la famille. Avez-vous des enfants ? Quant à la femme, je l'ai vue : une bien respectable dame.

— Oui, j'ai une fille et un fils à l'étranger.

— Le fils reviendra pour remplacer le père à l'établissement ?

— On ne sait pas. Et vous combien avez-vous d'héritiers ?

— Pas la queue d'un, mon brave monsieur. Haulah, non! ma femme n'a jamais su faire un enfant. Elle est d'une famille où les enfants sont rares. Mais j'ai un joli cochon et une chèvre. Pour le moment, voilà toute ma famille. Il faut donc boire ce dernier verre : à votre bonne conservation!

Le verre bu, Prosper se leva de table et se rendit, ferme sur ses jambes, à l'écurie où les trois bêtes, fatiguées par la marche, rumaient paisiblement. Bastian Cliot en avait été pour ses frais à essayer de griser Prosper. C'était lui-même, bien plus que le bourgeois de Bressens, qui se sentait la tête lourde. Le lendemain, ayant trait les deux vaches de bon matin, puis déjeuné, Prosper alluma un cigare et ne tarda pas à reprendre, tout le long du chemin, ses observations sur l'état des récoltes voisines et sur les diverses cultures de la pomme de terre. À peu près en même temps que Julien et sa gouvernante Rose, il arrivait tout glorieux au Carre, sifflant à côté de la fontaine d'Horace et de Jean-Pierre, pendant que les vaches s'y désaltéraient.

CHAPITRE XIII

UNE PREMIÈRE VISITE



'était donc le premier dimanche que Julien passait dans sa nouvelle demeure. On était à la troisième semaine d'avril; Pâques arrivait le dimanche suivant, pour assister à la floraison printannière. On se sentait revivre à un air tiède, après un long hiver humide et froid. Le chant des oiseaux se faisait entendre partout dans la campagne. Perchées sur les contrevents, les hirondelles gazouillaient bien avant l'aube; et, dès que les premiers rayons du soleil avaient réchauffé l'atmosphère, on les voyait passer comme des flèches, entrer et sortir par la petite porte supérieure de la grange, apportant dans leur bec la terre pétrie d'eau qu'elles emploient pour la construction de leur nid.

Lorsque Julien amena la Brune à la fontaine, à six heures du matin, il y trouva Horace Dupont, faisant boire son bétail. Pour ne pas gêner ces bêtes, ou les effrayer par la vue d'un cheval qu'elles ne connaissaient pas encore, Julien retint la Brune à deux pas du bassin et salua poliment son voisin en lui demandant des nouvelles de sa santé. Non seulement le père de Cornélie ne lui répondit rien, mais il tourna la tête du côté opposé, comme pour ne pas le voir. Cette manière de refuser une salutation bienveillante, fut très sensible au jeune homme; il en éprouva une vive peine, une sorte de trouble intérieur que, jusqu'à ce jour, il ne connaissait pas. Avait-il donc commis un acte indélicat, une mauvaise action, en usant d'un droit pur et simple et en cherchant, par une augmentation naturelle du prix offert dans les enchères au détail, à rendre moins précaire la position de la veuve et des enfants Tardy? Il lui semblait pourtant que chacun était libre d'agir comme il l'avait fait. Jusqu'à présent, Julien n'avait pas connu l'animadversion qui vous suit pas à pas et s'attache à votre personne. À Pâlines, il jouissait de l'estime générale, bien que la plupart de ses

combourgeois ne partageassent pas ses convictions religieuses. Faudrait-il donc, à Bressens, que son plus proche voisin lui montrât une hostilité sourde ou accusée, et cela chaque jour et dans toutes les occasions ? Quand on vit à quelques pas de distance et qu'on se rencontre souvent, ce serait à n'y pas tenir, s'il fallait être en guerre ouverte ou seulement sur un ton de froideur désagréable. Il y a des gens qui aiment la guerre ; il leur faut de temps en temps une bonne dispute : la vie est faite, selon eux, pour s'invectiver de porte à porte, se menacer, se chercher querelle et en venir à des comparutions devant la justice. « Vivre en paix, c'est vivre en bête ; vivre en guerre c'est vivre en roi, » disait une virago processive et méchante. Elle fit tant et si bien qu'elle rendit l'existence amère à ses voisins et se ruina complètement. Les rois, les empereurs, les potentats qui ont aimé la guerre, ont tous fait une triste fin, après avoir laissé sur leur passage une vaste traînée de sang et d'horribles souffrances dont il leur sera demandé compte. Alexandre, César, Louis XIV, Napoléon, et bien d'autres conquérants de second ordre, sont tenus pour des fléaux dont Dieu veuille préserver les peuples dans l'avenir. La guerre, même la guerre la plus glorieuse, sera toujours la honte de l'humanité et le grand crime de ceux qui l'ont déchaînée. Il est aussi un autre fléau, qui se nomme lui-même le socialisme anarchiste et révolutionnaire. Celui-là, si jamais il était au pouvoir dans un pays civilisé, mettrait tout à feu et à sang pour parvenir à son but, qui est la destruction de la famille, de la propriété, de la morale et de la religion.

Mais nous voici bien loin des deux voisins dont nous nous occupons dans cette histoire. J'ai fait ce détour en chemin, pour montrer que le mauvais vouloir est suivi de près par la haine, et que celle-ci est une gangrène dont tout homme qui désire être heureux doit se garantir.

Reprenons maintenant notre récit.

Julien se rendit à l'église de la paroisse pour la première fois. Ne connaissant personne dans l'assemblée, il s'y trouva dans un complet isolement qui lui fut utile pour se tenir en la présence de Dieu. La vue de personnes connues dispose facilement l'esprit à la distraction, pour peu que les yeux regardent de côté et d'autre. Doué d'un caractère fort, tempéré par de la douceur, Julien éprouva un sentiment de grande responsabilité personnelle, au milieu de cette réunion d'hommes, de femmes et d'enfants, venus comme lui dans la maison de prière, pour y adorer le Dieu tout-puissant, créateur de l'univers et conservateur de tout ce qui existe. Notre jeune propriétaire se dit qu'il devait montrer, par une conduite pure et des sentiments de bienveillance, la foi d'un chrétien sincère. Il demanda cette sagesse qui vient de Dieu, laquelle est pure, pleine de douceur et de bons fruits et

point difficile. Habitué depuis quelque temps à se décider par lui-même, et à agir selon qu'il était persuadé en son esprit, il se dit qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour conserver la bonne harmonie avec ses voisins, et la ramener là où elle n'existait pas. Dans ce but, il se promit de les visiter tous, à commencer par le plus rapproché de sa demeure.

Il est d'usage, dans notre pays, que les étrangers, les nouveaux habitants, fassent les premières démarches de politesse auprès des personnes déjà établies dans les localités voisines des leurs. Cela semble naturel; et pourtant il serait plus aimable, plus délicat à bien des égards, que le contraire eût lieu. Cela faciliterait les rapports ultérieurs, et l'on ne perd jamais rien à se montrer prévenant de cette manière. Mais je n'ai pas à intervenir dans une question de sociabilité. Les idées sur ce point sont parfois si singulières, si absurdes, si dénuées d'amabilité, je dirai même de simple savoir-vivre, que ce serait perdre son temps si l'on essayait d'en montrer la futilité et le ridicule. Un étranger, porteur d'un titre nobiliaire, demandait un jour à l'un de mes amis s'il pouvait voir telle et telle personne dans la ville où il venait passer l'hiver; et il termina sa demande de renseignements par cette question :

— Par exemple, monsieur, de quelle société faites-vous partie ici ?

— Mais, je ne le sais pas au juste; peut-être de la *quatorzième*, répondit mon ami avec son fin sourire.

Pour une ville républicaine, ce n'était pas trop mal. Il faut des différences sociales, c'est évident; nul n'est tenu de voir ou de recevoir le premier venu; mais l'esprit de coterie, la hauteur aristocratique et le dédain à l'égard de gens honnêtes et polis, ne seront jamais que le fait de cœurs étroits, ou de cerveaux nourris d'idées surannées.

Dans l'après-midi, Julien se décida donc à faire le premier pas, en se rendant chez son terrible et rancunier voisin Horace Dupont. En ville, si l'on va faire une visite, on tire le bouton d'une sonnette. Le concierge de la maison ou un domestique vient ouvrir. On donne sa carte si l'on se présente pour la première fois, et l'on est introduit. Au village, on ne connaît pas ces formalités. Elles n'y sont pas nécessaires. Rares sont les maisons qui possèdent une sonnette à la porte d'entrée. Le visiteur frotte la semelle de ses souliers sur le racle-pied, et, cela fait, il ouvre lui-même en demandant s'il peut entrer. S'il ne voit personne, il appelle sans façon les gens par un : Êtes-vous là ? On lui répond d'une chambre voisine, en l'engageant à venir y prendre place. Mais le plus souvent le lieu de réception est la cuisine.

J'ai dit plus haut que l'appartement d'Horace Dupont était à droite du corridor indivis; celui de Jean-Pierre Vouthet à gauche. Au rez-

de-chaussée, il y avait une chambre et une cuisine pour chaque famille; à l'étage, deux chambres, et plus haut le galetas. La partie du bâtiment appartenant à Horace, limitait, on s'en souvient, la propriété de Julien.

Celui-ci vint donc heurter à la porte de la cuisine d'Horace, et ce ne fut pas sans un léger battement de cœur qu'il entendit marcher dans l'appartement, puis la porte s'ouvrir. C'était Cornélie, un livre à la main, et dans la simple mise d'une fille de paysan qui porte une robe neuve et du linge blanc parce que c'est dimanche.

— Bonjour mademoiselle, dit-il; M. votre père est-il chez lui?

— Non, monsieur. Mon père est absent cet après-midi. Mais entrez, ne restez pas dans le corridor.

Julien entra. Cornélie referma la porte, puis, son livre toujours à la main droite, avec un doigt passé entre les feuillets ouverts, elle reprit, sans engager Julien à s'asseoir :

— Vous désiriez parler à mon père. Si vous me chargez d'une commission pour lui, je la ferai volontiers.

— Merci, dit Julien, qui trouva naturelle cette façon de le recevoir debout, puisque la jeune fille était seule. Oui, mademoiselle, je désirais vous saluer dans votre maison, ainsi que votre père, comme étant mes plus proches voisins, et vous assurer que je ferai ce qui dépendra de moi, pour que nous soyons toujours en bonne harmonie les uns avec les autres. J'ai tenu à commencer mes visites dans le quartier, par celle que je devais à votre père. Veuillez le lui dire de ma part, s'il vous plaît.

— Je le lui dirai et vous remercie d'être venu. Je regrette que mon père ne soit pas là; et pourtant, je crois préférable, pour le moment, qu'il n'y ait entre vous et lui aucune explication au sujet de votre achat de maison. Plus tard, je l'espère, cette explication pourra avoir lieu; mais aujourd'hui, mon père est encore trop irrité. Voyez, monsieur, je vous parle avec confiance, parce que votre démarche actuelle m'y autorise et que, moi aussi, je désire vivre en paix avec nos voisins.

Julien écoutait avec un vif intérêt, presque avec bonheur, ce que lui disait cette jeune fille, d'une voix douce et ferme en même temps, sans aucune amertume dans le ton, et d'une manière parfaitement naturelle. Il sentait qu'il avait en elle un appui moral auprès de son père, pour aider celui-ci à revenir à de meilleures dispositions à son égard. Le langage de Cornélie lui paraissait bien différent de celui que tiennent, en général, les paysans quand il s'agit de dire la vérité au prochain, et surtout de lui adresser des reproches. On cache alors sa véritable pensée, ou si on lui donne essor, elle éclate en paroles dures, blessantes parfois, et cela finit souvent par un accès de colère, qui ne

fait qu'envenimer la situation. Julien répondit à Cornélie :

— Je vous suis reconnaissant de ce que vous me dites, et je suivrai votre avis bienveillant. Mon plus vif désir est de montrer à votre père qu'il n'aura pas à regretter mon voisinage. Il refuse de me parler et ne répond pas à ma salutation. Sans doute, je ne puis exiger qu'il me salue, mais il faut cependant qu'il sache que je ne me présente pas chez lui en coupable, ayant des excuses à lui faire. Il était libre de miser ce qui m'a été échu, comme j'étais libre aussi de l'acheter. J'étais même le premier en rang de date, si l'on veut parler de convenance à garder, puisque mon cousin Tardy m'avait offert de me vendre ses propriétés déjà l'année dernière. Si j'avais été alors en mesure de les payer, je n'aurais pas attendu sa mort pour les acheter. Monsieur votre père ignore peut-être ce fait ?

— Je ne sais pas s'il en est instruit, reprit Cornélie toujours debout et son livre à la main ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'étant le plus proche voisin des Tardy et n'ayant qu'une portion de maison indivise avec son beau-frère, mon père tenait beaucoup à devenir acquéreur de celle que vous ne lui avez pas permis d'acheter. Mettez-vous à notre place, monsieur Réval : nous n'avons pas un pouce de terrain de votre côté ; pour nous rendre au pré qui se trouve derrière notre maison, nous sommes obligés de passer par la grange, ce qui n'est pas toujours facile, ou de faire le tour du Carre, et cela allonge beaucoup. Tandis que, pour arriver chez vous, vous venez à deux pas de notre porte ; même vous empruntez notre cour avec vos chars. Votre bétail vient s'abreuver à notre fontaine, et vous y prenez l'eau pour votre usage. Nous sommes ainsi bridés par vos entrées et sorties. C'était donc la chose du monde la plus naturelle, que mon père eût envie d'acheter cette maison et le terrain qui l'environne.

— Je le comprends, dit Julien avec sérieux. Et si j'ai un regret, c'est celui de n'avoir pas connu les intentions formelles de votre père avant la mise. Mais pourquoi donc n'a-t-il pas enchéri sur le prix que j'ai offert, comme je l'ai fait sur celui de M. Leclerck ? C'était pourtant bien simple. Il aurait gardé pour lui le lot qui vous avoisine, et remis les autres fonds à ceux qui les avaient obtenus au détail.

— Vous dites bien : oui, il aurait fallu faire cela. Mais mon père et les autres acheteurs trouvaient que c'était déjà trop cher à votre prix, et ils n'auraient pu se mettre d'accord. Nous n'étions pas non plus en position de garder le tout.

— Puisqu'il en est ainsi, je n'ai donc rien à me reprocher. J'espère que votre père le comprendra et qu'il ne me gardera pas rancune. Au point où en sont les choses, le mieux est de les accepter sans récrimination. La vie est trop courte et son but trop sérieux, pour l'entraver

par des sentiments qui ne peuvent faire aucun bien à ceux qui les cultivent ou les subissent. Bonjour, mademoiselle, et permettez-moi de dire au revoir! Je vous remercie de votre franchise.

— Bonjour, monsieur. Veuillez m'excuser de vous avoir reçu debout dans la cuisine....

— C'est très bien comme cela : encore merci. Julien sortit en s'inclinant et poussa la porte après lui.

Cornélie resta un moment debout, distraite et pensive. « Ai-je bien fait de le recevoir et de lui parler ? se disait-elle en retournant s'asseoir à la chambre. Que dira mon père ? Je ne pouvais pourtant pas lui fermer notre porte, comme je ne voulais pas non plus l'engager à s'asseoir. Il me semble que j'ai fait mon devoir. Notre nouveau voisin a l'air bien intelligent. Il va droit son chemin. Quel dommage qu'il se soit jeté en travers du projet de mon père ! Mais aussi, pourquoi mon père et les autres ne se sont-ils pas entendus avant le jour de la vente ? Voilà ce que c'est que de vouloir finasser. Après tout, c'est leur faute si les choses se sont passées de cette manière. »

De son côté, Julien se serait sans doute livré à un long monologue intérieur sur sa conversation avec la fille d'Horace Dupont, s'il était retourné immédiatement chez lui après sa visite ; mais, comme il se disposait à enfilez Je corridor pour venir à la rue, Jean-Pierre ouvrit sa porte et, le saluant familièrement par son nom, l'engagea à venir s'asseoir un moment chez lui. Faisant d'une pierre deux coups, le jeune voisin précéda son hôte et entra ainsi dans la cuisine des Vouthet.

CHAPITRE XIV

MME JEAN-PIERRE VOUTHET



L'appartement de la famille Vouthet ne ressemblait guère à celui de Cornélie. Autant la cuisine des Dupont était propre et en ordre, autant celle de la mère Vouthet était sale. On n'y reconnaissait pas la main d'une femme de paysan qui aime la propreté dans les détails du ménage.

Les ustensiles n'avaient pas été polis la veille; le carrelage terreux laissait voir les traces de sabots venant de l'écurie, ou une boue noire dans laquelle on marche parfois autour des fontaines. Rien n'avait été écuré le samedi, bien que cette ennuyeuse opération se fasse à peu près partout ce jour-là dans les campagnes. Du lavoir placé dans un recoin sombre, se dégageait une odeur nauséabonde.

Les Vouthet avaient trois enfants : Philippe, qui était l'aîné; une fille nommée Dora le suivait de près; elle était en service à Genève. Une seconde fille, Augustine, avait quinze ans et allait encore à l'école du village. En ce moment, elle tournait les pages d'un grand cahier imprimé, pour y chercher les gravures intercalées dans le texte. Le cahier lui-même, tout oreillé aux coins, accusait le passage de doigts qui s'y marquaient en plaques noires. Philippe, un bon garçon, mais sans l'énergie capable de réformer un laisser-aller pareil, souffrait de voir la maison si mal tenue. Lorsque Dora venait passer deux jours de congé chez ses parents, elle faisait une revue générale, un nettoyage radical; mais bientôt la mère retournait à ses anciens errements, et la crasse ne tardait pas à reparaitre, à s'accumuler dans ce triste logis. Jean-Pierre ne mettait aucune importance à cela, allant et venant de l'étable à la cuisine, même à la chambre, avec des sabots tout crottés. Sa femme, dans un cas pareil, lui disait qu'il était un saligaud et que c'était affreux de voir un homme aussi dégoûtant. Jean-Pierre lui répondait qu'avant de lui dire des aménités de ce

genre, elle devrait se regarder elle-même et secouer son bonnet couvert de suie. L'un et l'autre étaient de la catégorie de ces paysans à qui cela ne fait rien d'avoir un creux de fumier et sa flaque éternelle, contre le mur de leur chambre à coucher. Ils pourraient éloigner ces immondices et assainir leur maison; mais à quoi bon? les choses sont ainsi depuis cent-cinquante ans et peuvent bien y demeurer encore des siècles, avec les rhumatismes, les teints blafards, les maladies qu'elles engendrent et perpétuent.

— Bonjour, monsieur Réval, dit la mère Vouthet, comme Julien entrait dans la cuisine. Vous êtes bien gentil de nous faire une visite. Jean-Pierre, donne donc une chaise au voisin. Mon Dieu, que tu as peu d'usage du monde, pour un homme qui sait pourtant parler.

Augustine, posant son livre, avança une chaise à Julien, une de ces vieilles chaises dont la paille est tellement usée qu'elle crève dans le milieu du siège et laisse pendre sur les bords les cordons qui ont sauté.

— Asseyez-vous, dit enfin Jean-Pierre. Vous voilà donc, depuis hier, bien établi chez vous, dans une bonne maison. Vous y serez à l'aise, vous et vos bêtes. L'écurie est-elle assez haute pour votre jument?

— Quelle charmante *cocote!* reprit vite la mère Vouthet. Elle va comme le vent. Ma foi, j'aurais peur en char, quand elle fend comme ça l'air. Et votre gouvernante, M^{me} Rose, se trouvera-t-elle bien dans ce coin de pays?

— J'espère que oui, dit Julien qui parvint enfin à placer un mot, entre les questions du mari et de la femme.

— Elle a l'air d'une bien bonne personne, et très digne, reprit M^{me} Jean-Pierre. J'ai causé un moment avec elle, ce matin, vers la fontaine, pendant que vous étiez au sermon. Nous serons bonnes voisines, car nous ne voulons pas nous conduire avec vous, monsieur Julien, comme mon beau-frère Horace, fit-elle à voix très basse. Il faut faire attention à ce qu'on dit ici; on entend tout dans le *collidor*. Oh! pour ça non, monsieur Julien. Mon beau-frère est un brave et digne homme, mais sans usage du monde. On dirait qu'il n'est jamais sorti du Carre de Bressens. Ce matin, par exemple, j'ai eu le cœur bien gros, quand j'ai vu de la fenêtre de notre chambre, qu'il refusait de vous dire bonjour vers la fontaine. Il ne vous faut pas y faire attention, mon cher monsieur. Hélas oui, puisqu'il n'a pas pu avoir la maison des orphelins, il faut qu'il en prenne son parti, comme nous. Ça nous aurait aussi bien convenu d'avoir sa moitié de la nôtre, pour quand Philippe s'établira. Eh bien, puisqu'on n'a pas pu l'obtenir, on s'en passera, et tout de même nous serons bons voisins, n'est-ce pas, monsieur Julien?

— Oui, madame; je tiens aussi beaucoup à vivre en paix et en bonne intelligence avec tous les habitants du quartier. Je ferai mon possible pour qu'il en soit ainsi.

— Mais c'est bien comme ça qu'il faut faire, autrement, on se rendrait la vie amère. On est au monde pour se rendre des services, réciproquement. Quand la Victoire Tardy n'avait pas des choux pour son dîner du dimanche, eh bien, je lui en donnais; et si elle avait des salades pommées avant nous, — de celles qu'on hiverne, vous savez, — elle m'en apportait. Par hasard, il faut bien dire que son jardin est plus printanier que le nôtre. Mais c'est comme cela qu'on doit faire entre voisins, dans ce bas monde, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Voilà donc notre Augustine, monsieur Julien. Elle a quinze ans et demi, et communiera seulement l'année prochaine. Ça nous ennuie bien. Il faudra qu'elle aille encore au catéchisme tout l'hiver prochain. Ça fait perdre bien du temps à une grande fille, qui pourrait déjà gagner quelque chose et se former au service dès ce printemps. Ces messieurs des commissions d'école sont ridicules avec leurs règlements. Si l'Augustine était restée petite, on prendrait encore son parti du retard; mais elle a la tête de plus que toutes ses camarades du même âge. Notre aînée, Dora, est à Genève, comme on vous l'aura peut-être dit. Elle viendra dimanche, pour la communion de Pâques, car c'est une fille qui tient à remplir ses devoirs religieux. Nous irons vous faire une visite, pour voir comme vous êtes bien arrangé dans votre maison. Dora est une fille de mérite, pétrie d'intelligence et forte comme un Turc. Avec ça, elle est d'une grande gentillesse et la douceur même. Ses maîtres, M. et M^{me} Bracanson de la Flégière en sont bien contents. Pensez un peu! Ils lui ont augmenté ses gages de 60 francs cette année. C'est une des premières familles de la ville, des gens du tout haut, qui, ma foi, ne frayent qu'avec des personnes de leur rang et de la même société. Oui, Dora avait 30 francs par mois; elle en a maintenant 35, ce qui fait qu'elle pourra mettre 400 francs à la caisse d'épargne, parce qu'elle a encore bien des bonnes mains des messieurs et des dames qui fréquentent la maison. Et puis, elle a les graisses, les os, les lavures, qui lui font quelque chose à la fin de l'année. Le boucher lui fait aussi un cadeau de temps en temps, mais on n'en parle pas. Tout ça, c'est du casuel. Il faut gagner pendant qu'on est jeune, n'est-ce pas, monsieur Julien? Ce n'est pas quand on est vieux qu'on peut faire des économies. Et alors, dites-moi: ce bon oncle qui s'est laissé mourir vous a donné toute sa fortune ?

— À mon frère et à moi, oui madame, répondit Julien, qui certes ne s'était pas attendu à un tel verbiage.

— Un digne parent, reprit vite M^{me} Jean-Pierre. Il valait bien mieux, en effet, faire deux heureux, que d'éparpiller tout cela entre sept ou huit. C'est comme ceux qui donnent leur bien à des établissements publics, à des villes pour établir des promenades et y mettre des statues. À quoi est-ce que ça sert ? à rien du tout. Et qu'est-ce que ça rapporte ! de l'entretien, un entretien ruineux. Quand l'argent est dépensé en embellissements inutiles, on ne se souvient plus de celui qui l'a donné. Tandis que ce que vous avez reçu vous profitera. Votre frère a-t-il de la famille ?

— Oui ; deux enfants. Ma belle-sœur attend le troisième prochainement.

— Alors, il convenait à votre frère d'acheter votre portion des biens du père et de la mère. L'avez-vous bien vendue ?

Trouvant que M^{me} Jean-Pierre se mêlait un peu de ce qui ne la regardait pas, Julien lui répondit :

— Nous nous sommes mis facilement d'accord pour le prix.

— Sans doute. C'est comme ça qu'il faut s'y prendre entre frères. Nous aussi, nous nous étions vite arrangés avec le beau-frère Horace, pour le cas où il aurait pu avoir la maison Tardy. Ça lui a manqué, et à nous aussi, naturellement. On dit que vous prenez Ernest pour petit domestique ?

— Oui, après Pâques.

— Vous faites bien. C'est un gentil garçon. Recommandez-lui, quand les cerises seront mûres à notre verger, de ne pas aller marauder, comme il l'a fait l'année dernière. Entre lui et deux autres bandits de son âge, ils avaient cassé plusieurs branches à notre *crocanier*. Si mon mari ou Philippe les avait pris sur le fait, ils auraient reçu une bonne volée. Ces garçons ne pensent qu'à mal faire, surtout le dimanche, quand on ne travaille pas. On a bien raison de dire que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Vous faites travailler Prosper ?

— Oui ; je l'occuperai, quand je ne pourrai pas expédier seul tout mon ouvrage.

— C'est un bon ouvrier, reprit vite la femme avant que son mari eût eu le temps d'ouvrir la bouche, un très fort ouvrier ; mais c'est aussi un gros mangeur. Il faut que son estomac soit doublé de fer-blanc, pour ne pas sauter quand il a dîné ou soupé. Un vrai gouffre, ce Gargantua. Mais je crois que vous le faites travailler à la tâche ?

— Oui ; cela me convient mieux, et à lui aussi.

— C'est bien comme ça qu'il faut faire. J'ai dit cent fois à mon mari de payer Prosper à *journée de ville*, quand il travaille pour nous, c'est-à-dire sans le nourrir ; mais il n'a jamais voulu. Je ne sais pas pourquoi tu t'obstines à le faire manger avec nous, Jean-Pierre.

— Parce que je veux que Philippe travaille avec lui pour s'assurer que l'ouvrage est bien fait.

— Ça nous coûte joliment plus. Mais à présent que Philippe est grand et fort, nous n'aurons plus guère besoin de Prosper. Mon beau-frère Horace n'a-t-il pas encore la *singularité*, avec toutes les autres bizarreries qu'on lui connaît, reprit-elle tout bas en lançant un regard du côté de la porte, de ne plus vouloir occuper Prosper, parce qu'il a accepté de tailler votre vigne. C'est absurde au dernier point. Il faut pourtant que cet homme gagne son pain et celui de l'Aréthuse, qui, toute vieille qu'elle est, a encore un bon appétit. Mais quand mon beau-frère est choqué, c'est qu'il l'est tout de bon. Le diable en personne serait incapable de lui faire changer d'idée. Figurez-vous, mon cher monsieur Réval, que ces Thibaut mangent tout un cochon, rien qu'à eux deux; et quand on tue une vache dans le village, pour cause de maladie, de vieillesse, ou parce qu'elle est *turisse*², Prosper en prend toujours un gros morceau. De même si c'est un porc qu'il faille tuer, parce qu'il a une rougeole rentrée ou un coup de sang. Prosper est toujours un des premiers dans la grange où l'on débite la viande. Il arrive avec son plat et dit au boucher de lui servir une douzaine de livres, de façon à ce qu'il ait un *bouilli* et de la *pourpe* pour une *daube*. Mal dommage, si ces gens sont restés pauvres, n'est-il pas vrai? Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire, si l'on veut se conserver quelque chose pour les vieux jours. Si mon mari et moi nous avons été comme eux des avale-royaumes, nous n'aurions pas élevé nos enfants sans nous endetter, tandis que nous avons, au contraire, économisé quelques mille francs. C'est en faisant attention de ne pas dépenser les centimes qu'on finit par amasser les francs, ensuite les pièces d'or et les billets de banque. Allez dire cela à Prosper: il vous rira au nez. Mais c'est un honnête homme, qui ne tromperait pas son prochain pour un empire. Son voisin Gabriel Richaud, — donc le tuteur qui vous a vendu la maison Tardy, — est tout le contraire de Prosper pour la nourriture. Chez lui, tout est rangé en papier de musique; mais il est vrai qu'il n'a rien d'autre à faire qu'à tenir sa maison en ordre. On le trouve toujours un torchon dans une main et une époussoire dans l'autre. Vous savez qu'il est rentier. Je ne crois pas qu'il dépense la moitié de ses revenus. Il vit de rien. Gabriel est la sobriété même. Seulement, il pousse la chose trop loin et finira par avoir des crampes d'estomac. Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire, quand on est vieux garçon et riche. Il n'a pas même une domestique pour le servir. Voilà un homme qui aurait pu se marier vingt fois,

2 - Stérile.

avoir une famille et lui laisser son bien, tandis qu'il devra le donner on ne sait à qui. Par hasard, il a une sœur mariée en France, loin d'ici. Il n'a jamais voulu entendre parler de prendre une femme. Est-ce comme ça qu'il faut faire ? S'il tombe malade, qui le soignera ? S'il vient à mourir tout seul, qui le mettra dans sa bière ? Il faudra bien pourtant que quelqu'un lui rende ce service. Non, voyez-vous, mon cher monsieur, ça ne vaut rien de vivre seul. Quand on est jeune, ça peut encore aller ; mais pas longtemps en tout cas, parce qu'enfin Dieu n'a pas créé les hommes pour qu'ils ne se marient pas. Il a donné l'exemple du mariage en amenant lui-même une compagne à notre père Adam, qui, de son temps, était seul du sexe masculin sur la terre. Si chacun suivait l'exemple de Gabriel, dans cent ans, et même plus tôt, il n'y aurait plus un être humain vivant ici-bas. Le bon Dieu serait obliger d'en renouveler l'espèce.

Or, ça ne doit pas finir de cette manière, ni recommencer autrement. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Oui, madame, répondit Julien, riant pour le moins autant de la loquacité de la mère Vouthet que de ses idées. Mais tous, dit-il, ne sont pas appelés à se marier. Parmi les célibataires, il en est un grand nombre qui ont bien fait de ne pas se mettre en ménage à deux. Et parmi les époux, il en est aussi beaucoup qui auraient été plus heureux en restant dans le célibat. La vocation du mariage est loin d'être universelle. Vous savez aussi ce que dit un apôtre : celui qui marie sa fille fait bien ; celui qui ne la marie pas fait mieux.

— Dans certains cas, oui, c'est vrai, reprit la vieille commère. Par exemple, une fille malade, faible, pâle, qui a des palpitations, ou d'affreuses migraines, — comme l'Élisabeth de Polybe Chicot, — une telle fille ne doit pas songer à mettre des enfants au monde. De même un garçon qui a la poitrine délicate, le souffle court, des infirmités visibles ou cachées, celui-là fera mieux de ne pas prendre femme. Mais quand les gens se portent bien, quand ils sont forts et vigoureux, doués d'un bon caractère, — car c'est un grand point, — ils n'ont rien de mieux à faire que de se marier, si d'ailleurs ils ont de quoi mettre sous la dent. Dieu a dit qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, et c'est peut-être encore plus mauvais pour une brave et bonne fille.

Craignant que M^{me} Jean-Pierre ne recommencât un autre sujet de conversation interminable, et trouvant la séance déjà longue, Julien se leva.

— Voulez-vous déjà partir ? lui dit la terrible causeuse. Si vous restiez avec nous, Augustine ferait vite le café et vous en prendriez une tasse de compagnie. Mon mari ne vous a pas seulement offert un verre de vin ; ce n'est guère hospitalier dans une première visite. —

Jean-Pierre, va donc tirer une bouteille.

— Merci, madame. Je n'ai absolument ni faim ni soif, et le dimanche, je ne prends rien avant six heures du soir. C'est une habitude qui me convient.

— Oh bien ! nous faisons le dimanche comme les autres jours de la semaine, du café entre trois et quatre heures. Est-ce que M^{me} Rose n'en fait pas ?

— Oui, mais seulement pour elle. Bonjour, madame Vouthet. Bonjour, mademoiselle Augustine. Que lisez-vous là ?

— *L'Écho des feuilletons*, répondit la jeune fille. Julien donna un coup d'œil au cahier et dit à la mère :

— Ce n'est pas une lecture pour une catéchumène.

— J'en ai bien eu un peu l'idée, dit la mère; aussi quand l'Augustine aura lu ce cahier et un autre qui est à la chambre, je ne veux pas qu'on lui en prête de nouveaux. C'est une de ses amies du village, qui est abonnée, et qui lui prête ces romans quand elle les a lus.

— Vous ferez bien de les rendre, dit Julien. Au revoir, monsieur Vouthet.

— Bonjour, mon cher monsieur, ajouta vite M^{me} Jean-Pierre.

Quelle différence, se disait Julien en revenant chez lui, entre ce qui se passe et se dit à droite du corridor, et ce qui se passe et se dit à gauche!

CHAPITRE XV

UN VIEUX PENSEUR SOLITAIRE



orsque, vers le soir, Horace Dupont revint chez lui, sa fille lui raconta la visite de Julien, et comment elle l'avait reçu debout, à la cuisine, pendant quelques instants. Au premier moment, le père, irrité d'une telle démarche de leur jeune voisin et regrettant de n'avoir pas été là, fit à

Cornélie de vifs reproches sur ce qu'il appelait un manque de caractère et une désobéissance de sa part.

— Ne t'ai-je pas dit, fit-il presque en colère, que nous ne devons avoir aucun rapport de voisinage avec un individu qui s'est mis en travers de tous nos intérêts ? Il fallait, ou ne rien lui répondre, ou lui dire de repartir à l'instant. Au lieu de cela tu l'écoutes, et tu es assez lâche pour causer avec lui ! Est-ce m'appuyer dans ma manière de voir ? C'est bien plutôt condamner ma conduite. En tout cas, il est heureux pour lui que je n'aie pas été là, car j'aurais pu lui donner une poussée qui lui eût fait reprendre un peu vite le chemin de sa maison.

— Mon cher père, répondit Cornélie, comme je te connais, tu ne feras jamais cela, j'en suis certaine. Et à ma place, tu n'aurais pu t'empêcher d'écouter ce que notre voisin exposait simplement, avec le regret de t'avoir fait de la peine.

— Un beau diable, que je l'aurais écouté ! On n'écoute pas un ennemi qui se permet d'entrer chez nous. On le flanque à la porte. Jamais je ne lui pardonne. C'est plus fort que moi, et tout ce que tu pourrais dire sur ce que tu appelles la nécessité de pardonner les offenses n'y changera rien. Julien Réval s'est montré mon ennemi ; je serai à mon tour le sien. Ne m'en parle plus.

Voyant que son père était irrité à ce point, Cornélie n'essaya pas, pour le moment, de le ramener à des sentiments de bienveillance. Mais elle sentait qu'il lui était impossible de partager une animo-

sité aussi contraire à l'esprit de l'Évangile et, dans le fait, aussi peu fondée.

La nuit venue, Julien ayant achevé de soigner son bétail et porté son lait au village, retourna au Carre avec Gabriel Richaud. Chemin faisant, le tuteur engagea le nouveau propriétaire à venir causer un peu avec lui dans la soirée de ce premier dimanche. Julien accepta de grand cœur. Ce qu'il avait entendu de la bouche de Cornélie lui revenait sans cesse à l'esprit, bien plus que les élucubrations de M^{me} Jean-Pierre Vouthet. Pour la première fois de sa vie, il lui semblait avoir compris cette voix intime qui parle au cœur et en fait vibrer profondément la corde. Faudrait-il donc qu'il eût le bonheur et le malheur en même temps, de s'attacher sérieusement à une fille sans doute distinguée et charmante, mais dont la position que lui faisait son père mettrait un abîme entre elle et lui ? Il s'écoutait lui-même et ne savait trop que penser. Julien était simple et droit, sans grande expérience de la vie, je l'ai déjà dit. S'il cédaient au sentiment nouveau dont il éprouvait les premières atteintes, il ne tarderait pas à en être subjugué. L'amour est le plus doux des compagnons, sans doute, mais il devient aussi très vite un puissant dominateur.

Sous une impression de tristesse faiblement accentuée, et qui était plutôt de la préoccupation qu'une tristesse réelle, Julien se rendit chez Gabriel Richaud. Il trouva le solitaire dans une jolie chambre, d'une propreté irréprochable, où brillait un bon petit feu de hêtre, sur les chenets d'une cheminée en tôle, ornée d'un dessus en marbre. Aux environs de Pâques les soirées sont encore fraîches dans cette localité. Une lampe à huile projetait sa tranquille lumière dans l'appartement. Ce que Julien pouvait remarquer dans cette espèce de sanctuaire, contrastait du tout au tout avec ce qu'il avait vu chez Jean-Pierre Vouthet. Chez ce dernier le désordre, la négligence, la saleté; chez Gabriel, des soins peut-être un peu minutieux, mais partout les traces d'une main diligente, et le goût d'arrangements auxquels on ne pensait jamais chez les Vouthet. On y babillait alors bien davantage, à tort et à travers.

Gabriel reçut son visiteur avec des façons tout à fait courtoises. On voyait que l'ancien serviteur connaissait les usages d'une politesse dont les campagnards qui ne sont jamais sortis de chez eux n'ont aucune idée. Dans les familles où il avait servi, Gabriel Richaud prit de bonnes manières, un langage et un accent de bon ton, ce quelque chose qui donne un air comme il faut, presque distingué, aux personnes qui savent le posséder sans recherche et sans affectation.

Il ne prit place sur sa chaise rembourrée que lorsque Julien se fut assis sur celle qu'il lui avait avancée devant la cheminée.

— Avez-vous déjà fait visite à vos plus proches voisins ? demanda-t-il à Julien.

Celui-ci raconta son essai de démarche infructueuse chez Horace Dupont et la longue causerie de la mère Vouthet.

— Vous avez bien fait, reprit Gabriel, de montrer de la déférence pour votre voisin Dupont. Tel que je le connais, la position ne sera pas rendue facile entre vous et lui. C'est un honnête homme quant aux affaires ; mais il a le cœur d'une dureté excessive, et il ne connaît guère de la Bible que la lettre toute sèche de la loi mosaïque. « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi, » lui va mieux que le commandement nouveau apporté au monde par Jésus-Christ. Sa fille, qui est charmante de caractère, a mieux saisi les préceptes du Sauveur. Et pourtant, malgré cette dure inflexibilité rancunière d'Horace Dupont, je fais plus de cas de lui que d'autres hommes dont les manières sont insinuanes, mais sur lesquels on ne peut pas compter. Par exemple, je crois qu'il vaut mieux que son beau-frère Vouthet.

— Vous m'étonnez, dit Julien. J'aurais cru ce dernier supérieur à M. Dupont, et, en tout cas, plus affable et meilleur.

— Plus insinuant, oui, plus affable extérieurement, c'est possible ; mais meilleur, non. Vous êtes heureusement dans un âge où l'on voit l'humanité en beau plutôt qu'en laid. À vingt-six ou vingt-huit ans, on juge encore volontiers sur l'apparence. Plus tard, le contact avec nos semblables nous montre qu'il vaut mieux baser notre jugement sur des faits certains et sur l'ensemble de la vie. Durant les trente années pendant lesquelles j'ai servi comme domestique, dans différentes familles, j'ai vu bien des personnes de près ; bien des caractères ont passé sous mes yeux. L'impression la plus nette qui me soit restée de mes nombreuses observations, c'est que peu d'hommes sont complètement mauvais, et qu'aucun n'est bon d'une manière absolue. Dieu seul est bon, parfaitement bon, nous dit le Seigneur. Le péché a rendu tous les hommes mauvais, en ce sens que tous obéissent plus volontiers à leur mauvaise nature, qu'à la loi divine de la charité. Mais tous aussi ont gardé, à des degrés divers, des souvenirs de leur origine céleste, une étincelle lumineuse qui doit grandir, à moins que la volonté perverse ne parvienne à l'éteindre. Cette étincelle, pour quelques-uns, se transforme en un feu vivifiant qui les embrase d'amour pour Dieu et leurs frères. Ils deviennent alors ce que l'Écriture appelle des *hommes nouveaux*, propres pour les bonnes œuvres. Mais qu'ils sont rares, et que j'en ai peu rencontré, soit parmi les nobles et les riches, soit parmi les pauvres et mes égaux ! Je ne sais pas si je m'exprime de manière à être compris ; j'ai la mauvaise habitude de parler souvent en figures, en paraboles, au lieu d'appeler simplement

les choses par leur nom.

— Je vous comprends parfaitement, dit Julien, et je trouve un grand plaisir à vous entendre. Vous avez dû, en effet, voir des choses bien curieuses et bien intéressantes. Avez-vous servi dans de grandes maisons ? Il me semble qu'il doit être difficile de rester pur et honnête, au milieu de gens dissolus et ambitieux, qui ne craignent pas d'employer des moyens condamnables pour arriver à leurs fins.

— J'ai servi chez des princes, chez des diplomates, chez des banquiers archi-millionnaires; chez tous, j'ai reconnu des qualités excellentes, et presque toujours aussi les défauts de ces mêmes qualités. La bonté et une hauteur insupportable se voient chez le même homme particulièrement dans les classes titrées; la franchise et la ruse, l'astuce la plus raffinée et la débonnairété seront au service d'un diplomate qui se croit de très bonne foi; le richard qui commande à cent employés dans ses bureaux, peut se montrer d'une affabilité charmante, d'une grâce exquise, et être, l'instant d'après, d'une dureté de fer. Il sera généreux par cinquante mille francs à la fois, et maintiendra son droit jusqu'à extinction, pour cinquante centimes. Il prendra un air vraiment paternel avec un jeune volontaire, et le lendemain il se conduira comme un hospodar sans pitié. Ah! combien de fois j'ai remercié Dieu de m'avoir placé dans une condition des plus humbles, plutôt que de me donner les ennuis, les embarras et surtout les tentations de la richesse, ou celles d'une haute position sociale. Croyez seulement, cher voisin, que les gens placés comme nous le sommes, sont les vrais heureux d'ici-bas. Travail et médiocrité, voilà ce qui convient le mieux à l'homme, après la connaissance de Dieu dans le cœur.

— Comment avez-vous reçu cette connaissance ? demanda Julien, qui hésitait un peu en faisant cette question.

— Probablement comme vous, car je sens bien que nous sommes d'accord sur ce point. En quittant l'école, à seize ans, je restai convaincu de la vérité et de la divinité du christianisme, tel qu'on nous l'avait présenté dans l'enseignement religieux reçu de notre pasteur. Cette conviction, cette foi ne m'a jamais abandonné. Elle a été, par le secours de l'Esprit de Dieu, ma sauvegarde dans les tentations de la jeunesse et de la vie. Comme on nous le recommande, j'ai tâché de me tenir en la présence de Dieu. Lorsque ma journée était finie, les devoirs de mon service remplis, jeune réfugié dans ma chambre, une haute mansarde qui dominait les toits voisins de notre hôtel, et là, dans la contemplation des mondes célestes, j'adorais du fond de mon âme l'Éternel qui les a semés dans les espaces infinis et qui préside à leurs destinées. La pensée que cet Être parfaitement sage me connaît,

qu'il est mon Père en Jésus-Christ, qu'il m'aime et qu'il veut mon bonheur; cette pensée me donne une grande paix, une joie intérieure ineffable. Je sens que je suis à lui, et que lui aussi est à moi. Voilà toute ma science de bonheur, mon cher voisin.

— Je vous trouve bien heureux. Vous me donnez de la vie présente, comme de la vie future, une idée plus élevée que celle dont je me suis nourri jusqu'à présent. Permettez-moi de venir de temps en temps le dimanche m'instruire auprès de vous et vous demander conseil dans l'occasion.

— Sans doute; venez souvent. J'irai aussi vous voir, et nous causerons de ce qui peut vous intéresser. Il faut vivre avec le Seigneur au jour le jour, se pénétrer de vérité chrétienne, mais ne se faire aucun système absolu quant aux formules et à l'organisation extérieure des Églises. L'esprit de secte, de coterie, la prétention de se poser comme infaillible, tout cela m'est souverainement antipathique. Au reste, je n'ai pas eu à lutter contre de telles excentricités dans notre village: ce qui règne parmi nous, ce n'est pas l'esprit de secte, le besoin de se former en assemblées qui s'excluent les unes les autres, comme on le voit ailleurs; non, ce que nous avons à combattre, c'est l'indifférence religieuse, le matérialisme tacite ou avoué, c'est l'incrédulité, jointe à l'attachement excessif aux biens de la terre. — Êtes-vous donc pressé? je vois que vous vous disposez à me quitter. Julien s'était levé.

— Non, dit-il, rien ne me presse de rentrer chez moi; mais je crains d'être indiscret en restant plus longtemps.

— Restez encore un moment. Après notre causerie amicale, je veux vous offrir un grog. J'en prendrai aussi un de compagnie. Un verre d'eau chaude, avec deux ou trois cuillerées de véritable fine Champagne, réchauffe l'estomac et dispose au sommeil. J'ai là une bouilloire qui va cuire à l'instant.

Julien reprit sa place devant le feu et l'honnête Gabriel eut bientôt ce qu'il fallait pour le breuvage fortifiant qu'il voulait offrir. Un sucrier d'argent, deux verres et deux soucoupes furent placés sur un plateau avec une longue bouteille. L'eau bouillante étant versée sur le sucre, Gabriel y ajouta les deux cuillerées à café de la liqueur apportée de France et dont un de ses anciens maîtres lui avait fait présent. Elle avait bien quarante années de date, et son parfum ne ressemblait pas à celui de cet affreux soi-disant cognac, qui n'est autre chose que du trois-six fabriqué on ne sait avec quoi, mélangé d'eau et coloré avec du sucre brûlé.

— Voilà, dit Gabriel, ce qui pour moi est un vrai remède, lorsque j'ai été mouillé ou que j'ai pris un refroidissement. Il y a des personnes

qui, par principe ou pour donner l'exemple, s'abstiennent de toute boisson alcoolique. J'en ai connu plusieurs à l'étranger, où il existe des sociétés de tempérance. Ainsi, on me parlait d'un Écossais qui ne souffrait pas dans sa maison une seule goutte de liqueur distillée ou fermentée. C'est pousser le rigorisme un peu loin. J'ai été aussi en rapport avec un homme excellent, grand propriétaire de vignes, qui, ne buvant pas de vin, ne se faisait aucun scrupule d'en lancer dans le commerce, chaque année, peut-être cent mille litres sortant de ses caves. Il me semble que si, par motif de conscience, on ne veut pas de vin sur sa table, il faudrait au moins ne pas contribuer à en fournir les pintes et les cabarets, et se faire de cette manière un beau revenu. C'est là une inconséquence que je ne m'explique pas et qui me choque. Sans doute, pour un ivrogne qui désire se corriger, je suis tout à fait de l'avis que l'abstinence complète est nécessaire. Plus d'une fois, j'ai engagé des buveurs à se libérer de cet affreux esclavage; mais c'est pour eux bien difficile, presque impossible, tant que la conviction de péché n'est pas la plus forte.

Julien était trop jeune pour être au courant de ces questions. D'ailleurs, à l'époque de ce récit, la société suisse de tempérance n'était pas encore fondée. Il n'ajouta donc rien sur ce sujet. Ayant achevé de boire son grog innocent, il remercia Gabriel Richaud, puis il revint chez lui pour lire un chapitre du Nouveau Testament avec la cousine Rose, faire la prière du soir et aller dormir.

CHAPITRE XVI

LE PROJET D'HORACE DUPONT



Julien s'était arrangé avec un homme du village pour labourer les champs où il voulait mettre de l'avoine et planter des pommes de terre. Comme cela pressait, la saison étant avancée, il se mit à ces travaux dès le lendemain. Cela lui prit deux jours. Les autres habitants du Carre n'avaient pas de chevaux. Horace et Jean-Pierre avaient chacun une paire de boeufs qu'ils engraisaient à la longue, tout en les faisant travailler doucement. Lorsque, parvenus à leur croissance, ces animaux étaient bons pour la boucherie, ils les vendaient ; puis ils les remplaçaient par une paire de jeunes, à un prix inférieur naturellement, et recommençaient avec ceux-ci comme ils l'avaient fait avec les autres. De cette manière et tout en expédiant leur ouvrage, ils réalisaient une somme de cinq à six cents francs, dont ils savaient bien que faire. Mais cela prenait deux ans. Prosper n'avait que son porc et sa chèvre ; Gabriel Richaud ne possédait, en fait d'animal domestique, qu'une vieille chatte blanche ; les autres habitants du quartier avaient chacun une vache, mais aucune bête de trait. La Brune de Julien était donc seule de son espèce au Carre de Bressens.

Julien sema son avoine ; puis, quand il fut question de planter les pommes de terre, Prosper lui conseilla de ne pas les mettre dans la *raie* de la charrue, où le cheval qui la suit les dérange souvent ou en écrase avec les pieds. Il lui offrit de les planter à la main et au cordeau, lorsque le champ serait labouré, hersé et roulé. L'ouvrage en serait meilleur de toutes manières, disait Prosper. Il n'y aurait qu'à lui fournir les morceaux coupés par Rose, et Ernest les mettrait dans le creux, à mesure que lui Prosper les couvrirait avec un *piochard*. Comme Julien désirait bêcher le jardin encore inculte et y semer les graines de légumes du printemps, il accepta l'offre de Prosper. Si petite que soit

une exploitation agricole, il faut cependant des bras et une activité soutenue, lorsque la saison des travaux arrive et que tout germe dans la terre ou pousse au dehors.

— M. Réval est au moins un homme qui comprend les affaires, disait Prosper à Horace, comme ils se trouvaient ensemble à la fontaine ; je vais planter ses pommes de terre aujourd’hui et demain. Il ne les a pas mises dans la raie en labourant. Comment plantez-vous les vôtres ?

— Ça ne te regarde pas.

— Mais, voisin, reprit Prosper, à quoi pensez-vous d’être comme ça toujours fâché contre moi et contre M. Julien ? Il ne vous veut pourtant point de mal, et vous savez que nous avons toujours été amis nous deux.

— Va lui baiser la pantoufle à ton M. Julien, et laisse-moi tranquille. Je ne te parle pas ; tu n’as pas besoin non plus de me parler.

— Ma foi, voisin, ce sera comme vous voudrez ; mais vous n’êtes pas raisonnable, dit l’ouvrier en s’en allant.

Durant les premiers jours de la semaine, Cornélie et Julien se rencontrèrent plusieurs fois à la fontaine. On aurait pu penser qu’il y avait entre eux une sorte d’entente pour cela, mais il n’en était rien. Les rencontres étaient fortuites. Julien amenait son bétail, et Cornélie venait prendre de l’eau ou nettoyer du légume. Julien se hasardait à lui adresser quelques mots auxquels la jeune fille répondait toujours poliment, mais sans rien qui, de sa part, pût engager la conversation. Une telle retenue est bien rare en de semblables occasions. C’est plutôt le contraire qui fait règle. Julien ayant demandé à Cornélie si elle avait exprimé à son père le regret qu’il éprouvait de lui avoir causé de la peine, elle lui répondit à voix basse :

— Il vaut mieux ne pas me faire de questions sur ce sujet ; mon père est encore très irrité.

— Que pourrais-je donc imaginer pour lui être agréable ? Il m’est si pénible de lui voir prendre un air presque menaçant à mon égard.

— Ne faites rien, monsieur Réval. Je vous ai dit que, pour le moment, tout serait inutile. Tâchez seulement de ne le provoquer en aucune manière.

— Bien loin de le provoquer, je voudrais, au contraire, lui rendre tous les services qui dépendraient de moi.

— Je vous remercie, mais c’est inutile.

Chaque fois que Julien voyait de près cette aimable fille, il se sentait attiré vers elle par une force irrésistible. Il lui semblait qu’il la connaissait depuis longtemps, et déjà il l’aimait de toute son âme. Julien était fait comme cela. Ses décisions une fois prises, elles

emportaient la pièce. Avec lui, c'était tout ou rien. Chose curieuse, sa timidité sur le point en question avait complètement disparu. En Cornélie Dupont, il était sûr d'avoir rencontré la seule femme à laquelle il voulût associer sa vie. Et de son côté, la jeune fille s'avouait que Julien lui plaisait énormément. Parfois elle était troublée à la pensée du sentiment si vif qui prenait racine dans son cœur. Ce poids l'oppressait, et lui était en même temps d'une douceur infinie. L'amour est comme cela : un tyran, un maître inexorable, et l'ami le plus tendre, le plus consolant. — Si pourtant, se disait-elle, mon père n'avait pas tenu autant à cette maison ! S'il n'y avait jamais pensé ! Quelle différence dans nos rapports de voisinage ! Mais peut-être qu'à la longue son dépit passera, et alors il verra certainement Julien Réval d'un autre œil qu'aujourd'hui.

Hélas ! c'était là une grande illusion de la part de Cornélie. Loin de passer, le dépit, la colère et la rancune de son père ne faisaient qu'augmenter. De tels sentiments ne manqueraient pas de porter de mauvais fruits.

Dans l'après-midi du dimanche précédent, pendant que Julien faisait sa visite à Cornélie, Horace Dupont était allé causer avec un ami qui demeurait à une lieue de Bressens, et avait là une scierie. Horace lui conta sa mésaventure. L'autre, qui aimait la chicane et avait perdu plusieurs procès relatifs à son usine ou à ses affaires de bois, lui conseilla de fermer le passage de Julien devant sa maison en établissant une haute palissade le long de sa propriété, de façon que Julien dût faire un chemin dans son verger pour arriver chez lui et rejoindre la voie publique, d'où il devrait remonter à la fontaine. On se souvient que l'entrée et la sortie de Julien, pour chars et piétons, étaient tout près de l'angle oriental de la maison Dupont, et la fontaine une dizaine de mètres plus bas. Cette fermeture, dit le scieur, abolirait un passage désagréable pour Horace et forcerait Julien à un détour onéreux, car le chemin nouveau à établir par lui ne se ferait pas tout seul et prendrait plus de terrain que l'ancien, devenu désormais inutile.

Horace dit à son ami le scieur qu'il avait déjà pensé à la chose, mais qu'il craignait de n'en avoir pas le droit positif, les Tardy ayant toujours passé là sans opposition, de père en fils.

— Tu es bien bon de reste, répondit Jouriaud. Si Réval a un titre constatant son droit de passage, il le fera valoir, et tu en seras quitte pour ôter ta palissade à cet endroit ; mais il est plus que probable que ton voisin ne possède aucun acte réglant ce prétendu droit. À ta place je n'hésiterais pas. C'est d'ailleurs une mesure conservatoire que tu dois prendre, dans tous les cas. Veux-tu que je prépare des pieux en

chêne et un char de *coineaux* pour les traverses et les palins? Je t'amènerai ces bois mercredi prochain. Arrange-toi avec un charpentier qui posera la palissade en un jour, et tout est dit. Ton voisin n'aura pas le temps de s'opposer par exploit à la fermeture du passage; le lendemain sera jour férié, le Vendredi saint, comme on dit, et Réval se trouvera dans un joli embarras, lui et son bétail. Il te faut faire absolument cela.

Horace parut réfléchir un moment, une sorte de combat se livrait dans son âme. Le mauvais esprit l'emportant sur le bon, il finit par dire à Jouriaud :

— Mon terrain, de ma maison à la voie publique, a vingt mètres de long; fais-moi dix pieux en chêne, de cinq pieds de haut, sans compter la racine, et amène-les mercredi au soir, avec cinq douzaines de *coineaux* choisis. Je parlerai au charpentier pour qu'il vienne poser la palissade le jour suivant.

— C'est entendu. Je te fournirai le tout à bon compte, comme cela se doit entre amis. À propos, nous avons parlé un jour de mon fils Thomas pour ta fille. Quand tu seras décidé, je le ferai revenir à la maison afin qu'il aille chez vous de temps en temps pour faire connaissance. Il est bien en âge de s'établir l'automne prochain, et ta fille aussi. Toi, tu commences à te faire vieux; un peu de repos te conviendra mieux que de continuer à travailler autant. Mon garçon est ce qu'on appelle un homme *sérieux*, tout à son affaire. Tu sais qu'il est contre-maître à l'usine de MM. Fallery, sur le Rhône, où l'on fabrique des parquets et des chalets. Thomas se remettra facilement à l'agriculture.

— Je ne sais pas trop que te répondre à cet égard, reprit Horace un peu embarrassé. Si j'avais eu la maison Tardy, nous aurions pu nous y loger tous. Chez nous, c'est trop petit pour s'y caser un peu à l'aise. Et avec le voisinage des Vouthet, c'est peu commode. On verra; on réfléchira. Si ma fille préférerait ne pas se marier, — ce que j'ignore, — je préférerais bien aussi la garder toujours avec moi, comme nous vivons aujourd'hui. Je lui parlerai, et je te dirai mercredi au soir ce qu'elle pense.

— Parfaitement. Nous ne sommes pas pressés non plus. Thomas gagne 1 000 francs et son entretien; il a déjà quelques sous en réserve, et je ne voudrais lui faire quitter sa place que pour le mettre dans une position meilleure ou tout au moins équivalente.

Les deux amis en restèrent là. Le mercredi matin, après avoir reproché de nouveau à Cornélie son entretien avec Julien dans la cuisine, Horace lui dit :

— Je t'avais parlé, il y a quelque temps, d'un garçon qui ne deman-

derait pas mieux que de t'épouser, surtout si nous avons eu la maison Tardy; serais-tu disposée à recevoir sa visite de temps en temps pour faire connaissance? Je ne voudrais pas l'engager à se présenter, si tu ne désires pas te marier prochainement.

Malgré son caractère implacable, Horace Dupont aimait tendrement sa fille, et nous avons dit que, tout en ayant des dispositions absolument différentes de celles de son père, Cornélie avait pour lui une très grande affection respectueuse. La question qui venait de lui être posée la troubla jusqu'au fond du cœur. Elle sentit qu'elle n'était plus libre, et ce fut avec un tremblement dans la voix qu'elle répondit :

— Mon cher père, je ne pense point à me marier. Pour le moment, je désire rester avec toi, comme nous vivons depuis la mort de ma mère. Je ne vois pas pour moi un avenir facile; il vaut mieux ne rien faire qui puisse le compliquer encore davantage. — Mais de qui serait-il question ?

— De Thomas Jouriaud, le fils aîné de mon ami de la scierie. Il est contre-maître dans une usine sur le Rhône et gagne 1000 fr. par an, outre son entretien.

— Merci; je me souviens de ce Thomas; il a l'air froid et parle peu.

— Son père dit que c'est un garçon sérieux, bon travailleur et économe.

— Il faut remercier son père; mais je ne veux pas me marier. Il vaut mieux, en tout cas, que son fils ne nous fasse pas de visites.

— Très bien; ça me va aussi. Sur ce point, je ne veux pas te contrarier. Jouriaud viendra ici ce soir; je lui ferai part de ta décision.

— Vient-il exprès pour chercher ma réponse ?

— Non; il m'amène du bois dont j'ai besoin pour faire une palissade.

— Où veux-tu faire une palissade ?

— Tu verras; elle est bien nécessaire, et il y a longtemps que j'aurais dû l'établir.

Vers le soir, en effet, Jouriaud amena les pieux équarris et les coineaux dressés avec la scie. Le chargement fut déposé en aval de la fontaine, sur la place appartenant à Horace Dupont. L'autre place était la propriété de Jean-Pierre. Chaque partie de la maison avait la sienne en face du logement. Le bassin de la fontaine reposait sur celle d'Horace. Entre cette place et le verger de Julien, sauf à l'endroit du passage restant toujours libre, il y avait une haie taillée qu'on pouvait facilement enjamber.

Le bois étant déchargé, Jouriaud accepta un verre de vin dans la maison, dit quelque gentillesse à Cornélie sur sa jolie figure et reçut les 50 francs qui lui furent remis pour le paiement de sa note. Comme il était presque nuit, Jouriaud se leva, prit son fouet à trois cordons, et

fixant son regard sur la jeune fille :

— Bonjour, ma belle enfant, lui dit-il. Combien j'aime votre doux visage et toute votre personne! Ma foi, votre père doit être fier d'avoir su faire une fille telle que vous. Ah! ça, l'ami Horace, à quand la première visite de mon fils, dit-il en s'adressant au père.

À ces derniers mots, Cornélie prit vite un arrosoir et se rendit à la fontaine pour chercher de l'eau fraîche. Elle y trouva Julien qui, arrivant du champ, se lavait les mains sous le goulot.

— Bonsoir, dit-il, je suis bien heureux de vous revoir. Mais, dites-moi, que veut-on faire de ces bois déposés là par terre?

— Je ne puis pas vous le dire; mais j'ai peur qu'ils ne soient, pour vous et pour moi, la cause de bien des ennuis.

— Vous m'étonnez. Ces pièces de bois sont-elles à votre père?

— Oui. Bonsoir, dit-elle, emportant vite son arrosoir.

Devant la porte, elle rencontra Jouriaud et son père. Le scieur lui dit :

— Bonsoir, ma charmante. Je n'accepte pas votre réponse. Vous viendrez, j'en suis sûr, à de meilleurs sentiments.

— Ma réponse est définitive, répondit Cornélie; mais je vous remercie de l'honneur que vous me faites.

Cornélie dit cela d'une voix vibrante et élevée, sans réfléchir que Julien, encore vers la fontaine, pouvait l'entendre. Puis elle rentra incontinent dans la maison.

— Ah! bah! fit le scieur: toutes les jeunes filles disent d'abord qu'elles ne veulent pas se marier, et ensuite elles changent d'idée à cet égard. Tu la feras revenir de sa décision.

En ce moment, Julien passait tout près des deux hommes.

— Bonsoir, messieurs, dit-il, ôtant son chapeau.

— Serviteur! fit Jouriaud de sa voix aigre. Horace resta muet.

— Est-ce *lui*? demanda le scieur.

— Oui.

— Un solide gaillard, à en juger par la largeur de ses épaules. Je serais curieux de voir la mine qu'il fera quand il verra son passage fermé. Mais que diable avait-il besoin de mettre son nez par là? Quand on est bourgeois de Pâlins, on y reste. Je comprends parfaitement qu'il te donne sur les nerfs. Il faudra lui chercher noise partout où tu pourras.

— C'est bien mon intention.

Horace Dupont n'avait pas besoin d'être excité dans ce sens; il n'y était déjà que trop porté par lui-même. Le conseil de Jouriaud le poussait dans une voie dont il pourrait se repentir.

En rentrant chez lui, Horace trouva sa fille assise sur une chaise.

Cornélie avait l'air fort triste.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda son père. Regrettes-tu déjà d'avoir refusé les avances des Jouriaud. C'est possible, après tout. Voilà comme sont presque toutes les filles. Elles disent *non*, et finissent par dire *oui*.

— Jamais ! répondit fièrement Cornélie. Jamais pour le fils de cet homme. Non, mon père, je suis triste parce que je prévois pour toi et pour nous toutes sortes d'ennuis et de difficultés ; mais je suis triste surtout, parce que tu ne peux renoncer à des sentiments de haine et de vengeance envers M. Réval, qui voudrait, au contraire, te prouver son regret du chagrin qu'il t'a involontairement causé. Dis-moi la vérité : Je soupçonne que tu as l'intention de fermer son passage devant chez nous et à la fontaine. Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai. Demain au soir, la palissade sera posée, et M. Réval pourra se chercher une entrée et une sortie où il lui conviendra, mais pas sur mon terrain.

— Tu ne feras pas cela, mon cher père, je t'en conjure, au nom de la justice et de l'équité.

— Je le ferai certainement. Il n'est question ni de justice ni d'équité. En attendant qu'il me prouve son droit de passer à cette place, je veux maintenir celui d'être chez moi.

— Mais les Tardy ont toujours passé là, de père en fils.

— C'est possible. Les Tardy sont morts, et le propriétaire actuel ne possède leur maison que depuis un mois. S'il a un titre relatif au passage, il le fera valoir ; et si je suis condamné, j'ôterai la palissade ; mais pas avant. Or, à ma connaissance, il n'y a jamais eu de transaction passée devant notaire sur ce prétendu droit.

— Mon pauvre père, sois sûr que tu seras jugé sévèrement par les gens du quartier et par ceux du village. Combien il vaudrait mieux pardonner, recevoir les excuses qui te sont offertes, et vivre en paix !

— Oui, oui, tout ça est bel et bon. Celui qui se fait brebis, le loup le mange. Or, je ne veux pas me laisser faire la loi par un vaurien, parce qu'il a une vingtaine de mille francs. S'il a un titre authentique, fait d'après le code civil, il le montrera, tu peux en être sûre ; s'il n'en a pas, il se fera une entrée ailleurs, et tout sera dit. Ne m'en parle plus. Mon plan est fait ; mon bois attend le charpentier demain. Il est inutile de chercher à me faire renoncer à mon idée. Je suis tant bon qu'on veut, mais je ne me laisse pas marcher sur le pied impunément. Toi, je te l'ai dit cent fois, tu es beaucoup trop généreuse en fait de sentiments. Dans ce monde, il faut savoir se défendre si l'on vous attaque, et, au besoin, prendre l'offensive le premier. Adieu, je vais me coucher. Dors seulement bien.

CHAPITRE XVII

LE VENDREDI SAINT



Au lieu de bien dormir, Cornélie eut une nuit agitée. Elle rêva que son père et Julien s'étaient disputés; que celui-ci faisait un procès pour empêcher l'établissement de la palissade, et qu'il résultait de tout cela un état de choses lamentable, insupportable, qui leur rendait la vie amère et brisait à tout jamais le lien mystérieux qui déjà l'attachait à leur jeune voisin. Horace, de son côté, ne reposa pas trop mal. Il eut pourtant des insomnies pendant lesquelles il regrettait presque d'avoir écouté les suggestions de Jouriaud. La nuit porte conseil, dit-on; c'est, en effet, souvent dans les ténèbres que l'esprit de l'homme voit le plus clairement la conduite à tenir dans telle ou telle circonstance de la vie; c'est aussi dans la nuit, lorsque tout bruit et toute agitation extérieure ont cessé pour nous, que la conscience se réveille et nous fait le mieux entendre sa voix. Au lieu d'écouter la sienne, Horace finit par s'affermir dans son mauvais dessein. «Si j'ai le droit de fermer ce passage, se disait-il, je veux en user. Ce gueux de Réval ne s'est guère inquiété non plus de ce qui me convenait, lorsqu'il est venu se planter là. Dans le fait, Jouriaud m'a donné un bon conseil.»

Le scieur était un homme dangereux par ses manières insinuantes et ses habitudes de mensonge. Il pouvait affirmer comme vraies des choses qu'il savait parfaitement être fausses. Par exemple, lorsqu'il traitait pour un achat de bois, il disait volontiers qu'il en avait refusé à un prix inférieur de celui qu'il offrait maintenant; et quand il vendait sa marchandise, il jurait ses grands dieux qu'il y perdait, lors même qu'il réalisait un bénéfice. On ne lui demandait pas des déclarations de cette nature, mais, pour lui, c'était un moyen d'acheter et de vendre toujours à son profit, en trompant la bonne foi d'un prochain honnête et crédule. Il y a des gens faits comme cela. Le mensonge ne leur

coûte absolument rien; c'est l'élément dans lequel ils vivent, et leur nourriture spirituelle de chaque jour. Je me souviens d'un marchand de bestiaux qui disait à l'un de ses amis : « Lorsque je vends ou que j'achète, ne prenez pas pour bon tout ce que j'avance dans mon intérêt. Je suis obligé de tromper ceux qui cherchent à me tromper ; mais je sais que vous dites la vérité. Avec vous je pourrais, sans m'en apercevoir, user aussi de *rubriques*, et j'en aurais ensuite du regret si vous vous y étiez laissé prendre. »

Ah! oui, ce n'est pas pour rien que les richesses sont appelées *iniques* dans l'Écriture sainte.

Le jeudi matin, au petit jour, un charpentier et son ouvrier arrivèrent chez Horace avec leurs outils. Les bornes limitant les deux propriétés étant bien visibles, on commença par creuser les trous dans lesquels il fallait placer les pieux. Ceux-ci furent alignés au cordeau, et la terre tassée autour, jusqu'à hauteur du sol. Cette première opération fut achevée avant l'heure du déjeuner.

Lorsque Julien amena son bétail à la fontaine, la Brune et les vaches durent passer entre les deux pieux plantés à l'entrée du chemin conduisant chez lui. Les traverses n'étaient pas encore posées. Horace et ses charpentiers déjeunèrent, en sorte que Julien ne les vit pas. Quand il revint, un peu plus tard, les ouvriers préparaient les traverses, contre lesquelles les palins seraient cloués. Horace était là, considérant son œuvre avec une satisfaction mêlée pourtant d'un trouble intérieur. Il s'attendait à une violente attaque de la part de Julien et se disposait à lui répondre. Jean-Pierre et Prosper arrivèrent aussi, sans doute pour voir comment cela finirait, mais ne disant rien, ni l'un ni l'autre, et se promettant de fuir, si la dispute s'échauffait, afin de n'être pas appelés comme témoins devant la Justice.

Une serpe à la main droite, Julien s'avança tout près, sans toutefois sortir de sa limite.

— Monsieur Dupont, dit-il calmement, je ne m'attendais pas à un procédé pareil de votre part. Avez-vous bien réfléchi à ce que vous faites et à la position dans laquelle vous allez me placer ?

— J'use de mon droit, répondit Horace ; vous pouvez faire valoir le vôtre, si vous en avez. Je ne connais que le mien, et je ne le cède à personne, surtout pas à vous.

— Soit, reprit Julien, avec le même calme et une dignité qui eût fait rougir tout autre que l'implacable voisin; mais je crois, monsieur Dupont, que vous faites là une mauvaise chose, dont vous aurez plus tard des regrets. Quant à moi, je proteste contre votre manière d'agir à mon égard.

— C'est ce qu'on verra, monsieur Réval. Cornélie s'était mise à la

fenêtre, étant dans une grande anxiété. Cette serpe tranchante, que Julien tenait à la main et dont la lame miroitait aux rayons du soleil, lui rappelait son mauvais rêve. Elle savait que son père était facilement irritable. L'idée que les deux hommes en vinsent à se quereller, peut-être à se frapper, lui donnait une angoisse inexprimable. Aussi éprouva-t-elle un grand soulagement, lorsque les paroles si calmes de Julien parvinrent à ses oreilles. Il lui en devint encore plus estimable, et plus cher au fond du cœur. Elle le vit quitter la place et se rendre à côté du dernier pieu planté au bas, là où continuait la haie vive qui fermait son pré. Julien se mit tout de suite à y couper les aubépines déjà feuillées. Il lui fallait pouvoir entrer sur son terrain et de là chez lui, puisque le passage vers la maison Dupont allait être fermé.

— On n'a jamais rien vu de pareil au Carre, dit Prosper en s'adressant à Jean-Pierre Vouthet; non, en vérité, on n'y a jamais va empêcher un homme d'entrer sur son terrain pour aller chez lui.

Jean-Pierre ne répondit rien. Il regardait son beau-frère avec des yeux où se peignaient l'étonnement et une espèce de satisfaction malicieuse, difficile à définir. Lui aussi, sans doute, avait quelque projet, quelque rubrique en tête.

Julien appela Prosper, qui se rendit aussitôt vers lui.

— Êtes-vous libre, lui dit-il, après-demain et les premiers jours de la semaine ?

— Oui; mais j'ai pourtant de l'ouvrage pour moi.

— Voulez-vous venir m'aider à faire un chemin dans le pré, pour rejoindre celui d'en haut ?

— Parfaitement. Mais à votre place, je renverserais cette palissade déjà aujourd'hui. Ne voulez-vous pas envoyer un mandat d'opposition au voisin Horace ?

— Non; je ferai mon entrée ici, sur le chemin public.

— Ah! vous êtes bien trop bon. Moi j'*ébriquerais* ces coineaux à coups de hache, et je continuerais à passer là-haut. Depuis que votre maison est bâtie, les Tardy ont toujours usé de ce passage, il y a plus de soixante ans.

— Peut-être. Mais je ne veux pas de procès. Si vous êtes libre aujourd'hui, nous pourrions nous mettre tout de suite à tracer le nouveau chemin et à enlever le gazon.

— Parfaitement. Je vais chercher mes outils.

Une heure après, les deux hommes étaient à l'ouvrage. Julien avait jugé du premier coup d'œil la bonne ligne à suivre. Un léger contour de trente mètres de long, partant de l'entrée vers la route, allait rejoindre l'ancien chemin au milieu de son parcours.

Gabriel Richaud était absent depuis le jour précédent. Un de ses

anciens maîtres, de passage à Genève, lui avait écrit de venir le voir, et Gabriel n'était pas encore de retour, en sorte qu'il ignorait ce qui avait lieu à cinquante pas de sa maison. Son intervention amicale, du reste, n'eût pas fait revenir Horace de sa décision.

Le soir venu, la palissade était achevée. Horace pouvait être satisfait. À sa manière il avait triomphé. Mais il n'était certainement pas plus heureux, plus content de lui-même, que le matin. Le sentiment que laisse toute vengeance accomplie, excite bien plus le remords, le trouble intérieur, qu'il ne procure à l'âme une douceur paisible.

Julien et Prosper avaient aussi bien avancé à l'enlèvement de la terre du chemin auquel ils travaillaient. Il faudrait trouver du gros gravier pour l'empierrement, puis du sable pour recouvrir la voie, de façon à ce qu'elle ne fût pas raboteuse. Plus haut que la maison, presque à la limite supérieure de la propriété, il y avait un petit renflement du sol, dans lequel on trouverait peut-être les matériaux nécessaires. Julien y ferait une sonde pour s'en assurer, et avec la Brune, il aurait bientôt transporté ce dont il avait besoin pour l'achèvement de sa petite avenue rustique.

Le vendredi matin, comme Gabriel Richaud se rendait à Veige, pour assister au culte public, — il était arrivé dans la soirée, il vit la palissade pour la première fois. Sa stupéfaction fut complète. Horace Dupont sortait en même temps de chez lui.

— Mais, je t'en prie, lui dit Gabriel, à quoi as-tu pensé en fermant ainsi le passage de ton voisin ?

— À maintenir mon droit, répondit Horace. Gabriel le regardait au blanc des yeux.

— Non, reprit le tuteur; non, tu as, avant tout, pensé à te venger. Tu as voulu barrer le chemin de ton prochain, comme tu estimes qu'il s'est mis en travers de tes intentions en achetant la propriété de mes pupilles. Tu as cédé à un mauvais sentiment d'animosité. J'en suis bien fâché pour toi, et je suis persuadé que tu le regretteras un jour. Tu parles de maintenir ton droit : es-tu bien sûr que ton voisin n'ait pas aussi le sien à faire valoir ?

— S'il a un titre authentique, il en fera usage.

— Sans doute. En tout cas, par son acte d'acquisition, il possède l'immeuble tel que les vendeurs en ont toujours joui. Il est possible, au reste, que je trouve dans les papiers de Samuel Tardy, une convention au sujet du passage.

— Je m'inquiète fort peu d'une convention, au cas qu'elle existe, s'il n'y a rien d'inscrit au contrôle des charges immobilières.

— Nous verrons tout cela. Mes pupilles vont sans doute être actionnés par Julien Réval, si tu maintiens ton indigne clôture. Alors,

comme tuteur, je devrai m'en mêler aussi. Ah! que tu aurais mieux fait d'accepter la situation et de rester tranquille.

— Je ne veux pas me laisser marcher sur le pied. Votre M. Réval a une entrée naturelle sur son terrain, au bord du chemin public; il n'a pas besoin d'emprunter ma propriété pour arriver chez lui.

— Tu ne dis pas le fond de ta pensée, Horace. Ce qu'il te fallait, n'est-ce pas? c'était d'humilier ce jeune homme, de le mettre dans des embarras dont tu ne retires aucun profit. Au contraire, si tu es obligé de récrépir le mur de ta maison, qui par parenthèse en a grand besoin, ou simplement d'aller ramasser les tuiles cassées qui tombent de ton toit, où passeras-tu? Il te faudra emprunter le nouveau chemin de ton voisin, qui alors t'en fermera l'entrée à son tour et te rendra ainsi la pareille. Ah! que tout cela est triste! Et encore, tu l'as fait la veille du jour qui nous rappelle les souffrances et la mort du Seigneur. Je t'assure que je te plains beaucoup d'avoir cédé à ce mauvais sentiment.

— Tu peux te dispenser de me plaindre. Je ne suis plus un enfant, pour ne pas savoir ce que j'ai à faire.

Cornélie était déjà partie pour l'église, en sorte qu'elle n'entendit pas ce que Gabriel venait de dire à son père. Si elle avait été là, elle aurait sans doute appuyé le tuteur dans son jugement.

Horace était resté pour garder la maison. Au fait, il était trop mal disposé pour entendre une prédication et n'aurait d'ailleurs pas communié.

Le tuteur et Julien cheminèrent ensemble jusqu'au temple.

— Je suis indigné, mais indigné à fond, dit Gabriel, dès qu'ils furent côte à côte; et je viens de le laisser voir à votre voisin. Qu'allez-vous faire? Je vois que vous avez déjà tracé une entrée nouvelle; mais vous voulez sans doute faire valoir vos droits d'usage contre Horace Dupont?

— Non; je m'en garderai bien. Si je ne pouvais pas entrer sur mon propre terrain, oui, je tâcherais, par les voies légales, de faire rouvrir l'ancien passage. Mais ce n'est pas le cas. J'ai besoin de paix, et je désire montrer à M. Dupont que je suis un homme paisible. Il est plus à plaindre que moi.

— C'est vrai, reprit Gabriel: mais songez pourtant que vous ne devez pas laisser consacrer une injustice sans réclamer.

— Je me suis borné à protester; je n'amènerai certainement pas M. Dupont devant la justice. Mon droit de passer peut être contesté.

— Si c'est votre manière de voir, vous faites bien de la suivre. En tout cas, je chercherai dans les papiers de l'hoirie Tardy, s'il existe une convention sur le point en question. Que pense Cornélie de la

conduite de son père ?

— Je l'ignore. Je ne l'ai rencontrée, ni hier, ni ce matin.

— Comme je la connais, elle doit regretter ce qui s'est fait.

— Peut-être.

Julien ne voulut pas rester au temple pour la communion. Il sentait son esprit et son cœur trop préoccupés des choses de ce monde, pour s'approcher de la table du Seigneur. La sainte cène n'était pas pour lui ce qu'elle est, hélas! pour tant de communiants, une obligation, une sorte de devoir social et religieux, qu'il faut accomplir trois ou quatre fois par an, sous peine d'être mal noté dans son entourage, et pour faire d'ailleurs comme les autres.

Après la bénédiction donnée aux personnes qui ne restaient pas pour la cène, Julien sortit du temple par la grande porte, avec les enfants, pendant que Cornélie se dirigeait vers la petite porte, placée sur l'un des côtés de l'église. Ils se trouvèrent ainsi en même temps au chemin, et revinrent ensemble à Bressens.

Au premier moment, Cornélie eut l'air un peu embarrassé. Elle répondit pourtant gracieusement à la salutation de Julien, qui lui dit aussitôt :

— Vous avez fait comme moi, mademoiselle; vous n'êtes pas restée pour la communion.

— Il est probable, répondit-elle, que nous nous sommes abstenus aujourd'hui par les mêmes motifs. Je ne me trompais pas, avant-hier au soir, en vous disant que le bois amené vers la fontaine deviendrait pour nous une source d'ennuis et d'inquiétudes.

— Saviez-vous alors quelles étaient les intentions de votre père ?

— Non; mais je les ai soupçonnées, dès que j'ai vu qu'il s'agissait d'une clôture, et cela m'a causé un vif chagrin. Mais mon père dit qu'il ne peut faire autrement que de maintenir son droit; et comme je n'entends rien aux lois, je pense pourtant qu'il a raison, malgré toute la peine que me fait cette vilaine palissade. Mon oncle Vouthet, à qui j'en ai parlé, croit que vous ferez un procès à mon père. Tout cela me trouble et me préoccupe péniblement.

— Je vous remercie de votre confiance, dit Julien. Rassurez-vous : je ne ferai aucun procès à votre père; je ne veux pas même consulter un avocat, ni rechercher ce que peut être mon droit dans cette question. Je me suis borné à protester, et je n'irai pas au-delà. Sans doute, cette fermeture me contrarie; elle va me forcer à une dépense de temps et d'argent pour faire un bout de chemin. Puis, il faudra que gens et bêtes fassent un détour assez long pour venir à la fontaine. Tout cela est peu agréable; mais je vous donne l'assurance que je le supporterai sans me plaindre. Ce sera ma cousine Rose qui en souf-

frira le plus, à cause de la distance. Je lui apporterai son eau quand je serai là. Si seulement votre père pouvait me voir d'un autre œil, me parler comme à une autre personne, et,... ajouta-t-il d'une voix émue, me permettre de vous faire une visite de temps en temps!

Cornélie fut sur le point de répondre *pourquoi?* Mais elle resta un instant silencieuse, continuant à marcher. Enfin, elle dit à voix basse et baissant les yeux :

— Cela pourra peut-être arriver un jour, s'il plaît à Dieu.

— Eh bien, dit Julien avec feu et comme prenant une soudaine résolution, sachez que si j'accepte tout, si je supporte tout, c'est uniquement par amour pour vous. Vous connaissez maintenant mon secret.

Cornélie était haletante d'émotion.

— Arrêtons-nous un instant sous cet arbre, dit-elle; je ne puis pas vous répondre en marchant.

Ils étaient seuls. Les enfants sortis du temple les avaient dépassés, et personne ne pouvait les entendre, ni les voir :

— Écoutez-moi, reprit-elle quand elle eut retrouvé la respiration. Vous me dites une chose extrêmement sérieuse. Avez-vous bien réfléchi à la portée de vos paroles ?

— Oui, c'est à la face du ciel que je vous répète que je vous aime. Du moment où je vous ai vue, où j'ai entendu le son de votre voix, où vous m'avez parlé avec tant de bonté et de sagesse, j'ai senti pour vous ce que je n'ai jamais éprouvé pour personne. Dès lors, cet amour n'a fait que grandir, et il m'est impossible de ne pas vous le déclarer.

— Mais, mon père vous déteste; jamais il ne consentirait. ...

— Je ferai tout pour qu'il renonce à sa haine; je supporterai tout avec patience. Dites-moi seulement que vous me permettez de vous aimer, et d'espérer que vous pourrez aussi m'aimer un peu, quand vous me connaîtrez mieux. Pourquoi repousseriez-vous mon cœur, puisque vous seule lui avez fait connaître l'amour véritable ?

— Tout ceci est peut-être un grand malheur, pour vous et pour moi, reprit Cornélie. Je ne pense pas, je n'agis pas à l'ordinaire comme la plupart des jeunes filles de village, dit-elle en regardant Julien : êtes-vous capable de résister à tous les découragements, dans la position qui vous serait faite par la volonté de mon père ? C'est-à-dire que vous ne pourriez pas venir chez nous, et que nous n'aurions l'occasion de nous voir que dans des rencontres fortuites, pour des instants très courts. Je ne vous écrirais pas, et vous ne m'écrieriez pas non plus. Quoique proches voisins, nous serions comme des fiancés qui ne se voient, pour ainsi dire, jamais. Comment supporteriez-vous une pareille vie, en attendant que mon père changeât de sentiments à

votre égard ? Sa haine peut durer des années ; elle peut durer toujours. Vous finiriez par vous lasser, peut-être par m'oublier.

— Vous oublier, Cornélie, jamais ! Je vous le jure.

— Je n'ai pas besoin d'un serment, dit-elle avec une émotion croissante. Je vous croirai sur simple parole. Qu'il soit donc fait selon votre désir, et Dieu veuille nous conduire l'un et l'autre ! Vous voyez que, moi aussi, je vous parle à cœur ouvert. Nous aurons à lutter, à combattre, plus que vous ne pensez. Mais quoi qu'il arrive, voici ma main ; vous pouvez compter sur moi, comme je compte aussi sur vous.

Et ce fut ainsi que les deux jeunes gens devinrent fiancés.

Les imprudents, dira plus d'un lecteur. Imprudents ? oui, sans doute, mais fermes dans leurs sentiments et pleins de courage.

CHAPITRE XVIII

DORA VOUTHET



Les choses avaient donc marché bien rapidement. À peine établi au Carre de Bressens, Julien s'était enflammé pour Cornélie et avait déjà, en si peu de temps, gagné le cœur de la jeune fille. Il est vrai qu'il l'avait vue plusieurs fois dans ses précédents voyages et que, depuis sa conversation avec elle chez son père, Julien était resté sous le charme de ce caractère simple et droit, de cette intelligence peu commune et, il faut le dire aussi, d'un extérieur singulièrement captivant. Pour sûr, la position de fille unique, ayant du bien à attendre un jour, n'avait été pour rien dans son choix. Un tel désintéressement est rare dans les campagnes. Là, comme du reste partout ailleurs, la fortune à recevoir en dot, ou plus tard, joue un grand rôle. Pour beaucoup de prétendants, elle est peut-être au premier rang. Eh bien, Julien Réval ne s'était pas même demandé si Cornélie aurait un jour quelque chose : c'était elle qu'il aimait, non l'argent qu'elle pourrait lui apporter. Et si Cornélie, de son côté, s'était si vite éprise de Julien, ce n'était pas non plus à cause de sa bonne situation temporelle. Bien qu'il eût cet extérieur agréable auquel une jeune fille tient beaucoup et dont elle est fière, c'était, avant tout, le caractère solide, les sentiments élevés de Julien qui lui avaient plu. Enfin, il y avait entre eux cette affinité de goûts, de pensées et de principes, qui concourt à la conjonction morale de deux âmes, faites pour se comprendre et pour s'aimer. Il est probable encore que l'animosité et le mauvais vouloir du père à l'égard de Julien, contribuèrent à précipiter la décision de Cornélie. Certains caractères sont poussés en avant, précisément par les obstacles qu'on leur oppose, surtout dans les affaires du cœur et de la conscience. Prévoyant qu'elle serait contrariée dans ses sentiments, voulant couper court aux assiduités futures de n'importe qui, en parti-

culier du fils Jouriaud, Cornélie franchit d'un seul bond le défilé devant lequel beaucoup de jeunes filles sont hésitantes et ne se décident qu'avec une prudente lenteur. Mais la parole donnée, irrévocablement donnée des deux parts, comment aller au-delà ? Si Julien se présentait pour une demande en mariage, le père était capable de le recevoir à coups de bâton, ou tout au moins de le mettre à la porte. Et si Cornélie avouait qu'elle l'aimait, qu'elle s'était fiancée sans sa permission, contre toutes ses volontés, qu'en résulterait-il ? Une malédiction paternelle, peut-être un refus absolu de consentement. Telle se présentait la situation. On voit qu'elle n'était facile pour aucun des trois intéressés et surtout pas pour Cornélie. La loi a beau permettre à une fille de son âge et même plus jeune qu'elle, comme à un garçon de vingt ans, de se marier sans le consentement de père ou de mère, jamais Cornélie Dupont n'userait de cette liberté. Il aurait fallu réfléchir à tout cela; mais l'amour ne réfléchit guère: il ne doute de rien, il se donne et met son bonheur à aimer.

Dans l'après-midi de ce mémorable jour, Cornélie se rendit chez la veuve Tardy, à qui elle n'avait pas encore fait visite dans sa nouvelle demeure. Elle lui portait une livre de café acheté de son argent.

— Que vous êtes bonne de venir me voir, lui dit la veuve en ouvrant la porte; et encore que vous m'apportez du café, ajouta-t-elle lorsque Cornélie eut déposé le paquet sur la table de la cuisine. Moi aussi je voulais aller vous voir aujourd'hui et dire bonjour à mon cousin Réval; mais il est venu, et je causais avec lui dans la chambre, lorsque je vous ai entendue. Il vous faut entrer. Les enfants sont dehors, excepté le dernier petit, qui s'amuse dans sa corbeille. Entrez, Cornélie. Je suis sûre que mon cousin aura du plaisir à vous voir. Votre père a barré son passage; on me l'a dit à la laiterie; mais mon cousin en a pris son parti et se fera une autre sortie. Il assure qu'il n'en veut pas à votre père pour cela. — C'est M^{lle} Cornélie Dupont, qui vient aussi me faire une aimable visite, dit la cousine en ouvrant la porte de la chambre. Je suppose que vous avez déjà fait connaissance. Asseyez-vous.

Julien s'empressa d'offrir une chaise à Cornélie, Celle-ci devint si rouge que, pour ne pas le laisser voir, elle se baissa vers le petit garçon assis par terre dans une corbeille, et badina un instant avec lui. Deux des autres enfants appelant leur mère à la rue, la veuve s'y rendit, s'excusant de laisser les jeunes gens seuls un moment. Cornélie en profita vite pour accepter une tendre poignée de main, tout en disant :

— Nous avons été des imprudents ce matin; moi surtout, je n'ai pas réfléchi à la triste position que je vous fais. Comment sortirons-nous

jamais de là ? Je ne vois aucune issue ; car il faut que vous le sachiez, je ne me marierai jamais contre le gré de mon père. Et je crains que vous ne puissiez jamais non plus gagner son affection. Vous devriez me rendre ma parole.

— Cornélie, répondit Julien avec le plus grand sérieux et sans lâcher sa main, ne me dites plus jamais cela. Je suis à vous et vous êtes à moi. Dussé-je attendre dix ans, j'attendrai. Promettez-moi de me rester fidèle quoi qu'il arrive.

— Mais sans doute je vous le promets : seulement, comment nous tirer d'une position intenable ?

— Faisons notre devoir, et comptons sur Dieu, à qui seul appartient l'avenir.

— Oui, je tâcherai de le faire ; mais il faut que vous soyez fort et que vous m'encouragiez. J'aurai à lutter constamment.

La veuve n'étant pas encore de retour, ce fut en présence d'un enfant de quinze mois, que les fiancés renouvelèrent leur engagement et le scellèrent d'un premier baiser.

Victoire Tardy rentrait.

— On n'a jamais un moment de tranquillité avec ces petits drôles, dit-elle. Quand Ernest est avec eux, ça va bien ; mais s'ils sont seuls, ils se disputent comme des démons. Excusez mon impolitesse. — Tu veux déjà partir, cousin Julien ? Eh bien, à dimanche, puisque tu as la bonté de nous inviter tous à dîner. — Vous resterez bien un moment avec moi, n'est-ce pas, Cornélie ?

— Oui, volontiers.

— Bonjour, mademoiselle, dit Julien.

— Bonjour, monsieur, lui répondit Cornélie. Julien étant parti, la veuve s'empressa de faire de nouveau l'éloge du tant brave cousin.

— Il est venu nous inviter tous à dîner pour le jour de Pâques, dit-elle ; c'est pourtant bien aimable, n'est-ce pas ? Ernest entrera chez lui le lendemain, pour tout l'été. Je vous recommande cet enfant. Quel dommage que votre père ait comme ça pris en grippe mon cousin ! Ce serait un si agréable voisinage pour vous tous ! Mais il faut espérer que votre père finira par reconnaître les bonnes qualités de mon cousin. Autrement, ce serait à n'y pas tenir.

Hélas ! Cornélie ne le savait déjà que trop ; toutefois elle approuva ce que disait la veuve et forma le même souhait. L'explication qu'elle venait d'avoir avec Julien l'avait fortifiée et aguerrie. Ce qu'ils s'étaient dit venait bien à propos, à la suite de leur aveu mutuel dans la matinée. La coïncidence absolument fortuite qui les avait réunis sans témoins chez la veuve, était pour Cornélie une indication partant de plus haut que de leur propre cœur. Aussi retourna-t-elle à la maison

dans un doux sentiment de confiance envers son Père céleste.

Le jour suivant, un samedi, Julien et son ouvrier étaient de bonne heure occupés au chemin neuf. Dans la troisième semaine d'avril, les travaux de campagne sont presque entièrement achevés à Bressens. On plante pourtant encore des pommes de terre. Dans le vignoble, il reste bien des vignes à fossoyer. Au pied du Jura on fait l'écorce des jeunes chênes, dans les taillis destinés à être coupés au moment de la sève et qui furent ébroussaillés pendant l'hiver. On fossoie à la bêche les plantages qui recevront en mai les jeunes choux et d'autres gros légumes.

L'obligation de se créer une nouvelle entrée et sortie, tombait donc, pour Julien Réval, sur un moment où ni la vigne ni les champs ni les prés ne réclamaient son temps et ses bras. La terre enlevée de la voie fut déposée en un tas dans le verger. Il y en eut bien des brouettées. C'était trop près de l'endroit où on la mettait pour qu'il valût la peine d'atteler la Brune et d'avoir un char. Julien voulait planter des courges de l'Ohio dans cette terre amoncelée. Ces courges sont d'un jaune orange foncé, à chair serrée et très ferme.

Dans la matinée, la fille aînée des Vouthet arriva chez ses parents. On se souvient que sa mère avait annoncé cette visite à Julien, le dimanche précédent. Dora avait un congé de quelques jours, pendant que ses maîtres faisaient un petit voyage aux environs de Lyon, chez des amis. Elle ne ressemblait point à son grand frère Philippe, ni à l'Augustine, dont la taille dépassait déjà celle de sa mère, bien qu'elle allât encore à l'école. Dora était plutôt petite, mais bien prise et d'une jolie tournure. Les traits fins, la lèvre supérieure ornée d'une moustache noire; les yeux et les cheveux noirs aussi. Dans la famille, elle était une exception absolue, pour le caractère aussi bien que pour la figure. On ne savait vraiment pas d'où elle était sortie, tant son extérieur et sa manière de parler contrastaient avec ce qu'on voyait et entendait dans la maison paternelle. Elle était d'un type italien, beaucoup plus qu'une descendante des Bourguignons du Jura français. Peut-être y avait-il eu, parmi les ancêtres de la mère Vouthet, une Génoise ou une Vénitienne, dont la race s'était reproduite en la personne de Dora. Une sélection inconsciente de la nature, amène parfois de tels retours. Quoi qu'il en soit, tandis que Philippe et Augustine avaient les cheveux d'un roux ardent, ceux de Dora étaient noirs comme l'aile du corbeau, et en si grande abondance qu'elle s'en faisait un édifice considérable au sommet de la tête, où les tresses brillantes rehaussaient une taille décidément trop inférieure à côté de celle de son frère et de sa sœur. Dora parlait vite, avec une remarquable facilité, grasseyant un peu; tandis que les autres membres de

la famille, excepté la mère, s'exprimaient avec lenteur et prononçaient l'*r* très dur. Telle était à vingt-six ans la cuisinière de M^{me} Bracanson.

— Eh bien, dit Dora en entrant dans la cuisine, où se trouvaient en ce moment son père et sa mère, vous n'avez pas eu l'idée d'envoyer Augustine à ma rencontre, pour m'aider à porter cette corbeille. Vous êtes bien de Bressens, au pied des bois, mes chers parents. Bonjour! dit-elle en les embrassant. Comment allez-vous?

— Bien; et toi? dit la mère.

— Pas mal, comme vous voyez, mais un peu éreintée par le poids de cette corbeille. C'est loin, savez-vous, de la gare ici. Où sont Philippe et Augustine?

— Ta sœur est à l'école, et Philippe au plantage.

— Ah! c'est vrai; il y a encore des plantages, par ici. À Genève, on s'en passe. Le marché fournit tout ce qu'on veut. Au cœur de l'hiver, il nous vient des artichauts d'Algérie, et d'autres produits des climats chauds. Chez nous, à la villa, le jardinier doit me donner les légumes nécessaires pour le service de la maison. Nous avons un potager trop considérable seulement pour nous. Je vous apporte des asperges et des laitues pommées. Sans doute, vous n'en avez pas encore. C'est ce qui m'a crevé les bras, parbleu!

— Que veux-tu boire pour te remettre? dit la mère.

— Mais rien. Je n'ai pas soif. À quelle heure dînez-vous? — Dora regarda sa montre. — Il est onze heures et demie.

— À midi, reprit la mère.

— Eh bien, j'attendrai: pourtant, oui, je prendrai un demi-verre de vin.

Jean-Pierre en alla chercher à la cave pour sa fille.

— Tu as bien fait, continua la mère, de nous apporter des asperges. Personne n'en a ici; et les salades hivernées n'ont encore que cinq à six feuilles. Comme on a pour demain du bœuf de Pâques, on aura du bouillon pour la sauce des asperges. Tu les arrangeras comme on les met à Genève, et nous irons inviter Julien Réval pour le dîner.

— Qui est ce Réval?

Dora n'avait pas été mise au courant des événements du Carre, en sorte qu'elle ignorait la mort de Samuel Tardy, la vente de ses immeubles et tout ce qui s'y rapportait. Dans cette famille, on se voyait bien une fois par an, mais on ne s'écrivait jamais, à moins d'un enterrement, d'un mariage, ou d'une naissance. Or, aucun parent n'était mort dans l'année, aucun ne s'était marié, et quant aux naissances, la mère Vouthet y avait renoncé depuis celle d'Augustine.

— Je te raconterai tout, reprit-elle; mais c'est un peu long. Va poser ton chapeau et ton manteau à la chambre; tu reviendras boire

ton vin ici.

Dora reparut au bout d'un quart de minute.

— Dis-moi, ma bonne mère, fit-elle au retour, c'est sale chez vous comme des chenilles. Le plancher de la chambre est affreux, et ce carrelage, regarde un peu: il n'a qu'une tache qui tient toute la cuisine. Pourquoi ne fais-tu pas écurer et laver à grande eau tout cela par Augustine ?

— Parce qu'elle n'a pas le temps. Mais voici lundi les vacances, heureusement; on lui dira d'écurer.

— Chez nous, reprit Dora, on pourrait manger sans assiette sur les dalles des corridors, et même sur le carrelage de ma cuisine. Je ne comprends pas que vous puissiez vivre dans une telle saleté.

— Ah! ma foi, nous ne sommes pas des messieurs et des dames. Quand ton père et Philippe entrent ici avec leurs sabots tout *enter-rasses*, comment veux-tu qu'après eux ce soit propre! D'ailleurs ce n'est pas aussi sale que tu dis. Verse-toi.

Dora but un demi-verre de vin, après quoi elle dit en prenant une chaise :

— Eh bien donc, ce monsieur Réval que tu veux inviter à dîner, qui est-ce ?

La mère commença le récit de toute l'histoire, depuis la mort de Samuel Tardy, jusqu'au jour présent et à la fermeture du passage de Julien. Il y en eut pour un grand quart d'heure, pendant lequel Jean-Pierre s'éclipsa, afin de ne pas entendre une fois de plus un récit qu'il savait par cœur mieux que personne.

Dora paraissait écouter avec un vif intérêt ce que disait sa mère ; et quand elle sut qui était Julien, comment il était fait et tout ce qu'il possédait, elle prit à cœur de le voir de près, puisque sa mère le désirait aussi.

— Oui, reprit M^{me} Jean-Pierre, il nous faut aller nous deux ce soir l'inviter à dîner pour demain. C'est un voisin à cultiver, et je serai bien aise... tu comprends ce que je veux dire, car tu es bien en âge de t'établir.

— Alors, mon oncle Horace lui fait donc la guerre ?

— Une guerre acharnée. Il ne sera content que lorsque M. Réval n'y pourra plus tenir et revendra sa maison. Nous ne pouvons donc pas et nous ne voulons pas nous conduire de la même manière. Au contraire, il nous convient d'être en bonne amitié avec le nouveau voisin. Je savais bien ton oncle rancunier, mais je ne l'aurais jamais cru capable d'une haine pareille. Parlons bas; le voici justement qui entre chez lui.

— Je vais vite dire bonjour à Cornélie que je n'ai pas vue depuis

un an.

— Oui, va; mais ne t'arrête pas. Je mettrai la table en t'attendant.

Comme il n'y avait que trois pas à faire, Dora fut en un instant dans l'appartement, de l'autre côté du corridor.

— Bonjour, mon oncle, dit-elle en entrant tout droit et l'embrassant. Il fait bon vous voir. Vous allez bien, j'espère ?

— Oui, pas mal ; tu as toujours la rage d'embrasser. Et toi, comment vas-tu ?

— Très bien ; merci. — Ma chère Cornélie, je me réjouissais de te revoir, dit-elle en donnant aussi deux baisers à sa cousine. Dame! tu as joliment pris bonne mine et des couleurs depuis l'année dernière. Mais ce n'est pas étonnant. Quand on a une vie facile et que tout marche sur des roulettes, on peut bien être rose et fraîche. Tandis que je dois être toute roussie, avec mon coke et mon ardent fourneau. Et puis, j'ai trois ans de plus que toi. N'est-ce pas, mon oncle, que je suis vieille ?

— Je ne vois pas de différence entre Cornélie et toi, dit Horace avec malice, si ce n'est que tu as une petite moustache qui ne te va point mal.

— Allons, reprit Dora en riant, vous êtes toujours le même terrible homme. Mais réellement, Cornélie, je te trouve très embellie depuis Pâques de l'année dernière. Voilà ma mère qui m'appelle, et vous allez aussi dîner. Je ne vous dis donc pas adieu, mais au revoir!

CHAPITRE XIX

CHEZ JULIEN



ers le soir, la mère Vouthet et ses deux filles sortaient de la maison dans le but d'aller chez Julien pour l'inviter à dîner le lendemain, jour de Pâques. Augustine avait voulu être aussi de la partie. À quinze ans, la plupart des jeunes filles montrent des goûts de société plus développés que ceux des garçons du même âge. Elles ont bien davantage le besoin de plaire et savent déjà se rendre aimables. Je parle de celles qui sont douées d'un bon caractère et ne manquent ni d'intelligence, ni de la curiosité naturelle au sexe féminin.

Prosper venait de terminer sa journée chez Julien. Il rencontra les trois femmes près de la fontaine et les salua.

— Ah! fit-il, le dianstre si ne voilà pas la Dorette! Il fait parbleu bon te voir. Et la santé est toujours bonne? — Très bonne. La vôtre aussi, Prosper.

— Mais oui, grâce au bon Dieu.

— Et l'Aréthuse, comment va-t-elle?

— Ma foi, la pauvre femme ne va guère comme il faudrait. C'est l'oppression qui la tourmente. Je suis revenu un peu de bonne heure de ma journée chez M. Réval pour soigner mes petites bêtes. Il faut donner du foin à la chèvre et porter le souper à Karaut.

— Qui est ce Karaut?

— Mais l'homme du boiton. Viens un peu lui donner un coup d'œil. Ah! ma foi, c'est une jolie bête.

— Nous irons un autre moment, dit la mère. Est-ce que votre bourgeois est chez lui?

— Oui; nous avons travaillé tout le jour comme des sacres, à son chemin neuf. Avouez pourtant que le voisin Horace lui joue un vilain tour avec sa palissade. Je ne le croyais pas capable d'une vengeance

pareille. Mettons que ça l'ait chagriné de ne pas avoir la maison ; il ne fallait pourtant pas, à cause de cela, barrer le passage à un voisin. Qu'en aura-t-il de plus ? Rien, pas la valeur d'une betterave. Et c'est aussi la même chose avec moi ; depuis que je travaille pour M. Réval, il ne peut plus me souffrir. C'est à peine s'il me permet de lui dire bonjour, quand je le rencontre. Moi, je ne suis pas de ces gens qui ne saluent pas les voisins quand ils ont ou qu'ils croient avoir à s'en plaindre. Mais ton oncle, M. Horace, est comme ça fait, dit Prosper en s'adressant à Dora. Vous devriez, voisine Jean-Pierre, lui faire un peu la leçon à cet égard. On est dans ce monde, après tout, pour se supporter et gagner sa vie. — Il me faut aller. Adieu, Dorette. On te reverra ?

— Oui, j'irai dire bonjour à votre femme.

— Tu seras gentille ; ça lui fera plaisir de te voir. Les trois femmes descendirent jusqu'à la nouvelle entrée ouverte par Julien et suivirent le tracé pour se rendre à la maison. A droite et à gauche, dans le gazon du verger, les fleurs du printemps se montraient tout épanouies, malgré le soir. Les primevères blondes répandaient leur parfum léger, à côté des violettes qui donnaient le leur en abondance, dans toutes les directions.

Julien sortait de la grange, comme les visiteuses arrivaient devant sa porte. Il les salua de son air affable et ouvert, les engageant à entrer.

— Nous venons toutes trois, dit la mère, pour vous souhaiter la bienvenue au Carre, cher voisin. Voici ma fille aînée, Dora, dont nous avons la visite pour quelques jours, pendant que ses maîtres sont en voyage. Quant à l'Augustine, vous la connaissez déjà. Si elle continue encore à grandir d'un demi-pied, on pourra bien la montrer dans les foires et les tirs fédéraux.

Julien salua Dora, qui répondit par une inclination de tête et un air très digne.

— Quelle belle vue on a de votre maison, dit-elle en se retournant du côté de la plaine et des Alpes !

— Ah ! tu comprends, ma fille, reprit vite la mère, c'est plus élevé ici que chez nous, et aucun bâtiment ne masque la vue. Sans la grange indivise avec l'oncle Horace, nous verrions aussi le lac et ces hautes montagnes de l'autre côté.

— Monsieur, demanda Dora, connaissez-vous le nom de cette grande étendue blanche, sur laquelle le soleil brille encore, entre ces parois de rochers presque à pic ? Elle indiquait avec la main droite la direction.

— Mademoiselle, reprit Julien, je suis encore étranger dans la

contrée, et peu au fait des noms des cimes que nous avons en face. Je crois pouvoir vous dire, toutefois sans l'affirmer d'une manière positive, que c'est le glacier du *Buet*.

— Merci.

— Eh bien, entrons un moment, dit la mère, si nous ne vous dérangeons pas de vos occupations. Nous venons, monsieur Réval, vous demander de nous faire le plaisir de dîner avec nous demain, reprit M^{me} Jean-Pierre quand elles furent dans la chambre du rez-de-chaussée. Il faut pourtant voisiner un peu. Nous serons seulement en famille. Vous viendrez, n'est-ce pas ? — On n'aura pas un festin à vous offrir, bien loin de là. Mais le jour de Pâques, on a pourtant un morceau de viande et du légume vert.

— Je vous remercie de votre obligeance, dit Julien; j'irais avec plaisir m'asseoir à votre table; mais j'ai moi-même à dîner ma cousine Victoire Tardy et ses enfants. Vous m'excuserez donc, madame Vouthet.

— Ah! c'est ennuyeux. Mais voilà, je comprends; vous aurez voulu faire une bonne action en invitant cette brave Victoire avec sa marmaille. On sait que vous êtes bon et généreux, M. Réval. Dans tout le quartier du Carre, et même au village, où les gens ne voient pas tous de bon œil les étrangers, il n'y a qu'une voix pour affirmer ce que je dis. La conduite de mon beau-frère à votre égard y est jugée sévèrement. Ce n'est pas mon mari qui eût jamais voulu vous causer un pareil ennui et vous occasionner une dépense inutile. Oh! pour ça, non. Mon mari aurait bel et bien laissé le passage libre, comme il existait ci-devant, sans chercher à vous faire de la peine. Puisque vous ne pouvez donc pas venir dîner avec nous demain, il vous faut au moins accepter une tasse de café ou de thé à six heures. Seulement nous n'aurons pas grand'chose à vous offrir. Nous inviterons aussi ma nièce Cornélie, pour que vous fassiez connaissance avec elle. C'est naturel de se connaître, quand on vit à cinquante pas les uns des autres. Ma nièce est une fille d'un caractère solide, mais sérieuse et réservée. Elle parle peu, bien qu'elle ait le don du chant, comme notre Philippe. Quant à mon beau-frère, on n'oserait pas encore lui proposer de prendre un verre de compagnie avec vous. Ça pourra venir plus tard. C'est donc entendu; vous viendrez à six heures.

— Merci, madame. Oui, j'irai, si je n'ai pas moi-même des visites.

— Attendez-vous peut-être quelqu'un de votre famille ?

— Non; mais si je suis empêché, je vous le ferai savoir par ma cousine Rose.

— Parfaitement. Vous aurez du plaisir à causer un peu de Genève avec ma fille Dora. On dit que c'est une si belle et si grande ville!

Comme c'est joli chez vous! Alors vous faites de cette chambre votre salon.

— Je n'ai pas de salon, madame Vouthet. Ceci est une chambre toute simple.

— Mais on n'y couche pas. Et puis, vous avez mis un papier neuf. Il est bien joli. Où l'avez-vous acheté? Il y avait autrefois à Genève, un nommé Favre qui demeurait à Plainpalais et qui en vendait d'excellents, à bon marché. Il est sans doute mort. Mon mari y acheta le nôtre, il y a trente ans, et il est encore aussi bon que neuf. Mais naturellement il n'est pas aussi frais que le vôtre. — Regarde un peu, Dora, comme tout est propre et en ordre chez M. Réval. Au reste, c'est facile, quand il n'y a qu'un homme dans une maison.

— C'est facile partout, ma mère, pourvu qu'on aime la propreté et qu'on prenne des précautions.

— Je suis sûre que votre grand salon n'a pas un plancher plus propre que celui-ci? dit M^{me} Jean-Pierre.

— À la villa Bracanson, il n'y a que des parquets en bois dur. Le valet de chambre les *encaustique* de temps en temps et en *frotte* un chaque jour. Les corridors non dallés sont en parquets de fougères de chêne. On les frotte aussi chaque semaine.

— Oh oui, c'est une maison luxueuse. — M^{me} Bracanson est si riche! Elle était fille unique et a eu deux millions et demi de dot. — Eh bien donc, voisin, à demain au soir; un goûter sans façon, comme chez des paysans.

— Merci, madame.

Julien accompagna ses visiteuses jusqu'au verger. Elles lui donnèrent toutes trois une poignée de main, et revinrent enchantées de l'habitation de leur voisin.

— Eh bien, dit la mère Vouthet à Dora, comment le trouves-tu?

— Très gentil, vraiment; mais peu expansif et un peu froid.

— On le réchauffera.

— Puisque tu l'as invité, il faut faire quelque chose pour le recevoir. Une crème au chocolat si tu en as, ou au citron; un pudding au sucre brûlé, si tu préfères. Vous avez de l'eau-de-cerises pour le sirop?

— Oui.

— Il faut aussi de la viande. Voulez-vous cuire un jambon?

— Oh! ma foi non. Nous n'en avons plus que deux. Il faut les garder si par hasard on avait une noce cette année. On peut mettre le gros saucisson, et Philippe nous fera bien quelques bricelets. Mais n'est-ce pas qu'il est gentil, M. Réval, et avec ça pas fier du tout, malgré sa bonne position de fortune? Je suis curieuse de voir la mine que Cornélie lui fera.

— Quelle mine veux-tu qu'elle lui fasse ?

— Elle ne peut pas lui en faire une bien aimable, puisque son père se conduit avec lui comme un Tartare qu'il est. Cornélie ne peut faire autrement que de partager sa manière de voir.

— Je trouve qu'elle a pris bien bonne façon depuis l'année dernière, dit Dora tout en marchant; mais elle est toujours la même fille, froide et réfléchie. C'est curieux qu'elle aime à chanter, puisqu'elle parle si peu.

— Et puis, qu'elle chante bien, à ce que dit Philippe, qui lui ferait volontiers la cour. Mais la drôlesse n'en veut pas entendre parler.

Cette brave mère Vouthet disait tout cela en présence d'Augustine qui n'en perdait pas un mot, bien qu'elle n'eût pas ouvert la bouche durant la visite chez Julien.

En l'année où se passe notre récit, le jour de Pâques était le 25 avril, terme extrême où il arrive. Les arbres, les prés, les champs, les bois se revêtaient de verdure. De la plaine à la montagne, la vie végétale s'élevait chaque jour un peu plus haut, jusqu'à ce qu'elle atteignît les sommets encore visités par les gelées printanières. Travaillant à leurs nids, les oiseaux remplissaient l'air de chansons joyeuses. Et lorsque la nuit descendait sur la terre, les petits lièvres venaient, d'un pas furtif, s'ébattre sur le gazon, à la lisière des forêts. Quand ils ont bien gambadé et bien brouté, ils rentrent, avant le jour, dans les bois d'où ils sont sortis la veille, et se font un gîte moelleux dans l'herbe sèche, ou sous quelque branche basse d'un genévrier. Heureux sont-ils, si le renard ou la fouine ne parviennent pas à les découvrir!

Le jour de Pâques, dès le matin, toutes les cloches des églises se font entendre. Les villageois mettent leurs meilleurs habits. Les hommes se coiffent du chapeau noir. Les mères de famille sortent de la grande armoire de noyer, la robe de soie qu'elles avaient le jour de leurs noces; les jeunes filles tressent leurs cheveux, sur lesquels se pose un tout petit chapeau, orné d'une plume ou d'une fleur. Bientôt les chemins se remplissent de gens de tout âge, qui se rendent au culte public. Puissent-ils y entendre une prédication fidèle, vivante, qui les encourage dans le bon chemin, qui réjouisse les heureux, fortifie les faibles, console les affligés et réveille la conscience des pécheurs! Au retour dans leurs maisons, que tous y apportent un esprit de douceur, de bonne volonté, de bienveillance chrétienne. Là est le secret du bonheur; là seulement la joie pure, la sérénité, cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.

CHAPITRE XX

LE FILS JOURNAUD



Le fut la cousine Rose qui se rendit à l'église le jour de Pâques. Elle voulait communier. Julien resta chez lui pour surveiller le pot au feu destiné à régaler la veuve Tardy et ses enfants. Il se sentait fatigué par le travail auquel il s'était livré le jeudi et le samedi. C'était lui qui menait la brouette, à mesure que Prosper la remplissait de terre enlevée dans le nouveau chemin. Étant plus fort que l'ouvrier et allant plus vite, il s'était chargé de cette partie de l'ouvrage. Puis, la grande décision, prise si subitement le vendredi, n'était pas de nature à laisser son esprit dans un état de paresse, qui favorise le repos du corps. Bien que l'affection de Cornélie le rendit heureux dans tous les moments du jour, il ne pouvait s'empêcher de considérer l'avenir avec une sorte de terreur. Le père de sa fiancée ne consentirait peut-être jamais à leur union, soit par haine envers lui, soit par orgueil, par amour-propre blessé au vif. L'engagement qui liait les deux jeunes gens, n'allait-il pas à rencontre des projets d'Horace Dupont à l'égard de sa fille et de la position qu'il avait prise dernièrement? Il est certain que Julien et Cornélie étaient entrés dans une voie téméraire, pleine de périls. De quels droits s'étaient-ils engagés à la vie et à la mort, comme ils l'avaient fait, sans que la jeune fille prît l'avis de son père, et sans que Julien vînt se mettre, pour ainsi dire, aux genoux du vieillard irrité? Au lieu de cette démarche qui eût peut-être désarmé ce caractère vraiment terrible, Julien avait gardé la main de Cornélie dans la sienne, main qui lui était tendue avec le cœur. Il faudrait pourtant sortir d'une position aussi dangereuse et aussi fautive, mais où, et quand, et comment? Julien avait beau sonder l'avenir, il ne voyait aucune issue. En cette affaire, il avait agi soudainement, sans beaucoup réfléchir, comme dans l'acquisition de l'im-

meuble tant regretté par le père de Cornélie. Celle-ci avait déjà fait de son côté et plus vite que Julien, les mêmes réflexions pour ce qui la concernait. On a vu qu'elle avait proposé à Julien de lui rendre sa parole, ce qui ne pouvait se faire, puisqu'ils s'aimaient, et qu'un renoncement de l'un des deux eût jeté l'autre dans le désespoir. Ah! dans les choses d'une nature si délicate et si profonde, combien il est plus sage de ne rien décider, de ne rien traiter sans le consentement libre des parents, et sans que ceux-ci n'acceptent avec bonheur le nouveau membre de la famille. Mais l'amour ne raisonne pas; il prend feu; il s'emporte contre tous les obstacles et ne veut que sa propre satisfaction. Nos jeunes gens en étaient donc là, trois jours après celui où ils se jurèrent une affection éternelle. Et pourtant c'étaient des âmes droites, des cœurs pieux, des caractères réservés. Oui, mais n'oublions pas qu'ils appartiennent comme nous tous à la race humaine, sujette à l'erreur et aux tentations.

Cornélie non plus n'alla pas à l'église. Son père reçut, le matin, une lettre de son ami Jouriaud, qui lui annonçait sa visite avec son fils Thomas. Ils viendraient pour dîner, et repartiraient de bonne heure dans l'après-midi, Thomas voulant retourner le même jour à son usine.

— Vois-tu, ma fille, dit Horace, toute réflexion faite, si ce garçon te plaît, je crois que sa position nous convient. Avant de lui donner un refus positif, prends le temps nécessaire. Ce n'est pas moi qui veux te presser de faire un choix. Quand il s'agit de se marier, il faut être d'une prudence extrême, car il y va du bonheur ou du malheur de toute la vie. Je ne connais presque pas le fils aîné de Jouriaud, mais son père dit que c'est un garçon modèle, qui dépense peu et place son argent. Jouriaud doit être dans une bonne position de fortune. Il offre de compléter une jolie somme que Thomas aura en se mariant. Avec cet argent et ce que j'ai, nous pourrions bâtir une maison ayant logement, grange et écurie, dans le pré au-dessous de la route, et vendre alors à ton oncle Jean-Pierre ce que je possède ici. Ton oncle me fait continuellement des misères à la grange; il a une telle habitude de me prendre du foin ou de la paille, que cela finira par m'irriter à fond. Je t'engage donc à ne pas refuser les avances de Thomas Jouriaud sans être bien convaincue que vous ne vous convenez pas. Prends pour cela le temps nécessaire. Excepté Philippe et un autre que je ne veux pas nommer parce que je le déteste, tu seras toujours libre dans ton choix. Je n'oublie pas que je n'ai que toi dans ce monde.

Hélas! cette ouverture du père n'avait fait que tourmenter encore davantage la pauvre Cornélie. Elle fut incapable de répondre quoi que ce soit à ce discours et attendit, le cœur bien triste, ce que le

jour amènerait. Mais elle avait, comme Julien, promis à sa tante d'aller souper chez elle à six heures, si elle n'avait pas de visite en ce moment-là.

Les Jouriaud arrivèrent à onze heures. Thomas était un assez bel homme. Cheveux et barbe d'un blond ardent; yeux bleus au regard un peu fixe et scrutateur. On voyait qu'il avait l'habitude de commander à des ouvriers; il parlait peu, mais toujours avec décision et bon sens. C'était pour faire plaisir à son père qu'il était venu, bien plus que pour sa propre satisfaction. Il avait probablement d'autres projets en tête, sur lesquels ils ne s'expliquait pas. Aussi se tint-il avec Cornélie, dès le premier abord, sur un pied de réserve très convenable qui n'annonçait pas l'intention de lui faire la cour. Savait-il peut-être que ce serait peine perdue? Il suffit parfois d'un seul regard, d'un seul mot, pour juger de la manière dont un prétendant serait reçu. Thomas fut poli avec Cornélie; il répondit aux questions qui lui furent adressées sur l'usine où il était employé, mais il ne se livra point au *coquetage* qu'on aurait pu attendre d'un garçon venant dans le but avoué par le père. Celui-ci, le scieur, disait force plaisanteries et bons mots, sans doute pour remplacer ce que son fils ne disait pas. En écoutant ces deux hommes, on sentait qu'il y avait là deux caractères: l'un, facilement trompeur et très insinuant; l'autre, sachant retenir sa langue et ne parlant qu'avec mesure et gravité. Évidemment les âges étaient intervertis. Autant le père était antipathique à Cornélie, autant le fils sut lui inspirer une sincère estime. Elle n'eût pas déjà donné son affection à Julien, que toutefois Thomas ne l'eût pas obtenue. Entre Cornélie et lui, il n'y avait pas ce fil mystérieux, invisible, mais incassable, qui seul peut tenir deux âmes enlacées. Il est probable que, de son côté, Thomas Jouriaud faisait les mêmes réflexions. Avant tout, le contre-maître était un homme pratique, positif, qui, avec un peu d'ambition, deviendrait un jour chef d'usine.

Après le dîner, pendant que son père et Horace allaient faire un tour au village pour causer d'une manière un peu intime, Thomas dit qu'il voulait faire une visite à Philippe Vouthet, qu'il connaissait. Cornélie l'introduisit chez son oncle. Il faut avouer que, pour un prétendant supposé à sa main, Thomas ne montrait guère d'empressement à se trouver en tête à tête avec elle. Cornélie s'assit un moment dans la chambre, où la famille était réunie pour prendre du café. Le jour de Pâques, les cultivateurs un peu à l'aise s'accordent volontiers une tasse de café noir. Ils le prennent chez eux, non dans un lieu public, comme cela se fait à la ville. Thomas et Philippe se donnèrent une poignée de main. Dora, les manchettes retroussées et montrant des bras rondelets, engagea les deux visiteurs à accepter

du café qu'elle versait à la ronde.

— Merci, Mademoiselle, dit Thomas d'un air gracieux qui contrastait avec son ton habituel, j'accepterais volontiers; mais M^{lle} Dupont a eu l'obligeance de nous en servir, et ce serait trop d'en prendre deux fois. Je ne vous savais pas ici : avez-vous quitté la villa Bracanson ?

— Non; je suis en congé, seulement pour quelques jours, et j'en ai profité pour les passer avec mes parents. Monsieur et Madame sont en voyage. Avant de partir, M. Bracanson a dit au jardinier qu'il attendait prochainement l'envoi d'une commande faite à votre usine et de la soigner, si elle arrivait avant son retour.

— Je suis bien aise de le savoir, reprit Thomas; j'attendrai le retour de M. Bracanson et j'accompagnerai les objets demandés.

— C'est l'usine de M. Jouriaud qui fournit les parquets de la villa Bracanson, dit Dora à la compagnie; cela fait que je l'ai vu plusieurs fois à la maison.

Ces quelques mots furent dits d'une manière et sur un ton qui frappèrent Cornélie. L'empressement de Thomas à l'égard de Dora lui donna l'idée qu'ils se connaissaient beaucoup plus qu'ils ne voulaient en avoir l'air. Elle revint seule chez elle, laissant Thomas achever sa visite dans la famille Vouthet. Toutes sortes de suppositions lui vinrent à l'esprit; mais ce qui lui parut clair comme le jour et la soulagea d'un grand poids, ce fut la certitude que Thomas ne pensait point à elle. Aussi fut-elle plus causante avec lui, et plus gracieuse, lorsque les deux pères, étant de retour, ils passèrent les quatre ensemble une demi-heure avant de se quitter. Thomas rappela bientôt que c'était le moment d'atteler et de repartir.

— Merci de votre bonne réception, dit-il à Cornélie en lui serrant la main. J'ai eu bien du plaisir à faire votre connaissance. C'est seulement dommage que l'endroit où je travaille soit si loin de Bressens. J'ai fort peu de temps libre et une assez grande responsabilité.

— Je le comprends, répondit Cornélie. Bon retour chez vous.

Une fois en route, et malgré le bruit du char, le père Jouriaud voulut savoir ce qui s'était dit de part et d'autre, pendant qu'il était au village avec son ami Horace.

— Il ne s'est rien dit, répondit Thomas. M^{lle} Dupont m'a conduit chez les Vouthet, et j'y suis resté jusqu'au moment où vous êtes revenus. La fille de ton ami a ses idées, sois-en sûr, et moi aussi j'ai les miennes. Son père ne s'en doute pas et n'y voit que du feu; mais je parierais vingt mètres de parquet contre une planche de sapin, que M^{lle} Cornélie a un galant qu'elle aime. Je ne me suis point mis en avant, ayant de bonnes raisons pour cela. Il me faudra plus tard une femme qui puisse être à la tête d'un gros ménage, et non une personne

habituee à ne faire de la soupe que pour deux. Enfin, je ne tiens pas du tout à devenir cultivateur. C'est un état où l'on ne gagne rien, et où il faut se donner beaucoup de peine.

De son côté, Horace questionnait sa fille sur la visite de Thomas.

— Tu as entendu tout ce qu'il m'a dit, lui répondit-elle. Il ne songe point à moi. Au reste, je ne serais pas étonnée si l'on apprenait qu'il a déjà fait une connaissance; en tout cas, le père et lui ne sont pas d'accord. Je suis bien contente qu'il ne soit plus question de rien entre nous, et je t'engage à ne pas trop compter sur l'amitié de M. Jouriaud. C'est un homme commun et d'un caractère faux. Je vais goûter ce soir chez ma tante. Tu ne voudrais pas y venir avec moi? Elle m'a chargée de t'inviter. Notre voisin y sera aussi, dit-elle avec un tremblement dans la voix; si tu le voyais d'un peu près, tu changerais peut-être d'opinion à son égard. Il serait pourtant si agréable de vivre en bonne intelligence les uns avec les autres, au lieu de....

— Serais-tu bien capable, interrompit le père avec indignation, de prendre parti pour ce gueusard contre moi? Il ne manquerait plus que ça. Non certainement, je n'irai pas m'asseoir à la même table que lui. Il m'a trop blessé et humilié. As-tu vu comme il a l'air de me narguer avec son chemin neuf? On dirait qu'il cherche à me braver. Mais il trouvera plus tard à qui parler; je lui garde encore quelque chose à quoi il ne s'attend pas. Puisqu'il sera chez ta tante qui est une follasse, fais-moi le plaisir de le traiter de haut en bas, comme un malhonnête qu'il est. Ah! parbleu, je vois venir la chose, dit-il en s'efforçant de rire dans son fiel très amer, oui, je vois venir que ta tante lui lancera Dora au visage. C'est pour cela qu'elle invite M. Réval. Je la connais. Quant à toi, Cornélie, souviens-toi que je ne tolérerais pas le moindre rapport de bon voisinage entre vous deux. Si malheureusement cela arrivait, je te renierais pour ma fille. Mais cela n'arrivera pas.

Et c'était déjà fait!

Au souper chez sa tante, Cornélie fut placée à côté de Philippe, en face de Julien. Dora fit les honneurs d'une table fort bien servie. On voyait qu'elle s'y entendait. Cornélie était profondément triste et fit son possible pour qu'on ne s'en doutât pas. Elle resta simple, causa volontiers avec Philippe, qu'elle aimait comme cousin et qu'elle tenait pour le plus franc de la famille. Dora lui adressa deux ou trois questions sur les Jouriaud père et fils. Elle répondit de manière à montrer l'estime que le fils lui avait inspirée, ce qui parut intéresser Dora. Julien écoutait de toutes ses oreilles; et lorsque son regard rencontrait celui de Cornélie, un observateur perspicace aurait découvert dans les yeux de l'un et de l'autre, une sorte d'entente mystérieuse, qu'il leur était impossible de cacher. Cela n'échappa ni à Dora, ni à Philippe,

qui, chacun dans son for intérieur, restèrent convaincus qu'il y avait là un secret. Dora se persuada facilement que l'intrigue était déjà nouée avant que Julien achetât la maison, et que c'était à cause de cela que le père de Cornélie détestait leur jeune voisin. Une telle supposition était absolument gratuite.

Nous verrons dans la suite de cette histoire, comment des événements imprévus amenèrent un grand changement dans une situation devenue intolérable, où les souffrances morales ne manquèrent pas aux deux principaux intéressés.

TRÖISIÈME
PARTIE

CHAPITRE XXI

LA ROCHE TOURNE AUTREMENT



près Pâques, les travaux de campagne recommencèrent partout avec entrain. Il faisait beau. Le soleil envoyait sur nos contrées des rayons de jour en jour plus chauds, plus féconds. Les grands bois se couvraient d'un feuillage épais, jusqu'au sommet de ce vieux Jura dont chaque printemps rajeunit les pentes grises, dépouillées en hiver. À Bressens qui n'en est qu'à une faible distance, la montagne et la plaine se donnaient gracieusement la main. La colline boisée qui s'avancait entre le village et le Carre, avait l'air d'être en habits de fête. Dans la première quinzaine de mai, les fleurs forestières mêlaient leur parfum à celui des plantes cultivées des jardins, et à celui des prairies. Le campagnard visite ses champs, pour s'assurer de la bonne levée des semis du printemps. Les plantations germent vigoureusement. La plupart montrent déjà leurs tiges encore délicates. On va voir si les premiers bourgeons de la vigne sont bien développés, et si l'on peut espérer que la sortie du raisin sera belle. Le cultivateur vit d'espoir; il doit attendre avec patience le fruit de son travail. La foi aux soins paternels du Dieu Tout-Puissant, en faveur de ses créatures, lui est nécessaire plus qu'au négociant, au banquier, à l'artisan, qui, chaque soir, font leur caisse et enregistrent le gain de la journée. Mais un grand nombre de laboureurs ont perdu la foi. Ils n'élèvent pas leurs pensées plus haut que la terre. Bien travailler, avoir beaucoup de bétail, beaucoup d'engrais, voilà ce qui seul, à leurs yeux, a le pouvoir de faire obtenir de belles récoltes, de bons résultats. Eh oui! sans doute. Sans cela nous ne pouvons rien; mais croyez-vous donc que la confiance en Dieu, que le sentiment de notre dépendance envers lui, que la reconnaissance pour ses bienfaits et que la soumission lorsqu'il nous châtie, — que toute cette vie

de l'esprit, de l'âme et du cœur soit inutile ? Lorsque la gelée détruit la récolte des vignes ou que la grêle foudroie les moissons, croyez-vous qu'il vaille mieux murmurer contre la Providence que de se soumettre à ses jugements et reconnaître avec humilité que, si nous recevons de Dieu les biens, il faut aussi en recevoir les maux ? Oh ! si l'homme n'était qu'un animal, qu'une bête des champs, on comprendrait encore sa colère à la vue d'un désastre ; mais il y a en lui autre chose que le corps, et c'est à quoi il ne pense guère, soit dans l'abondance, soit dans les privations.

Allons voir un peu ce que font les gens du Carre de Bressens, depuis les fêtes de Pâques.

Julien et Prosper reprirent avec entrain les travaux relatifs à l'entrée nouvelle. Si petit que fût ce bout de chemin à établir, il y avait bien de l'ouvrage pour deux hommes. La terre ayant été enlevée et mise en tas, Julien et son ouvrier ouvrirent une tranchée dans le haut du pré, à l'endroit où se montrait un renflement du sol. Ils ne tardèrent pas à y découvrir un petit bloc erratique, enfoui à peu de profondeur. C'était du granit, d'une espèce qui se fend bien en lames de l'épaisseur voulue, au moyen de coins de fer introduits dans des rainures et sur lesquels un ouvrier frappe avec un gros marteau. Julien prit un maçon pour faire cet ouvrage. Le bloc, d'un mètre cube environ, fournit les matériaux nécessaires à la construction d'un aqueduc traversant le chemin neuf. L'eau de la fontaine entrant directement dans le pré de Julien, qu'elle arrosait dans la partie inférieure, il fallait que cette eau passât sous le chemin, afin de ne pas se répandre le long et même au-dessus. Ce petit canal fut construit en un jour, et bien cimenté avec de la chaux hydraulique. L'opération, fort simple d'ailleurs, réussit parfaitement.

Horace regardait cela, mettant le nez sur la palissade, et d'aise il se frottait les mains en voyant Julien faire cette dépense. Lorsque l'aqueduc fut achevé, la chaux durcie, le tout recouvert de gravier qu'on trouvait en abondance au-dessous du bloc de granit, Horace fit aussi une tranchée dans son terrain, vis-à-vis de la fontaine, et conduisit l'eau de celle-ci dans le fossé du chemin, du côté opposé au pré de Julien, de façon à ce qu'il n'y en entrât plus une goutte. L'eau allait rejoindre la route du village et se répandre de là sur d'autres propriétés. — Par méchanceté, Horace avait laissé faire le canal de Julien, avant de détourner la rigole. Ce nouvel acte de mauvais vouloir excita une indignation générale dans le quartier. Prosper ne se gêna pas d'en gloser à sa manière ; M^{me} Jean-Pierre aussi. Voyant ce qui se passait, Gabriel Richaud vint sermonner Horace et lui dire son fait. Il lui demanda si vraiment il trouvait de la satisfaction à se venger

de cette manière, et si, au contraire, il n'en éprouvait pas déjà des remords. Horace répondit que M. Réval, comme il l'appelait, ayant usé de son droit d'acheter l'immeuble, lui, Horace, usait simplement du sien en amenant le trop plein de la fontaine où cela lui convenait. Cette eau étant à lui, il ne voyait pas pourquoi il la donnerait à M. Réval, plutôt qu'à tel ou tel autre propriétaire.

— Mais, objecta Gabriel, depuis que votre fontaine est faite, et il y a de cela plus de trente ans, l'égoût du bassin a toujours coulé dans le pré des Tardy. Ton voisin actuel pourrait donc élever le droit de prescription et te forcer à lui laisser la jouissance de cette eau.

— S'il a un titre bien en règle, qu'il le fasse valoir, répondit Horace.

— À propos de titre, puisque tu y tiens si fermement, j'en ai trouvé un dans les papiers de l'hoirie Tardy, concernant le passage que tu as aboli au moyen de ta palissade. Il est ancien et a été signé par le grand-père de Samuel Tardy et par le propriétaire à qui appartenait en ce temps-là votre maison.

— Oui, j'en ai aussi un double ; mais cette transaction n'est pas sur papier timbré ; les signatures ne sont pas légalisées ; n'étant pas fait par main de notaire, cet acte sous seing privé n'a aucune valeur. Ce n'est qu'un chiffon de papier.

— Si j'étais à la place de Julien Réval, je te ferais bien voir s'il n'a aucune valeur. Mais j'attendrai pour cela que mes pupilles soient actionnés par ton voisin. Écoute-moi, Horace. Tu veux te rendre la vie amère en agissant comme tu le fais et en gardant d'aussi mauvais sentiments de haine dans ton cœur. À supposer même que ton voisin ait des torts à ton égard, — ce qui n'est pas, — ne devrais-tu pas lui pardonner, quand tu vois qu'il ne se plaint pas des embarras et des ennuis que tu lui causes ? Réfléchis donc un peu que, toi aussi, tu as besoin du pardon de Dieu, et que la manière de te conduire envers ton prochain mérite un blâme sévère.

— C'est bon, c'est bon ; va prêcher tes sermons à quelque autre ; je n'en ai pas besoin.

Cornélie fut très chagrinée par cette nouvelle brutalité de son père ; mais craignant de l'irriter toujours plus contre Julien, elle ne lui dit rien à ce sujet. — Celui-ci se sentit blessé beaucoup plus par cette affaire d'eau que par la fermeture de son passage. Horace eût été content s'il avait pu savoir que Julien souffrait de se voir ainsi malmené, privé d'un arrosage nécessaire à son pré et à ses arbres en été. Mais, comme Cornélie, il ne laissa rien paraître de ce qu'il éprouvait. Pour elle, il était résolu à tout supporter sans se plaindre.

C'était déjà bien ennuyeux de devoir descendre assez en bas et remonter ensuite jusqu'au bassin de la fontaine. Cela prenait du temps

pour gens et bêtes. Il fallait surveiller les vaches de près, afin qu'elles n'allassent pas gambader dans l'herbe voisine ; et la Brune devait être conduite à la main, soit en allant, soit en revenant. Ernest allait chercher l'eau pour la cousine Rose, dans un arrosoir dont le poids lui faisait pencher le corps tout d'un côté, lorsqu'il l'apportait plein à la maison. Mais si Julien apercevait Cornélie vers la fontaine, il s'y rendait bien vite avec deux arrosoirs vides, pour les rapporter lui-même d'un pas alerte, après avoir échangé quelques douces paroles avec sa bien-aimée. C'était, hélas ! le seul endroit où il leur fût possible de se voir un instant, et encore fallait-il s'y prendre de manière à n'éveiller les soupçons de personne, surtout pas du terrible père. Une fois tous les deux jours, c'était le plus qu'on pût s'accorder. Alors, tout en laissant remplir l'arrosoir sous le goulot, la main libre de Julien se posait sur celle de Cornélie, et les cœurs battaient à l'unisson. Tous les amoureux font cela, et les deux que nous connaissons, quelque sages qu'ils fussent d'ailleurs, ne se conduisaient pas autrement que les autres. C'était peu de chose ; on peut bien le leur accorder.

Cependant, si réservés qu'ils eussent été dans tous leurs rapports, quelqu'un avait deviné leur secret. C'était Philippe. Déjà sa sœur Dora, avant de repartir, avait dit à Cornélie en l'embrassant :

— Je te souhaite bien du bonheur, ma chère ; mais tu as une position difficile avec ton père. Il me paraît disposé à l'irritation contre votre voisin, qui est vraiment un aimable garçon. Moi aussi, j'ai des soucis dont je ne parle guère. Il faut avoir bon courage et espérer en l'avenir. Le métier de cuisinière est assez bien payé ; mais il ne serait pas gai d'avoir à le faire toute la vie. Une autre fois, je pourrai peut-être t'en dire davantage. Il me serait impossible maintenant de m'accoutumer au genre de notre maison et à la négligence en fait de propreté qu'on y rencontre. Philippe en souffre aussi. À propos, tu peux compter sur son amitié très fidèle ; mais il ne songe plus à te faire la cour. Quand je l'ai questionné sur ce sujet, il m'a répondu que ton père ne verrait pas la chose de bon œil. Puis, il a ajouté que ce serait d'ailleurs trop tard, mais qu'il t'aimait bien tout de même. Adieu, chère. Embrasse-moi encore une fois.

Ce petit discours plein de cœur toucha Cornélie ; mais il lui fit comprendre que son père ne tarderait peut-être pas à deviner ce qui se passait, puisque, sans en avoir soufflé mot, Philippe et Dora l'avaient compris. Et cela lui causa une grande angoisse.

Julien amenait avec le char attelé de la Brune, le gros gravier que Prosper extrayait dans le haut du pré. Il en fallait bien trente caissées pour garnir la chaussée d'un bout à l'autre ; puis, par-dessus, un certain nombre de chars de sable pour niveler et adoucir cet empier-

rement anguleux. Au-dessous de la couche de gravier, on espérait trouver une veine de sable. — Dans la zone des terrains situés non loin des premières pentes du Juravaudois, on remarque une grande variété de sol. En tel endroit, c'est une prairie sèche, graveleuse, où la couche de terre végétale n'a que trois ou quatre pouces d'épaisseur; et, limitant cette prairie, on trouve un sol marécageux d'où émergent les saillies de blocs erratiques, au milieu des joncs et des roseaux. Ailleurs, c'est un bassin, ou bien un terrain tout plat, rempli de tourbe noire, dans lequel on cultive la betterave et les choux depuis des siècles, et toujours avec le même succès. Et puis, tout près de ce lieu que jamais ne visite la sécheresse, voici des champs de bonne terre, où le froment et l'esparcette donnent de superbes récoltes. En fouillant le sol à une certaine profondeur, on ne sait jamais d'avance, à moins d'être initié aux mystères de la géologie, ce qu'on y découvrira. Ce ne sera pas un trésor, dans aucun cas; l'argent et l'or ne sont pas bourgeois de nos collines, fort heureusement; et nos ruisseaux se bornent à charrier des pierres et du menu gravier, des débris de bois et des croûtes de tuf, sans nous montrer jamais une seule paillette de cet or natif dont les premiers placers de la Californie étaient pour ainsi dire pavés. Quant au trésor dont parle Lafontaine dans la fable du laboureur et ses fils, on le trouve partout, à la condition de ne laisser nulle place

Où la main ne passe et repasse.

Ce n'était pas ce que Julien cherchait dans son creux, sous le gravier. Nous avons dit que c'était du sable.

Avant de récolter du froment ou du foin dans cet endroit ouvert, il faudrait miner tout autour, remplir le vide et niveler la surface. Il y aurait encore bien de l'ouvrage avant que tout cela fût fait.

Le sable fut trouvé; un sable lavé, légèrement humide et propre à la bâtisse. Les deux hommes en sortirent tant et plus avec leurs deux brouettes; il n'y avait qu'à prendre et à puiser avec la pelle. Mais quelle fut la surprise de Julien et de Prosper, lorsque, touchant au fond de cette veine de sable, ils en virent jaillir une source abondante qui, montant peu à peu dans le creux, finit par le remplir et déborder sur le gazon voisin. Ils ne s'étaient point attendus à pareille aventure, et ils avaient, certes, de quoi être étonnés. Le point de départ de cette source étant beaucoup plus élevé que le lieu où elle venait de sourdre, rien n'était plus facile que d'amener l'eau vers la maison. Elle coulerait à la bonne hauteur d'une fontaine; et comme tout donnait à croire que la source était permanente, elle constituait une trouvaille que bien des propriétaires eussent payée un grand prix. Pour Julien, elle valait plus de mille francs sans aucun doute, et elle le débarrassait à tout

jamais de l'ennuyeuse nécessité d'abreuver son bétail à la fontaine d'Horace, comme aussi d'y alimenter son ménage. Il lui serait même facile d'avoir un robinet dans sa cuisine, objet bien commode, que nulle famille de Bressens ne possédait.

Quel fut son premier sentiment à la vue de ce véritable trésor? Pensez-vous, lecteur, qu'il jouit à l'idée de la confusion du père de Cornélie? Oh! non. Julien était pieux, de cette piété solide et franche, qui rapporte les événements grands ou petits de notre vie, à Celui qui dispose de nous comme il l'entend et dont la sagesse est infinie. En son âme, il bénit le grand Dieu des cieux pour ce bienfait inattendu autant qu'inespéré; il se dit que sa bien-aimée en serait reconnaissante aussi, et qu'elle en jouirait beaucoup, s'il était possible qu'elle vînt un jour habiter sa maison et en être la maîtresse.

Il n'y avait plus moyen d'extraire du sable: c'était fini. Mais Julien en avait assez pour étendre sur le chemin, et même pour poser la conduite des tuyaux et pour le bassin en ciment de la future fontaine.

— Ah! ma foi, mon pauvre monsieur Horace, dit Prosper à ce dernier lorsqu'il revint chez lui pour changer de pantalon, — le sien était mouillé jusqu'au genou, — ah! oui, vous avez rendu un fameux service à votre voisin en le forçant à faire un chemin. Nous venons de trouver une source qui donne deux fois plus d'eau que la vôtre, et fraîche comme si elle sortait d'un rocher.

— Tais-toi, fou! lui dit Horace visiblement émotionné.

— Fou, tant que vous voudrez: mais, allez donc voir couler l'eau qui sort du creux de sable. Elle est venue si fort, que j'en ai eu jusqu'au ventre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Vous voyez bien que je suis tout mouillé. M. Julien ne donnerait pas sa source pour deux mille francs. Allez seulement la voir et vous m'en direz des nouvelles.

CHAPITRE XXII

LE PÈRE D'EN VEUT PAS DÉMORDRE



La découverte d'une source d'eau, abondante et saine, dans le pré de Julien Réval, fut un événement, pour le Carre d'abord, et ensuite au village même. Le petit quartier avait été négligé par l'administration communale, à l'égard de l'eau nécessaire à la consommation des ménages de ce hameau. Les gens du Carre étaient un peu considérés comme des ilotes par les gros communiens qui menaient la barque, lesquels s'inquiétaient assez peu de ce qui pouvait être agréable à leurs combourgeois logés de l'autre côté de la colline boisée. Jusqu'à l'établissement de la fontaine d'Horace et de Jean-Pierre, des puits appartenant aux particuliers avaient seuls servi à l'alimentation des maisons du quartier. En général, il n'y a guère plus de vingt ans que la question des eaux potables a fait de grands progrès un peu partout, grâce à l'esprit public, et aussi sans doute aux facilités que présente l'industrie des fonderies de fer, ainsi que la découverte de ciments hydrauliques. Pour ce qui me concerne, je me souviens encore très bien que, dans mon village natal, on allait chercher l'eau en été dans un puits pourvu simplement d'une poulie dans la rainure de laquelle passait une chaîne. À chaque extrémité de celle-ci était fixé un seau en bois qu'on faisait descendre au fond du puits, pendant que l'autre remontait après s'être rempli. La margelle n'était pas même recouverte, en sorte qu'on aurait pu y jeter des immondices, même des animaux en putréfaction. On se contentait de l'eau de ce puits, lorsque, par une cause quelconque, les fontaines étaient à sec. On n'employait guère que des tuyaux en bois, de calibres souvent différents, pour les conduites à travers les campagnes. Ces tuyaux étaient posés parfois à si peu de profondeur, que le soc de la charrue en enlevait des morceaux considérables, après quoi l'eau et la terre

étaient mises en communication. C'était le bon vieux temps des fontaines villageoises. Aujourd'hui, tout cela est bien changé. Les tuyaux en poterie, d'abord; ensuite, ceux en fonte de fer, puis ceux en ciment de Grenoble ou de Portland, et enfin ceux en fer étiré, ont amené une révolution complète dans toute cette partie de l'alimentation publique et particulière. Mais croirait-on qu'on trouve encore des communes riches, dans lesquelles il n'existe pas la moindre fontaine couverte? Les pauvres femmes dont le gagne-pain consiste à laver le linge aux lessives, sont obligées d'y passer des journées entières par la pluie, la neige, la bise et tous les frimas réunis. Pour boire et causer, perdre leur temps et leur argent, les hommes ont de splendides cabarets, des salles bien chauffées, pendant que leurs femmes et leurs filles sont exposées à toutes les intempéries. C'est là une chose dégoûtante qu'on ne saurait assez flétrir.

Les païens de Rome et de la Grèce valaient mieux à cet égard que nous autres soi-disant chrétiens civilisés des temps modernes. Les restes encore debout de leurs aqueducs, ou leurs prodigieux canaux souterrains, attestent le soin qu'ils apportaient à la santé générale, aussi bien du riche que du pauvre, du savant que de l'esclave ignorant.

La source trouvée par Julien devint en peu de jours un lieu de pèlerinage pour les habitants de Bressens. On était curieux de la voir de près, comme une espèce de phénomène. En pays papiste, la superstition populaire, exploitée par d'habiles faiseurs de miracles, eût pu en tirer un bon parti. Cela s'est vu ailleurs. Mais Prosper Thibaut n'avait pas foi aux apparitions célestes. Il ne croyait guère qu'à la matière. Et quant à la source en question, il dut expliquer au moins vingt fois comment il s'était dépêché de sortir du creux, pour ne pas être inondé par le flux de l'eau montante.

Horace ne vint pas jusqu'à l'endroit même; il en éprouvait trop de dépit. Mais, de son pré, qui touchait à celui de Julien, il put voir l'eau raser le sol et couler dans une rigole pour qu'elle ne s'étendît pas inutilement sur l'herbe des environs. Son espoir était que cette eau, trouvée d'une manière si parfaitement inattendue, ne provenait que d'un sac, d'un amas, qui au bout de peu de jours se viderait à fond une fois pour toutes. Ce mauvais désir ne se réalisa pas. La source demeura la même, et malgré une pluie survenue, elle ne troubla point son onde, toujours fraîche et pure. Décidément, il fallait qu'Horace en prît son parti. Julien était affranchi à l'égard de la fontaine du Carre, et l'aqueduc sous le chemin neuf ne serait pas inutile, malgré le mauvais vouloir du père de Cornélie.

Un soir, comme il en parlait avec sa fille, il dit tout à coup:

— Ah! si j'avais dix ans de moins, je sais bien ce que je ferais; mais

c'est trop tard pour y penser.

— Que ferais-tu ? lui demanda Cornélie.

— Je vendrais tout ce que je possède et j'émigrerais en Amérique. Y viendrais-tu avec moi ?

— Non, mon père. Je ne me sens pas du tout américaine. Les grandes étendues de terre, les vastes forêts, les habitations trop isolées ne me plairaient pas. Je préfère vivre ici à deux minutes d'un village. Si seulement je pouvais t'y voir heureux, calme et paisible dans tes sentiments ! Pourquoi la source trouvée par Julien Réval te cause-t-elle un chagrin aussi visible ? Depuis qu'elle coule, tu es tout triste, comme si c'était un malheur pour nous. Il me semble pourtant que c'est plutôt une bonne affaire pour notre quartier.

— Ah ! reprit cet homme intraitable, dont la rancune ne voulait pas s'avouer vaincue, si j'étais sûr qu'en creusant à la place où était notre tilleul, on pût rencontrer cette maudite source et la couper, je n'hésiterais pas à dépenser là une centaine de francs. Je serais dans mon droit, chacun étant libre de fouiller dans son terrain.

— Je pense que tu ne dis pas cela sérieusement, reprit Cornélie. Ne trouvant pas d'eau, tu en serais pour ta peine et tes frais ; et si tu en trouvais, il n'est pas sûr du tout que ce fût celle du voisin. Qu'en ferais-tu ? Nous n'en avons nul besoin. Mon bien cher père, crois-moi : renonce à toutes ces idées de vengeance qui te poursuivent et te font beaucoup de mal.

— Après ce que ce garçon nous a fait, il m'est impossible de le voir de bon œil. Cela m'irrite toujours plus, quand il réussit dans ses entreprises ; aussi je veux faire ce que je pourrai pour les contrarier. Quand sa fontaine coulera devant chez lui, que le bassin sera fait et les tuyaux posés, je verrai s'il y a moyen de couper sa source. La chose en vaudra mieux la peine.

C'était ainsi que la haine s'enracinait toujours plus dans le cœur d'Horace Dupont. Il l'y avait laissée entrer, et elle finissait par le dominer entièrement. Sa fille n'essaya pas davantage de le ramener à de meilleurs sentiments. Elle-même se sentait coupable à son égard, par son engagement téméraire avec Julien. Mais elle était décidée à sortir avant peu de cette fausse position. Elle avouerait tout à son père, au risque d'amener un terrible éclat, une véritable catastrophe.

Celui-ci, non plus, n'avait rien ajouté à ses dernières paroles. Tout à coup il dit à Cornélie :

— À propos, c'est donc fini entre toi et Thomas Jouriaud ?

— Il n'y a jamais eu de commencement. Tu as bien vu qu'il n'a pas cherché à me parler en particulier. Il a préféré faire une visite à Philippe chez ma tante.

— Oui ; j'avoue que j'ai trouvé la chose singulière.

— Il ne venait pas pour moi, mais seulement pour accompagner son père qui, je le répète, ne me plaît pas.

— J'ai réfléchi à une chose, Cornélie. On voit pourtant des mariages réussir entre cousins germains, au point de vue de la famille. Les Juifs se marient entre proches parents, et leurs enfants ne s'en portent pas plus mal. Si Philippe te plaisait, je ne m'opposerais plus à un mariage entre vous deux, d'autant plus que, par le fait, vous n'êtes cousins que parce que son père est ton oncle et moi celui de Philippe. Il est seul fils et aura de droit la maison de ses parents ; vous seriez alors à l'aise pour le logement, et pour le bétail aussi. Que dis-tu de cette idée ?

— Il faut l'abandonner. Philippe ne pense plus à moi. Il a chargé Dora de me le dire : et je crois d'ailleurs que ce n'a jamais été chez lui qu'une affaire de simple arrangement.

— Tu m'étonnes ; je croyais qu'il te poursuivait de son affection dans toutes les occasions.

— Non ; il a essayé une ou deux fois de me dire un mot plus amical qu'à l'ordinaire, mais sans rien qui ressemblât à un sentiment bien vif.

Si Cornélie se fût senti le courage d'une franche explication avec son père, le moment, peut-être, n'eût pas été mal choisi ; mais elle resta bouche close encore ce soir-là.

Julien avait écrit à son frère pour lui annoncer son heureuse trouvaille. Germain lui répondit qu'il viendrait passer avec lui le prochain dimanche, et qu'il amènerait la fille de la cousine Rose, venue en congé pour une semaine à Pâlins. La veuve n'avait que cette fille, placée en service à Lausanne. Sa mère lui fit savoir qu'elle pourrait partager sa chambre et passer ce temps avec elle.

Germain arriva le samedi au soir avec la jeune cousine. Le frère aîné fut singulièrement surpris de voir une nouvelle entrée dans le pré, et l'accès interdit plus haut, vers la fontaine.

— Ah ! par exemple, dit-il à Julien, ce n'est pas moi qui, à ta place, aurais laissé carte blanche à ce loup-garou de Dupont. Je l'aurais fait danser d'une belle manière. Sa palissade ne serait pas restée debout un quart d'heure ; et quant à l'égoût de la fontaine, j'aurais fait un contre-canal pour boucher le sien. À Tartare, Tartare et demi. Non pas que tu t'es laissé plumer et saigner comme un poulet.

— J'avais de bonnes raisons pour cela et je t'en ferai part un autre moment.

— De bonnes raisons ? reprit Germain. Puis, regardant son frère : tu t'es laissé prendre le cœur par ta jeune voisine ? gageons que c'est ça. Dans ce cas, mon cher, tu as agi avec une remarquable imprudence. Je veux bien qu'elle soit charmante.... Est-ce que je me trompe dans

ma supposition ?

— Non ; va seulement.

— ...Qu'elle soit charmante et me plaise beaucoup, pour le peu que j'en ai vu. Mais comment parviendras-tu à dompter le courroux de son père ? Ça me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, à en juger par ses procédés à ton égard. Est-ce que la personne est d'accord avec toi ?

— Oui ; nous sommes fiancés.

— Et le père, que dit-il ?

— Il ignore tout.

— Imprudents que vous êtes ! faut-il lui parler à, ce vieux Romain ?

— Non, garde-t'-en bien. Sa fille lui dira tout elle-même.

— Écoute-moi, Julien, reprit avec sérieux le frère aîné, tu avais déjà fait un coup de tête de jeune homme en achetant les immeubles Tardy, sans t'enquérir plus exactement de leur valeur réelle et des intentions de tes voisins actuels. Tu n'as pas mal réussi, je le reconnais ; quoique ce soit bien plus une chance heureuse que le résultat de réflexions judicieuses. Mais tu as fait pis que cela en t'engageant de cœur avec la fille unique d'un père qui te déteste. Suivant la manière dont il prendra la chose, tu risques de recevoir un coup de fusil quelque beau matin. Sois sur tes gardes.

— M. Dupont, répondit Julien, est incapable d'une action pareille. Il peut me susciter des tracasseries, me créer des embarras matériels, mais il ne s'abandonnera jamais à ce que tu supposes.

— Méfie-t'en. La colère aveugle même les meilleurs ; et certes ce père-là n'est pas de la première catégorie. Est-ce que tu ne ferais pas mieux de rompre ton engagement ?

— Rompre ? jamais ; ni elle ni moi. Entre nous, c'est à la vie et à la mort.

— Ah ! mon pauvre ami, que tu es donc jeune et sentimental ! Mais puisqu'il en est ainsi, suis ton chemin.

— Nous nous confions en Dieu, Cornélie et moi. L'avenir est à lui, non à nous. Il saura bien nous ouvrir la route.

— Ceci est une autre affaire, mon très cher. Libre à toi de le croire. Mais moi je suis de l'avis qu'un homme fait son chemin lui-même, bien plus qu'il ne doit compter sur l'intervention divine, à supposer que Dieu, — s'il existe, — se mêle de ce qui nous regarde. Penses-tu peut-être qu'il ira demander la main de cette fille pour toi ? Est-ce lui qui t'a dit de te fiancer avec elle ? N'as-tu pas, en cela, suivi ta propre impulsion, agi de ton propre mouvement ? Et tu voudrais maintenant obliger Dieu — je répète : s'il existe, moi je n'en sais rien ; — oui, l'obliger à ratifier une convention à laquelle il n'a point participé ?

C'est absurde! Tu te tireras de là par toi-même, Julien, ou par quelque ami; mais ne compte pas sur l'intervention du ciel dans une affaire où il n'a rien à voir et qui est toute de ce monde. Ce sont là de fort belles théories que vous autres croyants préconisez tant et plus. Si cela vous fait plaisir, joie vous en soit. Mais dans la pratique de la vie, elles ne signifient absolument rien.

— Ton raisonnement, Germain, est celui d'un homme auquel la foi en un Dieu vivant et personnel est étrangère. Tu ne peux donc pas te placer à mon point de vue. Mais laissons ce côté de la question. Oui, je reconnais que nous avons été imprudents, Cornélie et moi. Nous en portons la peine; et je persiste à dire que ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est de tout avouer au père, de nous conduire avec sagesse et d'attendre que Dieu, de l'existence et des perfections duquel je suis certain, nous montre sa volonté pour ce qui nous concerne. Nous devons agir sans doute, mais agir dans un esprit chrétien et avec une conscience droite. Lorsque Cornélie aura tout expliqué à son père, j'irai faire ma demande et confesser aussi mes torts, si vraiment j'en ai. Après cela, il en sera ce que Dieu permettra. En attendant, garde nous le secret.

Les deux frères eurent cette conversation à côté de la source, dont ils regardaient couler l'eau.

Caroline Dubois, fille unique de la cousine Rose, était une assez belle personne de vingt-cinq ans, grande et forte. Dans la famille où elle servait comme domestique, elle faisait la cuisine, les chambres, tout le ménage. Il est vrai qu'elle n'avait que deux maîtres, une dame et un vieux monsieur. Il fallait néanmoins être active et habile, pour mener à bonne fin, chaque jour, tout ce qu'il y avait à faire dans la maison.

CHAPITRE XXIII

TENTATIVE INFRUCTUEUSE



'était le samedi au soir, peu après son arrivée chez Julien, que Germain avait eu avec son frère la conversation rapportée dans le chapitre précédent. Pendant la nuit, Germain réfléchit encore à tout cela et se dit que, puisqu'il était là, il devait essayer une tentative d'apaisement, en allant chez le voisin Horace, pour tâcher de l'amener à des sentiments moins hostiles. Il y perdrait peut-être son temps et sa peine; mais enfin, si malheureusement il en était ainsi, au moins il aurait fait ce qui dépendait de lui pour empêcher la continuation d'un état de choses déplorable. Mais il se garderait bien de dire un mot, ni de laisser voir qu'il était au courant de la situation critique des deux jeunes gens. Il était bien aise aussi de voir d'un peu près Cornélie, et d'échanger avec elle quelques paroles, si elle était présente à l'entretien. Malgré son scepticisme railleur, ouvertement avoué, Germain Réval était doué d'excellentes qualités naturelles. Il avait l'âme généreuse, les instincts élevés et délicats, le cœur affectueux. S'il pouvait un jour reconnaître en Jésus-Christ l'Homme-Dieu venu sur la terre pour sauver les pécheurs et les ramener de leurs égarements, Germain deviendrait un ferme soutien de l'Évangile. Par toute sa conduite, il donnerait un vivant témoignage à la puissance de la grâce de Dieu. Déjà maintenant, il se montrait dans ses rapports avec ses semblables, meilleur et plus facile à vivre que bien des hommes rangés extérieurement sous le drapeau du christianisme, mais dont le caractère naturel peu aimable est encore bien souvent le plus fort. On peut être certain, du reste, que Germain Réval et ceux qui lui ressemblent, ont reçu en très grande partie ce qu'ils ont d'élevé et de distingué moralement, dans le milieu chrétien où ils ont été nourris dès leur enfance et où, qu'ils le veuillent ou non, ils vivent continuellement. Si étranger que paraisse

un peuple à la foi chrétienne, examiné d'individu à individu, il reste toujours un levain, une sorte *d'air* que chacun respire plus ou moins et dont il subit l'influence. Qu'un accident arrive à l'incrédule le plus avéré, au matérialiste, à l'athée; qu'une douleur vive le saisisse, et aussitôt sa première exclamation s'exprimera par ces mots : Ah ! mon Dieu ! — Il existe donc, ce Dieu qu'on invoque dans la souffrance ! Oh ! si l'on voulait bien le recevoir et l'aimer ! Comme nous serions heureux déjà ici-bas !

Lorsque les deux frères eurent soigné leurs bêtes et déjeuné, la cousine Rose et sa fille étant allées à l'église, ils se promenèrent autour de la maison et choisirent la place de la future fontaine. Julien voulait l'entourer, de trois côtés, d'une cloison en planches et la couvrir d'un toit léger, de façon à ce qu'on y fût toujours à l'abri du froid, de la pluie et même d'un ardent soleil. Ils visitèrent aussi le potager, dans lequel on pouvait déjà cueillir des légumes. Germain trouvait maintenant que l'acquisition de l'immeuble était une bonne affaire, surtout depuis la trouvaille d'une source permanente. S'il en avait eu le temps, il aurait visité les autres fonds; mais il voulait repartir de bonne heure, ne pouvant rester jusqu'au lendemain.

Tout en examinant les carreaux de laitues et de choux prêts à transplanter, Germain fit part à son frère de son intention d'entrer chez le voisin avant de repartir.

— Comme je n'ai personnellement rien à démêler avec M. Dupont, dit-il, et que je le connais pourtant, je puis très bien me présenter chez lui. Ce sera, dans tous les cas, une démarche honnête de ma part; et si cette espèce de Turc me reçoit mal, tant pis pour lui. Je ne suis pas censé connaître un seul mot de ce qui existe entre sa fille et toi; par conséquent, je puis leur faire une visite. J'entrerai aussi chez les Vouthet.

— Je te remercie de ta bonne intention, répondit Julien; mais je crois que tu n'obtiendras rien du père de Cornélie. Fais pour le mieux et sois prudent.

— Pour prudent, mon cher, j'espère bien l'être plus que toi. Allons voir un peu de quel bois le père Horace se chauffe. Naturellement, je vais seul.

— C'est bien évident.

— À ta place, j'aurais persisté à me présenter chez lui, puisque tu pensais à sa fille. Vois-tu, Julien, il ne faut pas avoir peur des hommes. Si on les craint, si on a seulement l'air de les craindre, on est bientôt perdu. Ils vous tombent alors dessus comme la grêle. Finalement, tu vaux bien autant que lui, autant que sa fille, et je ne vois pas pourquoi tu ne te rebifferais pas un peu.

— Ce n'est pas dans mes principes.

— Ni surtout dans ton caractère. — Je te retrouverai par là dans une heure. Peut-être irai-je saluer aussi ce brave M. Richaud. Si je tarde un peu, viens m'y rejoindre.

Fort de ses bonnes intentions, Germain se rendit d'un pas ferme chez le terrible voisin. Horace ouvrait précisément la porte de sa cuisine, comme Germain en était à deux pas.

— Bonjour, monsieur Dupont, fit le visiteur, ôtant son chapeau. J'ai amené chez mon frère la fille de sa gouvernante, pour quelques jours, et comme je repars cet après-midi, je n'ai pas voulu m'en aller, sans vous avoir salués, vous et mademoiselle votre fille. Pouvez-vous me recevoir un moment sans que je vous dérange ?

Pris au lacet de cette manière, et bien qu'à contre cœur, Horace ne put faire autrement que d'engager cet homme à entrer chez lui. Cornélie, qui était aussi là, s'empressa d'offrir une chaise à Germain.

— Merci, mademoiselle; je ne puis guère m'arrêter. Vous êtes en bonne santé, monsieur Dupont ?

— Oui, fit celui-ci; on se porte toujours assez bien.

— Et votre famille aussi, monsieur Réval ? demanda Cornélie.

— Je vous remercie. Oui, ma femme et les enfants sont en bon état, Dieu merci.

Germain disait ce *Dieu merci* sans réfléchir à la portée véritable de cet acte de remerciement envers Celui auquel il ne croyait guère. Une fois de plus, cela montre combien nous vivons dans une atmosphère imprégnée de besoins religieux.

— J'ai eu du plaisir, continua Germain, à voir les arrangements nouveaux exécutés par votre voisin, mon frère ; c'est un garçon qui montre de l'activité et de l'énergie au travail. Ce n'est pas peu de chose que d'avoir cultivé son jardin et fait en si peu de temps ce bout de chemin neuf avec un seul ouvrier. Il n'aurait pas demandé mieux que de continuer à user librement du passage que vous avez fermé près de votre maison, c'est bien évident; mais, comme dit le proverbe : « À quelque chose malheur est bon ; » et la chose a tourné en bien pour lui, puisqu'elle a été l'occasion de trouver une bonne source sur son propre terrain.

Horace, baissant la tête et ne répondant pas, Cornélie se hasarda timidement à dire :

— Oui; j'ai été bien contente de cette heureuse trouvaille pour votre frère. Il n'aura plus besoin d'amener son bétail à notre fontaine, et M^{me} Rose aura de l'eau tout près de la maison pour son ménage.

— Julien, reprit le frère, a l'intention de placer un robinet dans la cuisine même : ce sera commode. Eh bien, M. Dupont, sans vous en

douter, vous avez rendu service à mon frère. Loin d'être fâché contre vous, il est disposé, au contraire, à vous remercier. Je vous assure que c'est un bon garçon, d'un caractère franc et aimable. Il ne demande qu'à vivre en bonne harmonie avec ses voisins, avec vous particulièrement, dont la maison est la plus rapprochée de la sienne. Ce matin encore, il m'a chargé de vous l'assurer. Je veux bien que la manière un peu à l'improviste dont il a fait l'acquisition des immeubles de la succession Tardy ait pu au premier moment vous causer quelque peine, ou tout au moins vous surprendre. Mais vous le savez : la plupart des jeunes gens, surtout ceux qui ne sont pas mariés, sont disposés à agir un peu à leur tête. Il faut excuser mon frère, en considération du service qu'il a rendu aux orphelins, en misant le bloc à un prix assez élevé. J'espère, monsieur Dupont, qu'il ne sera plus question de lui faire des reproches, ni de lui témoigner un mauvais vouloir qu'il ne mérite pas. Cette petite guerre sera donc finie, n'est-ce pas ? Je viens de sa part, comme de la mienne, vous prier qu'il en soit ainsi.

À mesure qu'il parlait, Germain avait retrouvé toute son assurance ; et précisément parce qu'il usait de douceur et de prévenance dans sa manière de traiter le sujet, il se sentait plus fort que s'il avait débuté par une attaque en règle. Lorsqu'il eut terminé ce petit discours, Horace releva la tête, et, fixant sur lui le regard de ses yeux abrités sous d'épais sourcils :

— Vous parlez d'une guerre qui doit finir, dit-il ; mais vous ne dites pas que c'est votre frère qui me l'a déclarée en venant s'établir ici, contre mon intérêt et mes intentions, qu'il devait connaître. Cette guerre, puisqu'elle existe, durera autant que moi. Elle n'a fait que commencer.

— Vous ne dites pas cela sérieusement, monsieur Dupont. J'ai de vous, de votre caractère, une meilleure opinion. Ce qui est fait est fait ; il n'y a pas à y revenir. Le mieux pour vous est de l'accepter, comme mon frère accepte les empêchements, les ennuis que vous lui avez suscités.

— Il n'a pas besoin de les accepter ; qu'il fasse valoir ses droits s'il en possède.

— Ne parlons pas de droits, s'il vous plaît. Parlons de sentiments de bienveillance réciproque, cela vaudra mieux. Voulez-vous, monsieur Dupont, — je dis ceci afin que M^{lle} votre fille l'entende elle-même, — voulez-vous que mon frère vienne vous faire des excuses et vous prier de lui pardonner le tort qu'il a pu vous causer involontairement ? Il est prêt à vous donner sur ce point toutes les satisfactions que vous pouvez désirer.

— Non ; je ne veux rien de lui ; je ne veux ni le voir ni lui parler, et je

ne lui pardonnerai jamais.

— Prenez garde à ce que vous dites, monsieur Dupont. Je ne crois nullement à l'intervention du Créateur dans les affaires des hommes, mais l'expérience humaine nous montre que les événements se chargent parfois de remettre chacun à sa place. Tenez, dit-il en élevant un peu la voix, moi qui suis venu chez vous dans un but paisible et amical, je sens que votre haine m'échaufferait facilement la bile. Si c'était à moi que cette haine se fût adressée de la manière employée envers mon frère, par des procédés aussi malveillants, je n'aurais pas laissé votre palissade un quart d'heure debout. Vous auriez trouvé à qui parler. Mais vous avez eu devant vous un jeune homme patient, guidé par des principes de débonnairété chrétienne; et il vous a laissé faire impunément tout ce que vous avez voulu. Je comprends que l'homme, excité pour un instant, cède à un sentiment de colère et de vengeance; mais qu'il y persiste à froid, qu'il s'en fasse une sorte de nourriture empoisonnée, cela, je ne le comprends pas, et je le trouve détestable. Il est impossible, monsieur Dupont, que vous y persistiez plus longtemps.

— C'est ce que nous verrons, répondit le vieillard au cœur endurci. Je sais ce que j'ai à faire.

— Puissiez-vous être bien dirigé! dit Germain en se levant. Je vous quitte vraiment affligé; mais vous me donnerez pourtant une poignée de main. On ne sait ni de la mort ni de la vie, monsieur Dupont, et c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons.

Horace ne put refuser de donner sa main à l'homme généreux qui lui tendait la sienne; et quand Germain l'offrit à Cornélie, il sentit l'étreinte vigoureuse que la jeune fille lui donnait en signe de remerciement. Elle avait presque des larmes dans les yeux en l'accompagnant au corridor, où elle lui indiqua la porte de l'appartement de son oncle. Mais elle n'osa rien dire, son père se tenant debout chez lui, dans la cuisine restée ouverte, d'où il pouvait tout voir et tout entendre.

Au moment où Cornélie rentrait, après avoir refermé la porte, son père l'apostropha d'une belle manière.

— Comment! lui dit-il, tu te permets de serrer la main à un homme qui vient m'adresser des reproches dans ma maison et devant toi! au propre frère de ce Réval qui m'a blessé jusqu'au fond de l'âme! C'est donc ainsi que tu prends fait et cause pour moi! en secouant amicalement la main au frère de notre ennemi! Je ne te croyais pas capable d'une lâcheté pareille, ni aussi dénuée d'affection à mon égard.

— Mais, mon père, comment peux-tu me dire cela! tu sais bien....

— Je ne veux rien savoir. Tous ces beaux sentiments de bienveillance, d'oubli des injures, de réconciliation, tout cela ne me

regarde pas. Si c'est bon pour les femmes, ça ne vaut rien pour les hommes. On est un homme, on a du caractère, de la dignité, ou l'on n'est qu'une bête. Ne va pas te figurer que je change jamais d'opinion à l'égard du vaurien qui s'est mis à ma place. Je lui montrerai qui je suis. Et quant à toi, que je ne te revoie pas avoir l'air, ni avec lui ni avec personne de sa famille, d'être d'un avis différent du mien. Au lieu de rester bouche close, tu aurais dû m'appuyer, ajouter des récriminations aux miennes. À la manière dont tu prends la chose, on dirait vraiment que je suis le coupable et notre voisin l'innocent.

— Il n'y a pas de coupable, mon cher père ; il n'y a qu'un intérêt matériel froissé. Et si tu veux me permettre de le dire, il n'y a pas là matière à une rancune aussi vive. En la nourrissant, cette rancune, en l'excitant même, tu te fais beaucoup de mal sans aucun profit, et tu finirais par te rendre malheureux si cela devait durer. Je t'avoue franchement que j'en souffre, car il m'est absolument impossible de haïr mon prochain, quel qu'il soit. Ne te fâche pas si je te dis cela, mais moi aussi j'ai du cœur, et je crois que la véritable dignité de l'homme n'est pas dans le besoin de rendre le mal pour le mal.

— Oui, c'est ça : fais-moi encore la leçon, après que l'autre m'a dit des choses blessantes. Tu dis que tu as du cœur : montre-le donc à mon égard, au lieu de plaider contre moi comme tu le fais.

— Je ne plaide contre personne, mon bon père ; je désire seulement ta propre tranquillité d'âme et d'esprit.

Horace ne répondit pas à ces dernières paroles de sa fille. Il frappa du pied, puis vint à la rue, sans doute pour y respirer plus à l'aise. Le calme résolu de Cornélie l'exaspérait ; il sentait qu'il n'était pas de force à lutter avec elle et que s'il criait, s'il se fâchait tout de bon, il se mettrait dans son tort.

Quand il fut dehors, Cornélie s'assit, le cœur agité et tremblant. Pour peu que la conversation eût continué, elle aurait peut-être fini par tout avouer à son père, car elle sentait bien qu'elle n'était pas dans le vrai avec lui, et qu'une situation aussi fautive ne devait pas durer.

Mais que résulterait-il d'une explication dont la seule pensée l'effrayait ?

Chez les Vouthet, il n'y avait que la tante Jean-Pierre. Les deux jeunes étaient à l'église, et le père au fond de la grange, où il mêlait une brassée du foin d'Horace avec le sien.

— Bonjour, madame ; votre serviteur, dit Germain en entrant. Vous ne me reconnaissez peut-être pas ?

— Que si ! Pardine, vous êtes le frère de notre voisin M. Julien. Je vous ai déjà vu lorsque vous avez amené du foin.

— Oui, c'est bien moi, Germain Réval. Je ne voulais pas m'en

retourner sans saluer votre famille, comme je viens aussi de passer un moment chez votre beau-frère.

— Vous êtes bien aimable. *Assoyez-vous*, monsieur Germain. Ah! vous avez fait une visite à mon beau-frère Horace : est-il toujours aussi fâché contre ce brave M. Julien ?

— Mais oui ; j'espère toutefois que cela lui passera.

— N'est-ce pas ridicule et tout ce qu'il y a de plus absurde au monde, que de se cuire le sang de cette manière, quand cela ne sert à rien ? A moins que rien. Et remarquez, mon cher monsieur Réval, que tout ce qu'il a fait jusqu'ici dans sa colère, a tourné à l'avantage de votre frère. Voyez-vous, le bon Dieu ne permet pas que les innocents souffrent comme s'ils étaient coupables. Ça se voit continuellement.

— Pas tous les jours, madame Vouthet. Mais, n'est-ce pas ? votre mari n'est pour rien dans la construction de cette vilaine palissade et dans le détournement de l'eau ?

— Eh! mon cher monsieur, non seulement mon mari n'y est pour rien, mais, au contraire, il a désapprouvé mon beau-frère d'avoir fait cela. Nous sommes même un peu en froid avec lui, depuis qu'il fait des misères à M. Julien. Nous aimons beaucoup votre frère. Si j'avais une fille à lui offrir, je la lui donnerais de grand cœur, je vous assure. Mais il ne paraît pas, jusqu'ici, qu'il songe à se marier.

— On ne peut pas savoir, madame Vouthet; en tout cas, c'est bien aimable à vous de lui faire une offre pareille, dit Germain en riant.

— Oui, ma foi, que je la lui donnerais, reprit M^{me} Vouthet de plus belle. Il a bien fait dernièrement la connaissance de celle qui est cuisinière à Genève, chez M. Bracanson ; mais elle a dû repartir et c'est à peine s'ils se sont vus. Elle a une bonne place dans cette maison, ma fille Dora; outre ses 35 francs par mois, elle reçoit des bonnes mains et des cadeaux considérables, car M. et M^{me} Bracanson voient beaucoup de monde. Rien que des personnes de la plus haute société. Ah! fistre! c'est Dora qui s'entend à faire un beau dîner! Donnez-lui un saumon de vingt-cinq livres, ou la moitié d'un chevreuil, elle vous arrange ça de façon à ce que les convives la font demander dans la salle du festin, pour lui faire des compliments. C'est qu'on aime les bons morceaux chez les millionnaires! Ils ne se contentent pas, comme nous autres paysans, d'un barbot de racines jaunes avec du lard. Mais c'est bien naturel ; ils ont de quoi, et l'argent est fait pour le dépenser, n'est-il pas vrai ? — Que pourrait-on vous offrir, monsieur Germain ? Si mon mari était là, il irait au moins chercher un verre de vin à la cave; mais il *rablasse* par la grange, où il fait la pâture pour ses bêtes. Il va sans doute revenir dans un moment.

— Merci; je n'ai besoin de rien. Vous saluerez M. Vouthet de ma part.

— Il regrettera bien de ne pas vous voir. Et ça va bien chez votre frère? On ne l'a rien vu tout ces temps. Je craignais qu'il ne fût malade, à la suite des avanies que mon beau-frère lui a fait subir.

— Non, il se porte bien; mais il a été occupé à son chemin, et il va l'être ces jours-ci à sa fontaine.

— Eh bien oui. Dites me voir! quelle chance il a-t eue là! C'est que, monsieur Germain, ça vaut de l'argent, une fontaine! Et là, sur son terrain, à deux pas de sa maison! Mon mari dit que ça vaut à M. Julien plus de 1 500 francs. C'est ce qui fait tant bisquer mon beau-frère. Il peut voir, maintenant, à quoi ça sert de faire le méchant. Vous repartez déjà?

— Oui; j'ai peu de temps, et c'est loin d'ici chez nous.

— Eh bien, à la revoyance, monsieur Germain. Merci encore de votre aimable visite.

Le frère aîné rejoignit bientôt le frère cadet, auquel il raconta sa conversation avec le père de Cornélie.

— Dépêche-toi de faire ta fontaine, lui dit-il, avant que cet escogriffe ne cherche à s'en emparer. As-tu vu si c'est un courant d'eau qui passe dans ton creux de sable, ou si la source jaillit de bas en haut?

— Si c'était un passage d'eau, le courant aurait continué par-dessous, au lieu de monter à la surface du terrain. Ce doit être une source, venant de plus haut, et qui est retenue par un ban de terre glaise.

— Tant mieux. Mais, je te le dis: prends garde à ce père intraitable. Quant à sa fille, elle me plaît énormément. — Une autre fois, j'irai chez M. Richaud. Salue-le de ma part.

CHAPITRE XXIV

L'EAU DOUCE ET L'EAU AMÈRE



Julien avait accompagné son frère en char jusqu'au village. Là, ils se quittèrent, l'aîné pour reprendre la route bien longue de Pâlins, le cadet pour aller à la recherche de deux ouvriers indiqués par Prosper. Dès le lendemain, si possible, il voulait commencer les travaux de sa fontaine.

Un seul ouvrier y aurait mis trop de temps. Il fallait que cela s'exécutât rapidement, soit pour l'ouvrage en lui-même, soit parce que, la semaine suivante, la vigne et les champs réclameraient des cultures qui ne peuvent être renvoyées sans dommage pour les récoltes. — Julien trouva deux hommes disposés à se joindre à Prosper pour le creusage en question; et pendant qu'ils y seraient occupés, il irait chercher les tuyaux et les autres matériaux nécessaires. Rien ne se fait tout seul en ce monde; et une fontaine, en particulier, ne vient pas couler à côté d'une maison, sans exiger auparavant bien des combinaisons intelligentes et des bras actifs. Pour celle de Julien, il fallait soixante-dix mètres de tuyaux en ciment, et un bon nombre de sacs de cette même chaux hydraulique en poudre, soit pour souder les tuyaux, soit pour la construction d'un bassin carré-long, d'une grandeur suffisante. Ensuite, il fallait les matériaux d'un réservoir à la source même. Mais, avant tout cela, il fallait ouvrir une tranchée pour vider jusqu'au fond le creux où jaillissait la source et y établir un déversoir; et ensuite pratiquer une seconde tranchée jusqu'à la place choisie pour le bassin.

Je demande pardon au lecteur de tous ces détails; mais s'il doit un jour faire exécuter des travaux pareils pour son propre compte, il verra bien que je n'ai rien exagéré dans l'énumération que je viens d'en faire. Et je lui souhaite de n'avoir, comme Julien Réval, qu'un parcours de soixante-dix mètres, un creusage de six pieds vers la

source, pour finir à deux pieds seulement vers la colonne, autrement dit la *chèvre*, dans laquelle l'eau doit monter avant de s'échapper par le goulot.

Au retour du village, Julien trouva chez lui une visite: celle de Philippe Vouthet, venu pour la première fois. — Le grand garçon aux cheveux roux causait dans la cuisine avec Rose et sa fille, celles-ci l'ayant engagé à s'asseoir en attendant le maître de la maison. Philippe avait été avec elles à l'église dans la matinée. — Julien le fit entrer à la chambre que nous connaissons, où le voisin lui expliqua l'objet de sa visite.

— J'ai appris par Prosper, lui dit-il, que vous commencez demain les travaux de votre fontaine, et je viens vous offrir de vous donner un coup de main, si vous en avez besoin. Nous ne sommes pas pressés pour l'ouvrage ces jours-ci; je pourrais donc venir demain et après-demain si vous me voulez, et cela sans *conséquence*.

— Je vous suis reconnaissant de la pensée et de l'offre, répondit Julien. Mais j'ai trois ouvriers engagés pour la durée du travail, et je pense qu'ils iront assez vite pour que les tuyaux puissent être posés jeudi ou vendredi. Si j'éprouve du retard, j'aurai recours à votre obligeance. Mais ne craignez-vous pas que votre oncle ne soit fâché de votre désir de m'aider?

— Mon oncle a ses idées, et j'ai aussi les miennes. Quoiqu'il me témoigne de l'affection et que j'en aie certainement pour lui, je suis peiné de voir de quelle manière il vous traite. Il m'est impossible de l'approuver en cela, et je suis persuadé que ma cousine Cornélie en est aussi affligée. Voyant que nous n'approuvons pas sa conduite à votre égard, peut-être mon oncle viendra-t-il à de meilleurs sentiments.

— Je vous remercie, dit Julien en tendant la main à Philippe. Je voudrais aussi pouvoir vous être bon à quelque chose. Dans l'occasion, disposez de moi. Par exemple, vous n'avez pas de cheval. Si votre mère désirait faire une course à la ville ou ailleurs, je vous donnerais volontiers mon char et ma jument pour une après-midi. Entre voisins, il faut se rendre service, s'entr'aider autant que possible. Votre oncle me fait une guerre injuste; j'espère qu'il y renoncera.

— N'y comptez pas trop. C'est un brave homme, un père affectueux, un bon parent; mais s'il en veut à quelqu'un, à tort ou à droit, c'est comme une tache d'huile qui ressort toujours. Ainsi, dépêchez-vous de faire votre fontaine.

— Comment pourrait-il m'empêcher de la faire plus tard.

— Je n'en sais rien, mais s'il trouve un moyen de vous arrêter, soyez sûr qu'il s'en servira. Je le connais; et pourtant, je vous assure que je

l'aime. Là-dessus, je m'en vais. La fille de votre gouvernante a bonne façon et paraît bien douée. La connaissez-vous particulièrement ?

— Non; très peu. Elle n'a pas été élevée dans notre village, mais je sais qu'on est fort content d'elle dans la famille où elle est placée à Lausanne. Sa mère est une très brave femme, qui a eu bien du malheur, étant restée veuve de bonne heure et sans fortune.

Philippe se leva, quitta la chambre et salua poliment les deux femmes en passant à la cuisine. Julien l'accompagna quelques pas et revint à ses occupations du soir.

Comme il était un peu en retard, il ne put conduire la Brune à la fontaine qu'après le coucher du soleil. La nuit commençait déjà. Cornélie, qui, depuis un bon moment, guettait son arrivée, accourut avec un arrosoir à chaque main.

— Je languissais de vous voir, au moins un instant, lui dit-elle tout de suite.

— Et moi donc! répondit Julien.

— J'aurais tant voulu remercier votre frère de sa démarche; mais cela ne m'a pas été possible. Vous le lui direz. Sait-il où nous en sommes ?

— Oui.

— Mais il n'en parlera pas ?

— À personne. Il l'a deviné. Cornélie, il faut que je vous le dise : je me sens irrité ce soir contre votre père; peut-être ai-je tort; mais il ne faut pas qu'il me pousse à bout. Finalement, nous sommes majeurs l'un et l'autre. Nous pourrions au besoin nous passer de son consentement.

— Julien, dit Cornélie avec douceur, mais en même temps avec gravité, vous avez là une mauvaise pensée. Si elle revenait, promettez-moi de la repousser. Sans doute, je suis votre fiancée et je n'appartiendrai qu'à vous; mais je vous l'ai déjà dit une première fois. Pour que je puisse me marier, il faut que mon père y consente volontairement. Voici ce que nous allons faire, si vous êtes de mon avis. D'abord établissez votre fontaine. Quand ce sera fait, écrivez à mon père et demandez-lui ma main, que je vous ai promise. Je me chargerai de la lettre et j'en écrirai une de mon côté. Sommes-nous d'accord ? Il faut que je parte vite, car je suis restée déjà trop longtemps.

— Oui, ma chérie. Vous êtes bien plus sage et meilleure que moi.

— Adieu; ne perdons pas confiance, dit-elle en retirant la main que Julien pressait et qu'il aurait bien voulu porter à ses lèvres. Heureusement pour eux, nul ne les voyait. Le garrot élevé de la Brune les masquait à tous les yeux, et d'ailleurs la nuit commençait à être sombre.

Le lendemain, chacun était à son travail. Julien avec la Brune amenant les matériaux nécessaires; les trois ouvriers à la tranchée du déversoir. Julien ne les nourrissait pas; il les payait 3 francs par jour et leur donnait du vin. Cela lui convenait mieux; les hommes le préféraient aussi.

Le mercredi, dans la matinée, Gabriel Richaud vint donner un coup d'œil aux travaux en question. Il était bien aise de voir comment Julien s'y prenait pour son opération. Gabriel trouva les trois ouvriers assis au soleil, sur la terre remuée à côté du fossé de conduite. Ils avaient chacun du pain et du fromage à la main, et, devant eux, chacun aussi, une bouteille. C'était le moment des *neuf heures*. Le léger repas qui porte ce nom est peut-être celui qui fait le plus de plaisir à l'ouvrier de campagne. Il a mangé sa soupe de bon matin, et dès lors il a travaillé un grand quart de journée.

Tout en cassant leur croûte et buvant au goulot, ces hommes causaient. Là où se trouvait Prosper, on pouvait être sûr que la conversation ne languissait pas, surtout s'il était question des affaires de la commune et des droits de bourgeoisie.

— Voici monsieur Gabriel, dit-il en saluant l'arrivant.

— Oui; bonjour à vous trois, fit le nouveau venu. Vous avez déjà bien avancé à votre ouvrage.

— Pas mal, comme vous voyez. Demain au soir, ajouta Prosper, les tuyaux seront posés; et si le bassin est fini vendredi, on pourra mettre un bouquet sur la chèvre à la fin de la semaine. — On causait là, monsieur Gabriel, de cette triste affaire, arrivée la nuit dernière chez la Marthon. C'est vraiment une chose affreuse pour la commune.

— Qu'est-ce qui est arrivé? demanda Gabriel.

— Ah! vous ne le savez pas! Pardine, cette misérable Féline a fait deux garçons à la fois. Voilà six bourgeois de plus dans la commune depuis une année, et venus on ne sait d'où.

En écoutant Prosper annoncer, de cette manière, le triste événement, les deux autres ouvriers riaient aux éclats.

— Ah! vous avez beau rire, mes amis, leur dit Prosper, il n'en est pas moins vrai que voilà deux bourgeois de plus qui n'ont point de père pour les élever et les nourrir. Il faudra que la commune donne des secours à cette gueuse. N'est-ce pas abominable que l'argent s'en aille ainsi, quand il y a tant de pauvres gens honnêtes, qui en auraient besoin? Ne faudrait-il pas mettre à la correction cette malheureuse, et aussi les autres, pour le reste de leurs jours? Si ça va en continuant, la commune sera ruinée avant dix ans. Et alors, adieu nos *bénéfices*. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Gabriel?

— C'est, en effet, une chose bien sérieuse et bien triste, répondit lé

vieux solitaire. J'ignorais l'événement. Il y avait déjà sans cela trop de misères morales parmi nous. Mais il faut réfléchir aussi aux causes qui ont amené une si grande corruption de moeurs dans la jeunesse de notre pays, dans celle de notre village en particulier. — Que fait-on pour combattre le libertinage chez les jeunes gens ? Quel exemple leur donnent les parents, la plupart du temps, dans la famille ? Comment donc ! On voit des mères pousser elles-mêmes leurs filles à la danse, et cela pour toute la nuit ! Les pères ne s'inquiètent pas de ce que font leurs fils, et trouvent naturel qu'ils boivent quatre fois plus de vin, dix fois plus, dans certaines occasions, que cela n'est nécessaire. À tous les coins du village on entend chuchoter, ou rire aux éclats, des garçons et des filles, longtemps après que la nuit règne sur la terre. Bien des pères et des mères ne vont presque jamais à l'église. On laisse tout aller par le plus bas. Comment s'étonner alors que les passions de la jeunesse, aussi bien chez les filles que chez les garçons, se donnent carrière ? Ce serait le contraire qui étonnerait. Et d'autant plus que la loi ne condamne pas le séducteur d'une jeune fille, même d'une enfant de quinze ans, assise encore sur les bancs de l'école. Cela s'est vu, et se verra, tant que les choses suivront le même cours. — Et croyez-vous que les propos licencieux, les plaisanteries malséantes que des hommes sans pudeur font entendre dans les cabarets ; croyez-vous que l'incrédulité avouée et cynique de quelques-uns, — le matérialisme du plus grand nombre, — que tout cela et bien d'autres choses ne soient pas une lèpre qui dévore la jeunesse, après avoir détruit la vraie notion du bien dans le cœur des pères et des mères ? Les enfants qui tombent dans le mal sont très coupables, sans doute ; mais que les parents sans religion et sans principes se disent qu'eux aussi sont de grands pécheurs. S'ils élevaient leurs fils et leurs filles chrétiennement, on ne verrait pas ce qui arrive. Il ne s'agit pas tant de crier contre l'impureté, que de la combattre par une bonne éducation morale et par l'exemple d'une conduite pure. Est-ce que la plupart des mariages qui ont lieu dans les campagnes, n'ont pas commencé par la transgression de l'honneur et du respect qu'un jeune homme doit à sa fiancée ? Et quand le ménage a débuté de cette manière, vous vous étonnez que les enfants ne se conduisent pas mieux que leurs parents ! Non, pour moi, lorsque je réfléchis à tout cela, je me dis que si la corruption des moeurs a fait de si grands ravages depuis dix, vingt et trente ans, la cause première en est à l'absence d'une vraie crainte de Dieu et dans un esprit public, dans un laisser-aller qui sape la religion par la base, et de fait la moralité parmi les jeunes gens. Ce n'est pas en faisant de la politique dans les clubs, ni en pratiquant les mystères de la franc-maçonnerie, ni en grim pant

sur une échelle pour haranguer la foule rassemblée autour, qu'on relève le moral d'un peuple. On peut, de cette manière, le flatter, l'exciter, mais non lui donner l'amour du bien et le ramener à des mœurs sans reproches.

Nos trois compagnons ne s'étaient pas attendus à cette sortie de Gabriel et ne savaient trop que lui répondre. Il est probable que les deux qui avaient ri en écoutant Prosper, se sentaient repris en leur conscience, car ils étaient précisément de ceux qui tenaient des propos malséants en plein cabaret.

À la fin, ayant avalé sa dernière bouchée et bu à sa bouteille, Prosper avoua que M. Gabriel avait bien raison, et que c'était honteux de voir des pères qui n'allaient pas au sermon trois fois par an.

— Pas moins, ajouta-t-il comme conclusion, c'est fichant pour nous autres qui travaillons bien, d'être obligés d'accepter tous ces petits nouveaux bourgeois dans la commune. Il vaut pourtant bien mieux avoir des *étrangers* comme M. Julien, par exemple, car on peut au moins gagner sa vie avec lui. Le voici justement avec un char de tuyaux. Il faut nous remettre à l'ouvrage.

Ce que reprochait Gabriel Richaud à la société en général et aux parents en particulier, ainsi qu'aux jeunes gens des deux sexes, n'est, hélas! que trop fondé. Ce n'est pas à Bressens seulement que de si tristes causes produisent de si tristes effets. On sait que le mal est grand partout. Il aurait pu ajouter que lorsqu'on a peur du *piétisme* pour le peuple, c'est-à-dire de la vie religieuse, on peut être sûr qu'il se passera de ce qui constitue la vraie piété. Si par *piétisme* on entend seulement les écarts sectaires, les idées bizarres ou la singularité d'un certain langage religieux, on a parfaitement raison de le redouter. Mais si l'on redoute de voir la population tout entière vraiment pieuse, c'est-à-dire honorant Dieu et se rangeant sous la bannière de l'Évangile; si, à cette vie-là, vous préférez avant tout la vie politique, les luttes électorales, le *pintisme* au lieu du vrai *piétisme*, alors vous récoltez infailliblement ce que vous avez semé. Les faits sont là, chacun peut les voir; et Dieu veuille que cette funeste tendance n'aille pas en empirant.

Les réflexions de l'honnête Gabriel Richaud, comme les nôtres propres, nous ont fait perdre de vue les travaux relatifs à la fontaine de Julien Réval. Je m'empresse donc d'annoncer au lecteur que, grâce au beau temps et à l'activité déployée, la fontaine coulait à plein goulot le samedi au soir, dans un bassin en ciment, à large bord légèrement bombé et parfaitement étanche. Il ne restait plus qu'à remblayer sur les tuyaux et autour de la cheminée du réservoir. Julien remercia ses ouvriers et les maçons, après les avoir payés; puis, avant

d'aller chercher le repos dont il avait grand besoin, il rendit grâce à Dieu qui l'avait protégé durant toute cette semaine.

CHAPITRE XXV

LE SORT DES DEUX LETTRES



Entre les habitants du Carre et ceux du village, il n'existait pas de relations étroites. Les uns et les autres se voyaient peu ; et bien que ceux du petit hameau, sauf Julien Réval, fussent d'aussi bons bourgeois de Bressens que ceux du gros amas de maisons situées de l'autre côté de la colline boisée, ces derniers se considéraient comme leur étant très supérieurs et les vrais maîtres de la commune. Ils étaient l'astre central du système dont le Carre ne devait être que le satellite. Bressens le village était le soleil ; le Carre n'était que la lune, et même une lune à son dernier quartier. Les Dupont, les Vouthet, les Prosper et les trois autres habitants de cette nébuleuse, n'avaient pas de représentants à la municipalité. Ils devaient se borner à soutenir leurs droits dans l'assemblée annuelle du Conseil général, lors de la reddition des comptes. Prosper était leur avocat, au moins à sa manière. C'était celui d'entre eux qui criait le plus fort, sans avancer beaucoup. Ses critiques manquaient de précision et ne s'appuyaient pas sur des chiffres positifs. On le tenait pour un frondeur ; l'assemblée passait à l'ordre du jour, et Prosper en était pour ses frais d'éloquence. Gabriel Richaud avait fini par ne plus assister aux séances, après avoir essayé d'y faire entendre des raisons meilleures que celles de son voisin Prosper Thibaut. Mais il avait bientôt vu qu'il prêchait au désert. Un homme ayant passé trente années à l'étranger, ne pouvait plus, aux yeux de combourgeois qui n'étaient jamais sortis de leur village, être bien placé pour donner de bons avis à des gens pour lesquels Bressens était le centre de l'univers. Quand on vit habituellement dans un milieu pareil, on n'est plus étonné des rivalités, des animosités qui se perpétuent de génération en génération pour de mesquins intérêts, parfois pour une parole imprudente, prononcée mal à propos. Le

campagnard peut mettre à des choses de rien une importance excessive, selon la tournure de son esprit ou la disposition de son caractère. On a remarqué aussi depuis vingt ans, que les familles de paysans se visitent moins entre elles. Autrefois, on s'invitait de temps à autre. La mère de famille donnait un dîner ou un souper à des voisins, à des parents qui, à leur tour, rendaient la politesse reçue. Cela entretenait les bons rapports. C'est toujours un mauvais symptôme, lorsque chacun se confine chez soi, comme un escargot dans sa coquille. L'égoïsme personnel, l'intérêt vulgaire, grossier même, se développe alors d'autant mieux que les liens d'amitié ou de simple bon voisinage n'existent plus. Aujourd'hui, c'est à la danse que les jeunes gens se voient, loin des parents; et au cabaret que les hommes se rencontrent pour causer, boire ou jouer. Il y a aussi les nombreux banquets de sociétés, dont les journaux entretiennent leurs lecteurs, ayant soin de ne jamais oublier le *vin d'honneur* offert aux convives par l'autorité municipale. Tout cela fait que la famille demeure en dehors de ces réunions, et que chaque membre tire de son côté sans s'inquiéter beaucoup de ce que font les autres. C'est triste; mais c'est comme cela; et rien dans l'esprit public n'annonce le retour à un état de choses meilleur.

L'établissement de la fontaine de Julien Réval fit pourtant un certain bruit au village. On trouva que c'était heureux, pour lui d'abord, et ensuite pour le quartier. En cas d'incendie, il y aurait au moins de l'eau en abondance au Carre, et la commune se trouvait, par ce fait, déchargée de l'obligation morale d'en fournir à ses ressortissants du hameau séparé. Tout réussit à ce garçon, disait-on, et vous verrez qu'il finira par épouser la fille unique de son ennemi Horace. Si celui-ci n'avait pas une tête de fer, disait Polybe Chicot, il aurait, depuis longtemps, renoncé à sa rancune contre Julien Réval. En l'invitant deux ou trois fois à souper, la connaissance eût été vite faite entre les jeunes gens, tandis que cet original d'Horace fait tout ce qu'il peut pour irriter son voisin, qui vraiment se comporte à son égard comme un ange du bon Dieu. À sa place, il y a longtemps que je me serais révolté.

Des propos de ce genre, et bien d'autres, étaient tenus à Bressens, dans la matinée du dimanche où nous sommes arrivés. Plusieurs hommes se proposaient d'aller voir de près la fontaine de Julien, et d'en causer avec lui, pour le féliciter d'une réussite aussi complète. Horace se rendit à l'église où il n'était pas retourné depuis le jour qui avait précédé la vente aux enchères. Restée à la maison, Cornélie profita de sa liberté et de sa solitude, pour écrire à son père la lettre qu'elle se proposait de lui remettre avec celle que Julien lui adres-

serait de son côté.

Celui-ci ne savait trop où voir Cornélie pour lui donner sans témoin cette lettre. Après l'avoir écrite, il se tint aux aguets. Bientôt il vit la jeune fille, qui probablement cherchait aussi une occasion de lui parler; il la vit, ou plutôt il l'entendit appeler ses poules, auxquelles Cornélie apportait du grain, dans leur enclos, situé derrière la maison d'Horace, du côté de la montagne. Julien se hâta d'arriver. Une haie vive séparait les deux propriétés, et ce fut à travers le feuillage et les ramilles épineuses qu'il tendit l'enveloppe à la main chérie.

— J'ai aussi écrit ma lettre, dit Cornélie; mais si je vois mon père inquiet ou agité, j'attendrai un autre jour pour les lui donner. — Avez-vous remarqué comme notre fontaine a baissé pendant la nuit dernière? Pourvu que mon père n'aille pas s'imaginer que la vôtre est la cause de cette diminution!

— C'est absolument impossible, dit Julien. Hier au soir et toute la semaine précédente, les deux sources n'ont pas varié.

— Enfin, nous n'avons pas à nous faire du souci pour cela; c'est déjà bien assez d'avoir à mettre mon père au fait de notre situation. Ah! mon cher ami, demandons à Dieu qu'il nous protège.

— Je le lui demande constamment, Cornélie.

— Eh bien, ayons confiance en lui et restons dans le droit chemin. Adieu. Je vous tiendrai au courant. Il ne faut pas rester plus longtemps ici.

Pour ne pas y revenir, nous donnons ici la teneur de ces deux lettres. Voici celle de Julien :

« Honoré monsieur,

» Depuis six semaines je suis votre voisin, et il ne m'a pas été possible encore de vous exprimer de bouche mon vif désir de vous être agréable, dans tout ce qui dépendra de moi. Je voulais surtout vous prier de me pardonner le tort involontaire que j'ai pu vous causer par l'acquisition de ma propriété. J'ignorais absolument qu'il ne pouvait vous convenir d'acheter l'entier des immeubles de l'hoirie Tardy.

» Aujourd'hui, honoré monsieur, j'ai une demande de la plus haute importance à vous présenter. Veuillez m'entendre avec indulgence, je dirai même avec compassion. J'aime votre fille. Il m'a été impossible, bien que je ne l'aie rencontrée que pour des moments très courts, de la voir sans lui donner mon affection et m'attacher à elle de toute mon âme. M^{lle} Cornélie a bien voulu me permettre de penser à elle et m'autorise à vous demander sa main. Je vous prie instamment, honoré monsieur, de me l'accorder. Vous connaissez ma position, qui

est indépendante, puisque je possède quelque argent en sus de mes immeubles. En consentant à notre union, vous deviendriez, en quelque sorte, avec mademoiselle votre fille, propriétaires de ma maison. Vous l'habiteriez avec nous, et tout s'arrangerait ainsi pour notre bonheur. Veuillez ne pas repousser ma demande, et me croire, honoré monsieur, votre respectueux serviteur

» J. Réval. »

Voici la lettre de Cornélie :

« Mon cher et bon père,

» Je me reproche vivement de ne pas t'avoir dit, dès le premier jour, dans quelle position je me trouve depuis un mois. Mais tu conviendras que la faute de ma réserve à cet égard, tient aux circonstances, bien plus qu'au besoin de rester dans un silence que je ne puis ni ne veux garder plus longtemps avec toi. La lettre de Julien Réval t'expliquera ma situation. Nous nous aimons mutuellement. Cela est venu d'une manière subite, et tout ce que tu as cru devoir faire pour nous éloigner l'un de l'autre, n'a servi qu'à fortifier cette affection. J'aurais dû avoir le courage de t'en avertir tout de suite. Si je l'avais fait, je t'aurais épargné peut-être des préoccupations pénibles, et à moi une angoisse qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour. Je te supplie, cher et bon père, de pardonner à ta fille, si elle n'a pu faire autrement que de s'engager sans te demander conseil. Il est des situations et des choses contre lesquelles toute volonté est impuissante ; je l'ai bien éprouvé pour ce qui me concerne,

» Si tu consens à mon mariage avec Julien Réval, notre union mettra fin à tout mauvais vouloir entre toi et lui. Tu obtiendras ce que tu as désiré depuis la mort de Samuel Tardy, et tu n'auras pour cela pas un centime à dépenser. Tu me rendras heureuse, mon cher père.

» Si, au contraire, — ce qu'à Dieu ne plaise, — tu t'opposais à nos intentions, je te donne l'assurance, dussé-je en mourir de chagrin, que je ne me marierai pas sans ton consentement.

» Je suis ta fille qui t'aime,

» Cornélie. »

Telles étaient ces deux missives, dont nous pouvons, il nous semble, approuver le ton, la forme et le fond, étant donné le caractère de celui à qui elles étaient adressées. Qu'en penserait Horace Dupont ? C'est ce que nous verrons plus tard.

Après avoir quitté Cornélie vers le poulailler, Julien vint jusqu'à la fontaine publique. L'eau, en effet, avait diminué de moitié depuis la

veille, et on voyait qu'elle faiblissait graduellement. Au lieu de pousser en avant son jet, comme à l'ordinaire, l'eau tombait mollement, droit au-dessous de l'orifice du goulot. Évidemment une perturbation quelconque s'était produite à la source ou dans les tuyaux.

Comme il en avait le temps avant l'heure du dîner, Julien se rendit sur la colline montagneuse, où était le réservoir de la fontaine en question. Il ne connaissait pas encore cet endroit, dans lequel il trouva des muguets en fleur, dont le parfum suave embaumait tout l'espace où des centaines de ces plantes croissaient dans un sol humide et frais, malgré les rocailles voisines. Il en fit un bouquet, mélangé de feuilles vertes qui faisaient ressortir la blancheur parfaite des clochettes suspendues à leur tige mince et flexible. Passant à côté du réservoir dont le couvercle fermait avec un cadenas, il n'entendit qu'un petit bruit d'eau, tombant dans le vase de roc taillé, où les tuyaux en bois venaient la recevoir et l'amener au Carre.

En revenant chez lui, il rencontra Horace qui, arrivant du culte public, s'était arrêté vers sa fontaine. Julien le salua poliment.

— J'ai passé tout à l'heure à côté du réservoir de votre fontaine, lui dit-il; l'eau n'y arrive qu'en petite quantité. Il faut qu'il y ait plus haut, dans la coulisse même, un obstacle qui l'arrête.

— C'est mon affaire et non la vôtre, répondit brutalement le voisin. Je ne vous demande pas votre avis.

Puis il se dirigea vers l'entrée de sa maison, laissant Julien stupéfait d'une malgrâce pareille. « Qu'en sera-t-il de nos lettres ? » se dit avec un soupir le pauvre garçon.

Naturellement, Cornélie ne voulut pas les donner aussitôt après l'arrivée de son père. Elle les lui remettrait seulement à la fin de la journée.

Horace dîna presque sans adresser la parole à sa fille, puis il alla dormir pendant une heure. Il faisait déjà bien chaud, car on touchait presque à la fin de mai. Dans l'après-midi, son ami Jouriaud s'arrêta chez lui en venant d'un village de la montagne, où il avait traité des affaires de bois.

— Je ne veux pas dételer mon cheval, dit-il à Horace, mais seulement te saluer en passant, et te dire deux mots en particulier. Voici ce que c'est, fit-il, après être entré dans la maison. Je viens d'acheter un assez fort parti de sapins sur plante, pour le paiement desquels il me manque 500 francs. Les aurais-tu à ma disposition pour trois semaines ? Tu me rendrais service en me les prêtant.

Horace Dupont n'était pas riche, mais dans une aisance modeste, qui lui permettait d'avoir chez lui, à l'ordinaire, la somme en question. Mais il ne prêtait pas volontiers son argent. Si quelque honnête

travailleur de Bressens fût venu lui demander pour quelque temps 100 francs seulement, il aurait répondu par un refus. Jouriaud exerçait sur lui une si grande influence, il savait si bien le prendre et le flatter, que le paysan se décida, sans se faire presser, à lui remettre la somme demandée.

— Mais tu me promets, lui dit Horace, que tu me rendras cet argent le 24 juin ?

— Même plus tôt si tu en as besoin. Veux-tu que je t'en fasse un billet ?

— Non, ce n'est pas nécessaire; inscris-le dans ton carnet comme l'ayant reçu; je mettrai dans le mien que je te l'ai livré.

— Je vais le faire tout de suite, dit Jouriaud en soignant les billets de banque dans son portefeuille.

Les deux hommes vinrent à la rue, où Horace put constater que la fontaine avait encore bien diminué depuis midi. Pour peu que cela continuât, elle serait à sec avant la nuit. Il le fit remarquer au scieur.

— Oui, c'est parbleu vrai, dit celui-ci. Il faut qu'il y ait une grosse fuite quelque part. Vous la boucherez demain. À propos, ton voisin a trouvé une belle source dans son terrain. Est-elle sur la même ligne que la vôtre ?

— Non, elle en est même assez éloignée et se trouve d'ailleurs plus bas.

— Ah! reprit Jouriaud, dans la terre, l'eau suit parfois des routes étranges. Il faudrait vous assurer que ce n'est pas la vôtre qui alimente celle de ton voisin.

— Non, ce n'est pas possible.

— Alors, quelqu'un vous aurait-il peut-être joué un tour? Ce serait une chose grave, que la loi punit sévèrement.

— Ce serait une véritable coquinerie, dit Horace.

— Ah! reprit Jouriaud, à qui peut-on se fier en ce bas monde? à peu de personnes, pas même toujours à des amis. À plus forte raison pas à un ennemi.

Ce fut par ce trait méchant, vraie flèche de Parthe, que cet homme sans principes et sans conscience, insinua dans l'esprit méticuleux d'Horace Dupont, l'idée que Julien, revenant du bois avec son bouquet à la main, avait peut-être fait une ouverture à un tuyau ou introduit quelque obstacle dans le réservoir, pour causer un embarras aux propriétaires de la fontaine. Il n'était déjà que trop disposé à soupçonner le mal. Mais il y a des gens ainsi faits, et Jouriaud étaient de ceux qui préfèrent, à la paix avec tous, une querelle suivie de conséquences fâcheuses.

Le soir venu, Horace était d'une humeur de chien. Avec Philippe, il

avait suivi la conduite des tuyaux, sans découvrir aucune fuite apparente ; mais n'ayant pas la clef du réservoir, ils ne purent juger de ce qui s'y passait. Quand la nuit fut là, il ne tombait plus d'eau dans le bassin de la fontaine. Si cela durait plus d'un jour, il faudrait avoir recours à celle de Julien, pour le bétail et les ménages, et ce serait une terrible humiliation pour Horace Dupont.

Dans la soirée, Cornélie prit les deux lettres dans sa poche et vint s'asseoir en face de son père, attendant le moment favorable de les lui donner.

Pour engager l'entretien elle lui dit :

— Cette absence d'eau pour demain est sans doute une chose ennuyeuse, mais j'espère bien que tu ne t'en feras pas de souci. La réparation sera vite faite.

— La réparation! répondit le père sur un ton d'emportement, nous savons fort peu en quoi elle consiste.

— Eh bien, si elle dure un peu longtemps, le mal ne sera pas grand. Nous irons à la fontaine de Julien Réval. Il sera heureux de nous rendre service.

— Le diable l'emporte seulement, ton Julien Réval! Il est allé rôder autour du réservoir ce matin; si c'est lui qui a bouché la fontaine, je le ferai punir et mettre en prison. Il n'aura ainsi que ce qu'il mérite.

— Mais, mon cher père, comment peux-tu supposer une pareille chose de sa part? Si tu le connaissais...

— Ne me parle pas de lui! fit-il en ajoutant un affreux juron. Je suis déjà bien assez en colère ce soir, sans qu'on m'y fasse mettre encore davantage.

La pauvre fille laissa donc les lettres au fond de sa poche et ne dit plus rien. Elle voyait trop bien que tout serait inutile.

CHAPITRE XXVI

LA QUEUE DE CHEVAL



Je me suis demandé souvent, et je me le demande encore à cette heure, comment des hommes peuvent dormir, je ne dis pas *en paix*, mais simplement dormir, lorsqu'ils nourrissent à l'égard du prochain, quel qu'il soit, des sentiments de haine et de vengeance. Comment il est possible à un être humain, s'il se sent lui-même coupable devant Dieu, de terminer la journée en gardant au fond du cœur une amertume empoisonnée, contre tel ou tel de ses semblables ? Qu'ont dû éprouver les persécuteurs, les barbares, les gens cruels et vindicatifs, lorsque, parvenus au bord de la sombre vallée, ils ont vu le gouffre de l'éternité s'ouvrir devant eux, et entendu le jugement final prononcé à leur égard. Et, pour citer quelques noms de l'époque actuelle, comment... ? — Mais je réfléchis qu'il vaut mieux ne pas citer. — Seulement, j'en reviens encore à cette question que je me pose : comment ceux qui prêchent la guerre à la société, — comment les grands politiques, empereurs, rois, princes ou simples ministres d'État, qui ne craignent pas de lancer des centaines de mille hommes à l'attaque d'un pays tout entier, oui, comment peuvent-ils passer une nuit de sommeil paisible ? Il me semble que tous les serpents du remords doivent peser sur leur poitrine et leur procurer des rêves épouvantables. Ont-ils jamais prononcé sincèrement cette prière : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés³ ? »

Horace Dupont était un de ces hommes qui ne prient pas, qui ne

3 - Un grand stratéguiste n'a-t-il pas vanté, dans les journaux, l'excellence de la guerre pour élever l'intelligence humaine et former les nobles caractères ? Les tueries, les mitrailleurs, le fer, le feu et le sang, les souffrances inouïes des peuples et des individus, tout cela est bon pour développer le génie ! « Fais-nous ton Dieu plus beau si tu veux qu'on l'adore. »

peuvent pas prier le Dieu des miséricordes, parce qu'eux-mêmes ne sont pas miséricordieux. Ils peuvent avoir des éclairs de lumière morale, mais immédiatement après vient le roulement du tonnerre des passions, et ils rentrent dans leurs ténèbres accoutumées. Combien ils sont à plaindre ! Puissent-ils apprendre à connaître Celui qui, doux et humble de cœur, donne à l'âme le vrai repos.

Après avoir apostrophé sa fille comme nous l'avons vu, le soir de ce dimanche, Horace alla demander dans le quartier les ouvriers dont il avait besoin pour travailler à sa fontaine le lendemain. Il s'adressa à deux hommes qui demeuraient plus loin que Gabriel Richaud ; puis, revenant chez lui, il rencontra Prosper.

— Quand même tu t'es mal conduit à mon égard depuis deux mois, lui dit-il, veux-tu venir demain nous aider à réparer la fontaine ? Il me semble que tu peux faire cela *sans conséquence*, puisque tu jouis de l'eau. François Krig et César Lourou viendront aussi.

— Avec plaisir, monsieur Horace. Oui, j'irai de bon cœur. Ça tombe mal pour nous tous dans ce moment, car voilà mes *z'early* et les *six semaines* qui ont grand besoin de *terrer*. Mais pour vous rendre service et aussi à notre quartier, j'irai avec plaisir un jour, deux s'il le faut. Où croyez-vous que soit le mal ?

— Je n'en sais rien. Peut-être faudra-t-il relever la coulisse. On ne peut pas rester sans eau plus d'un jour.

— C'est bien sûr. Mais on a heureusement la fontaine de M. Réval, pour gens et bêtes. Sans elle, ma foi, nous serions mal logés, si la vôtre est bien gâtée.

— Tu n'as pas besoin de faire tant de réflexions ; tiens-toi seulement prêt à cinq heures, avec une pioche et une pelle. Mon neveu Philippe vous mettra en ouvrage.

Sa commande d'ouvriers étant organisée, Horace revint à la maison. En retrouvant Cornélie qui lisait dans sa Bible, il eut comme un regret de s'être emporté contre elle, ainsi qu'il l'avait fait avant de sortir. Il mangea sa soupe, après quoi il prit une chaise.

— Qu'est-ce que tu lis ? demanda-t-il à sa fille.

— J'en étais précisément à cette parole de notre Seigneur : « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aiment aussi ceux qui les aiment. C'est pourquoi je vous dis : aimez vos ennemis. »

— Oui, tout ça est bel et bon : *aimez vos ennemis !* fit Horace en levant les épaules. Jésus-Christ a été bien récompensé par ses ennemis, quand ils l'ont crucifié ! Tout ça, c'est de l'exagération. Les hommes sont des hommes et non pas des anges. — Ce soir, je me suis fâché, parce que tu es toujours à me parler de ce Réval que je ne

peux pas souffrir. Et puis, j'ai deux sujets d'inquiétude.

— Qu'est-ce qui t'inquiète ? demanda Cornélie.

— Eh bien, il y a d'abord cette fontaine qui va nous prendre du temps et coûter de l'argent, dans un moment où il faudrait être à la vigne et aux champs; ensuite j'ai prêté 500 francs à Jouriaud, et cela m'a été désagréable.

— Ne pouvais-tu faire autrement que de les lui prêter ?

— Pas tant ; non ; à moins de me mettre mal avec lui. Je suis étonné qu'un homme qui gagne autant qu'il le dit, ait besoin d'emprunter 500 francs pour trois semaines. Il doit avoir un compte courant chez son banquier.

— Tu sais ce que je pense de M. Jouriaud. Je ne crois pas qu'il soit pour toi un ami véritable. Tu te laisses prendre à ses flatteries.

— Il faudra bien qu'il me rende mon argent le 24 juin. Sais-tu une chose, Cornélie ? J'ai pensé finalement que tu as bien fait de refuser les avances de Thomas Jouriaud.

— C'était facile, puisqu'il ne m'en a fait aucune.

— Le regrettes-tu ?

— Absolument pas.

— Eh bien, après tout, je crois que le mieux sera de ne pas te marier. — J'aime bien Philippe ; mais tu m'as dit que tu n'épouserai pas un cousin. Restons donc comme nous sommes ; tu auras moins d'embarras, moins de soucis, et moi je serai bien soigné dans mes vieux jours. Adieu. Je vais me coucher. Il faut que je sois debout demain de grand matin.

Ce fut de cette manière que le père quitta sa fille. Il n'était donc pas possible, à moins de provoquer un orage terrible, de lui donner les deux lettres dans un tel moment.

Ce même soir, Philippe était chez Julien.

— Vous allez me trouver bien indiscret, lui dit le grand garçon en entrant. Voici deux dimanches de suite que je viens chez vous. Excusez-moi.

— Au contraire, dit Julien, vous me faites plaisir en causant un peu avec moi. Je n'ai pas souvent une visite, et je suis habituellement seul.

— Oui, j'ai pensé aussi à cela. Moi aussi, je me trouve parfois bien seul, même au milieu de notre famille. Je n'ai pas précisément les mêmes goûts que mes parents ; ma sœur Augustine est encore une enfant, et je ne vois presque jamais Dora, qui n'écrit pas deux fois par année. Je m'arrangerais mieux avec ma cousine Cornélie ; mais son père tient fort peu à mes visites à sa fille, et elle ne s'en soucie guère non plus. Nous sommes pour cela trop proches voisins. Je n'ai pas

d'amis au village, où je vais rarement excepté à la laiterie.

— Eh bien, venez souvent me faire un peu compagnie. Nous sommes à peu près du même âge. J'ai des livres à votre service, si vous aimez à lire.

— Merci; je ne refuse pas, mais pour l'hiver seulement. En été, vous savez qu'on n'a pas le temps de lire, les jours *sur semaine*.

— On peut lire le dimanche.

— Oui; mais il ne faut pas être trop fatigué. — Je viens vous demander la permission d'amener notre bétail à votre fontaine, pendant que la nôtre est à sec.

— Avec grand plaisir.

— On fera bien attention que les bêtes ne se jettent ni dans le pré ni au jardin. Dans ce moment elles y causeraient du dommage. Nous allons quatre ou cinq hommes demain, pour tâcher de réparer notre fontaine. Je suppose qu'il faudra ouvrir la coulisse et la relever.

— Je suis allé me promener jusqu'au bois dans la matinée, et j'ai passé à côté du réservoir fermé, dit Julien. Il m'a bien paru qu'il y arrivait très peu d'eau. Puis j'ai remarqué, une vingtaine de pas plus haut, un jeune noyer déjà gros, qui a poussé là d'aventure, et je me suis dit que son voisinage ne devait pas être bon pour la *coulisse*, dans le cas où elle ne serait pas cimentée. Si elle est obstruée, ce sera probablement par une queue de cheval provenant du noyer.

— Il faudra voir cela tout de suite dit Philippe. Nous avons été là mon oncle Horace et moi, et cette idée ne nous est pas venue. Mon oncle pensait plutôt qu'un malintentionné s'était permis de faire une ouverture à un tuyau. Je l'ai bien dissuadé de cette supposition. — Mais il me faut partir. Merci de votre bon accueil et de la permission d'amener nos bêtes. Celles de mon oncle viendront aussi. L'eau de notre bassin est déjà sale.

Vous pensez peut-être, ami lecteur, que j'allonge terriblement ces histoires de fontaines. Le sort des deux lettres gardées par Cornélie vous intéresse davantage. C'est assez naturel. Mais patience. Dans la ville que vous habitez, presque toutes les maisons neuves sont pourvues d'eau et de gaz, de l'entresol aux plus hautes mansardes. « À louer, appartement de cinq pièces, avec eau et gaz, » on peut lire cela dans la dernière page de tous les journaux qui publient des annonces. Or, dans un village, le gaz est inconnu. Et quant à l'eau, rarissimes sont les maisons qui possèdent un robinet d'eau coulante dans la cuisine du rez-de-chaussée. À l'étage supérieur, il n'en est pas question. Presque universellement, il faut aller aux principaux carrefours, d'où l'on rapporte à chaque bras un arrosoir d'eau fraîche. Et si, par une cause quelconque, les fontaines publiques viennent à tarir, vous

voyez les embarras, les misères, les fatigues de tout genre qui résultent de ce fait pour toute la population.

Vous me pardonnez donc, n'est-ce pas, les détails à vos yeux inutiles, dans lesquels je suis entré sur cet important sujet pour nous autres campagnards.

Faut-il vous expliquer encore ce qu'on entend par *queue de cheval*, dans un tel ordre de choses ? Peut-être ; car, dans les villes, on ne voit cet objet qu'à l'extrémité de la croupe des coursiers de voiture, d'omnibus, de charrettes, etc. Eh bien, dans les campagnes, il arrive parfois qu'une racine de noyer ou d'un arbre quelconque, mais de noyer principalement, pénètre par un mauvais joint dans le canal en pierre où passe l'eau d'une fontaine. Ce bout de racine, de la grosseur d'une aiguille à tricoter, se bifurque, se quadruple, se décuple rapidement et se multiplie à un tel point que c'est par centaines et par milliers de brins flexibles, qu'il aspire à lui l'humidité dans laquelle il vit, et qu'il transporte à l'arbre pour en alimenter la sève. Cet arbre est peut-être situé à une assez grande distance du canal qui le nourrit. Le tissu fibreux devient parfois si considérable, qu'il finit par remplir tout le vide du conduit souterrain, dont il prend la forme exacte. On appelle cela une queue de cheval, à cause de sa ressemblance avec le chasse-mouche de cet animal. J'en ai vu d'énormes et de très longues. Ces excroissances fibreuses peuvent faire sauter, en très peu de temps, les conduits peu solides ou le canal dans lesquels l'eau se trouve forcée. Vous voyez donc bien que je ne vous conte pas des histoires en l'air à propos de tout cela.

Il arriva ce que Julien avait prévu. Après trois jours d'un travail continu, la coulisse fut ouverte. Philippe en retira une queue de racines, pesant au moins cinquante kilos et qui avait occasionné une ouverture par laquelle l'eau s'échappait dans le sol pierreux, sans se montrer à la surface. Le lendemain, la fontaine d'Horace Dupont et des Vouthet, donnait son jet comme à l'ordinaire, et tout rentrait dans l'état normal au quartier du Carre. Le père de Cornélie et maître Jouriaud en furent pour leurs frais de suppositions absurdes et malveillantes.

Qui donc avait profité du désarroi momentané ? Vous l'avez compris, mademoiselle qui lisez mon récit. C'était Cornélie ; c'était surtout Julien, heureux de voir arriver sa bien-aimée avec un arrosoir qu'il lui portait jusqu'au chemin, après avoir causé un bon petit moment avec elle, au bruit paisible de l'eau tombant dans le bassin : babil moins doux et moins tendre que celui de nos deux amoureux. Cornélie allait-elle souvent chercher de l'eau à cette fontaine ? Je n'ai pas compté les visites ; mais je sais que la jeune fille était maintenant sage et

prudente. Je n'en dirais pas autant de beaucoup d'autres, placées dans une position analogue à la sienne. Horace, naturellement, ne voulut pas conduire lui-même son bétail sur le terrain de son ennemi; c'était Philippe qui amenait les bœufs de son oncle, après avoir abreuvé les siens.

Cornélie et Julien avaient décidé qu'il fallait garder les lettres jusqu'au moment où le père, satisfait d'avoir réparé sa fontaine, reprendrait du calme et se montrerait accessible à une explication.

Le jeudi, quand il vit que tout allait bien, il fut de bonne humeur dès le matin. Gardant un ouvrier, — non pas Prosper dont la faconde lui cassait la tête et que d'ailleurs il ne voulait plus occuper directement pour lui, — il travailla aux champs une bonne partie du jour. Ses pommes de terre étaient bien levées et pas encore trop avancées pour que les pointes du sarcloir atteignissent les radicelles au bout desquelles se forment les tubercules. Il dîna de bon appétit, fit sa méridienne, et retourna aux champs avec César Lourou jusqu'à l'heure de soigner le bétail. Quand il eut passé à la grange et à l'écurie, il vint prendre son café. Comme il était assez gai et causant, Cornélie pensa que le moment était favorable. Elle prit donc courage et lui dit :

— Mon cher père, j'ai là deux lettres qu'il te faudra lire aujourd'hui. Elles te causeront peut-être de la surprise, mais tu verras qu'elles ne contiennent rien de fâcheux pour nous. Les voici, dit-elle; et sa main tremblait en les lui donnant.

— Qu'est-ce que c'est que ces lettres et de qui sont-elles ? fit le père d'un air sérieux.

— Lis-les, reprit sa fille, pendant que je vais cueillir du légume au jardin.

Cornélie sortit immédiatement. Horace prit ses lunettes et commença par la lettre de Julien. Il ne dit rien, ne fit aucune exclamation et posa la feuille ouverte sur la table. Puis il lut l'autre lettre, et la posa de même, sans prononcer aucune parole. Cela fait, il se leva, remit ses lunettes dans leur étui, passa de nouveau à la grange, où, prenant une pioche, il se rendit au pré derrière la maison. Rencontrant Cornélie qui revenait du jardin, il là regarda au blanc des yeux, mais ne lui dit rien. Où allait-il avec son outil et que voulait-il faire ? C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVII

LE TRONC DU TILLEUL



Dans le pré situé derrière la maison d'Horace Dupont et qui lui appartenait, il y avait eu, jusqu'au dernier hiver, un grand tilleul. Cet arbre était venu là d'aventure, comme on en voit plusieurs dans les prés, sur la zone des terrains qui vont rejoindre les forêts voisines du Jura. Quelque oiseau, ou le vent, en apporte la graine; le pied d'une vache, en marchant dessus, l'enfonce dans la terre : la semence germe, et l'année suivante, un jet vigoureux montre sa tête au-dessus de l'herbe. Le faucheur épargne le jeune arbre, qui grandit rapidement, étend ses racines, forme sa tête et, au bout de peu d'années, ne laisse pas de faire très bien dans le paysage. Plus tard, s'il fleurit, les abeilles de la contrée y viennent par milliers pour y récolter du miel. Cet arbre dure des siècles. Il devient très grand s'il rencontre un sol qui lui convienne. Le bois de celui qui croît ainsi à l'état sauvage a la fibre douce, le grain d'une finesse remarquable. Raboté, il est d'un toucher semblable au velours. Sa couleur est d'un jaune paille très clair. On sait que les fabricants de pianos l'emploient de préférence à tout autre pour les touches non visibles de leurs instruments, parce qu'il a la propriété de ne plus travailler, depuis qu'on lui a donné la forme voulue.

Eh bien, Horace Dupont avait possédé un de ces beaux arbres, lequel n'avait jamais été émondé. Cornélie l'aimait beaucoup. En été, lorsque le foin était coupé, elle allait dans l'après-midi du dimanche, s'asseoir à son ombre avec un livre, et passait là de bons moments. Depuis la mort de sa mère, elle avait renoncé aux fêtes de la jeunesse du village. Mais on se souvient qu'elle aimait à chanter. Hélas! depuis Pâques, ses préoccupations intimes et le mauvais vouloir de son père à l'égard de Julien, lui avaient ôté toute velléité de faire entendre sa voix. Les leçons de chant ayant cessé à cette

époque, elles ne seraient reprises qu'en automne.

L'hiver dernier, Horace décida que le tilleul serait arraché. Son ombre, disait-il, couvrait un trop grand espace du pré; l'arbre séchotait un peu à l'intérieur: sa mort fut jurée. On l'abattit. Ce fut un chagrin pour Cornélie; mais il fallut s'y résigner. La tige fut sciée en planches dont Horace avait besoin, les branches mises en bûches et en fagots. Le tilleul disparut. Mais le tronc resta sur le talus du creux, dressé sur le côté comme une grande roue, les racines exposées aux injures des temps. Horace le laissait en cet état, jusqu'à ce que la pluie, le soleil et la bise l'eussent rendu moins lourd à transporter, et son bois moins difficile à dépecer avec des coins de fer et la hache.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié qu'un jour, dans un sentiment de malveillance, Horace avait dit qu'il examinerait le fond de ce creux de tilleul, pour voir si peut-être la source de la fontaine de Julien y passait, afin de la lui couper. Eh bien, après avoir lu les deux lettres dont le contenu fut pour lui une révélation amère, complètement inattendue, l'infortuné père, — nous pouvons dire, nous, qu'il avait bien du bonheur, — prit une pioche et se rendit à l'endroit où l'arbre sauvage avait été arraché, sans trop savoir ce qu'il y ferait. Mais ayant eu, avant de lire, l'idée d'y aller, il n'y renonça pas pour tout cela. Dans un moment de violent chagrin, on agit souvent comme d'instinct, sans se rendre compte de ce qu'on regarde ou de ce qu'on tient à la main. Dans une telle situation d'âme et d'esprit, le corps n'est presque plus qu'une machine, un automate inconscient. Pendant que ses bœufs mangeaient leur foin, Horace avait le temps d'aller jusqu'au creux, d'y rester un quart d'heure et de revenir ensuite à l'étable.

Arrivé là-haut, il s'assit sur le bord du talus et se mit, non pas à piocher au fond, mais à réfléchir sur ce qui lui arrivait. Pour lui, évidemment, la bataille était perdue. La victoire appartenait au jeune homme qu'il avait tant détesté. Après lui avoir pris la maison qu'il convoitait, Julien lui avait pris le cœur de sa fille. Pouvait-il empêcher Cornélie de l'épouser? Non. Mais ce qu'il pouvait, c'était de rester lui-même, Horace Dupont, avec ses idées particulières et son inflexible caractère. Le coup reçu était rude; il l'assommait. Comment donc se faisait-il qu'il n'eût rien vu, rien compris de cette inclination d'abord naissante, et qui, si promptement, avait poussé Cornélie à un engagement formel? La passion, la colère qui le dominait, lui avait bouché les yeux sur ce point, pourtant facile à découvrir, s'il n'eût pas été aveuglé par une constante animosité. Que dirait-on dans le quartier du Carre? Que penserait-on au village? À l'avance déjà, son amour-propre, son orgueil souffrait énormément. Au lieu de penser au bonheur de sa fille, il ne considérait que son échec à lui. Voilà bien

l'égoïsme sous une de ses formes les plus repoussantes. Car, au fond, pouvait-il ne pas reconnaître les qualités morales de Julien et sa bonne position matérielle ?

Au bout d'un quart d'heure, son parti était pris, son plan élaboré. Mais que cela lui coûtait ! Il se sentait vieilli de vingt ans, comme quelqu'un à qui la vie échappe, et dont ce qu'il en reste n'est plus rien. Renoncer à sa volonté qu'il avait crue inébranlable, renoncer à la haine, laisser le chemin libre à celui devant lequel il avait cherché à multiplier les obstacles ; lui donner ce qu'il avait de plus cher, lui donner tout en lui donnant sa fille unique ! Il lui semblait, en y pensant, qu'il se voyait déjà mort de chagrin et qu'il assistait lui-même à son propre enterrement.

Sans renoncer toutefois à l'idée qui l'avait amené à l'endroit où il se trouvait, voyons, se dit-il, ce qu'il y a au fond de ce creux avant de retourner à la maison.

Il descendit le talus et donna deux ou trois coups de pioche à côté du tronc, dont les racines coupées touchaient la terre. L'ébranlement causé par la pointe de l'outil, détermina la chute subite de l'énorme bloc de bois. Horace n'eut pas le temps de se retirer assez vite ; il fut pris là-dessous comme dans une affreuse trappe et y resta jusqu'à la ceinture, poussant des cris de détresse que la douleur et l'angoisse de sa position lui arrachaient. En ce même instant, Julien et Ernest arrivaient dans le haut du pré voisin, vers le réservoir de la fontaine. Julien portait une faux, et le jeune garçon poussait devant lui une charrette légère à deux roues, dans laquelle ils venaient chercher de l'herbe pour le bétail.

À l'ouïe de ces cris, Julien sauta par-dessus la haie qui séparait les deux prés et fut en un clin d'œil auprès de l'infortuné.

— Cours vite à la maison, cria-t-il à Ernest, et apporte le cric. Il est dans la remise. Vite, vite !

Ernest prit ses jambes à son cou et fut de retour en deux minutes, malgré le poids de l'engin sous lequel il fléchissait. Pendant ce temps, Julien avait essayé, mais en vain, de relever le tronc. Soulevant le vieillard par les épaules, il lui demanda s'il souffrait beaucoup. Horace ne répondit pas. La vue de Julien et le service qu'il allait lui rendre étaient sans doute une nouvelle et cruelle amertume pour lui. Couché sur le dos, le corps pris jusqu'à la ceinture, la sueur lui décollait du visage, comme s'il allait rendre le dernier soupir.

Julien fit marcher le cric, dont la base, appuyée sur un bout de plateau en bois, resté près du réservoir, trouva la résistance nécessaire ; et bientôt le tronc, soulevé suffisamment, permit à Julien de dégager les jambes du blessé. Il le prit dans ses bras, le sortit du creux

et lui demanda s'il pensait pouvoir marcher jusqu'à la maison.

— Impossible, fut la seule réponse.

— Eh bien, nous vous emmènerons sur la charrette, dit Julien. J'espère que vous n'avez aucun membre fracturé.

De nouveau, il le prit dans ses bras, Ernest soutenant les jambes, et ils le mirent ainsi sur la charrette, à qui l'on avait fait passer la haie lestement. Horace y fut étendu sur une brassée de foin vert, et, peu d'instant après, porté dans sa chambre, où Cornélie le reçut dans un état facile à comprendre. Philippe, qui se trouvait là dans ce moment, aida Julien à le déshabiller. Les deux hommes le mirent dans son lit, où ils purent examiner l'état des jambes. La pression du tronc et surtout la chute avaient occasionné des contusions et d'énormes écorchures, aux cuisses principalement. Mais ils purent constater qu'il n'y avait pas de fractures. Julien dit qu'il fallait mettre des compresses d'eau froide avec quelques gouttes d'acide phénique, sur les blessures; puis il proposa, pour plus de sûreté, d'aller chercher un docteur, qui jugerait mieux de ce qu'il y avait à faire. Sans même attendre la réponse de Cornélie, il attela sur-le-champ la Brune et partit au grand trot du généreux coursier. C'était à une grande lieue qu'il fallait aller. Julien ne mit pas plus d'une heure pour faire le tour; il ramenait un chirurgien qu'il rencontra dans la rue, et qui sauta sur le char, après avoir pris à la pharmacie ce qui pouvait être nécessaire.

Horace n'avait aucun membre cassé, mais d'assez graves meurtrissures. Le docteur conseilla de continuer l'eau froide phéniquée, puisque le malade en éprouvait du soulagement, puis il repartit.

Ce fut alors seulement que Julien put faire à Cornélie le récit détaillé de l'accident, et comment il s'était trouvé là, au moment même où il venait d'avoir lieu. À son tour, elle lui dit qu'elle avait donné les lettres à son père, et que c'était tout de suite après les avoir lues, qu'il avait pris sa pioche et était allé vers le creux de l'arbre arraché.

— Je vous aimais déjà beaucoup, lui dit-elle, mais je sens maintenant que ma vie est liée à la vôtre. C'est Dieu, sans doute, qui a permis ce qui arrive, pour adoucir le cœur de mon père à votre égard. Sans vous, Julien, il serait mort sous cet énorme tronc d'arbre.

— Oh! non. Quelque autre personne aurait pu l'entendre; mais je suis trop heureux d'avoir été là. Et j'en rends grâce à Dieu.

— Venez maintenant quand vous voudrez chez nous, lui dit-elle en lui passant les bras autour du cou et l'embrassant avec effusion; il est impossible que mon père ne vous donne pas une réponse favorable. Vous lui avez sauvé la vie. Mais pourvu que ces blessures ne lui laissent pas quelque pénible infirmité!

— Le docteur pense bien qu'il ne lui en restera rien, excepté, peut-

être, une douleur dans les endroits les plus maltraités.

— Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas ? J'ai besoin que vous soyez là.

Certes, il n'était pas nécessaire de presser Julien d'un tel côté; mais c'était un bonheur de plus pour lui.

Avec son caractère d'acier, Horace Dupont avait une santé de fer. Au bout de huit jours de repos, d'immobilité et de soins, il put commencer à se lever, et à marcher en se soutenant sur des béquilles. Julien était entré plusieurs fois dans sa chambre, mais le père de Cornélie ne lui avait pas dit un mot des deux lettres, que sa fille avait dû soigner elle-même. Horace ne les redemandait point. Il n'adressait aucune question à Julien et se bornait à répondre par monosyllabes, lorsque celui-ci lui demandait des nouvelles de sa santé.

— Vous sentez-vous mieux aujourd'hui ?

— Voilait

— Avez-vous pu dormir ?

— Oui.

— Reprenez-vous de l'appétit ?

— Non.

Julien devait se contenter de ce laconisme tout sec.

Avec Philippe, c'était tout le contraire. Horace avait avec son neveu de longs entretiens, dont il ne transpirait pas le moindre mot, hors de la chambre où ils avaient lieu. Au bout de deux semaines, le blessé, pouvant déjà marcher facilement sans béquilles, dit un jour à sa fille :

— Monsieur Réval viendra-t-il ce soir comme à l'ordinaire ?

— Je suppose qu'oui; mais je ne l'ai pas vu depuis ce matin.

— S'il ne venait pas, fais-le demander, ou va le chercher toi-même. J'ai à lui parler.

— Oui, mon père; mais il viendra sûrement.

En effet, Julien arriva dans la soirée, dès qu'il eut terminé son ouvrage. Il travaillait tout le jour à sa vigne. Philippe avait mis Prosper et un autre ouvrier aux cultures des plantations de son oncle; lui-même soignait le bétail.

Cornélie vint annoncer à son père que Julien était à la cuisine.

— Fais-le entrer, dit-il, et reste ici avec lui. — Prenez une chaise, monsieur Réval, ajouta-t-il lorsque Julien fut à la chambre. Je veux maintenant vous dire à l'un et à l'autre ce que je pense de vos lettres, et la décision que j'ai prise relativement à ce qui vous concerne. D'abord, je vous suis reconnaissant, monsieur Réval, de l'empressement que vous avez mis à me retirer de dessous le tronc du tilleul. J'ai eu tort d'arracher cet arbre, et c'est pour cela que j'ai été puni. Ensuite, voici ma réponse à vos demandes, monsieur et mademoi-

selle. Je ne veux point m'opposer à votre mariage ; je n'en ai pas le droit, et je l'aurais que je ne le ferais pas valoir. Quand on s'est engagé comme vous l'avez fait, on doit se marier. Je consens donc à votre union, qui aura lieu le plus tôt possible. J'espère que vous serez heureux et je le souhaite sincèrement, malgré l'amer chagrin que j'ai éprouvé en apprenant que ma fille s'était fiancée, sans me le dire, à un homme dont je n'avais pas à louer la conduite à mon égard dans une affaire de grande importance. Vous allez donc vous occuper incessamment des formalités à remplir pour pouvoir vous marier. Je ne m'en mêlerai pas. Toi, ma fille, tu achèteras les choses dont tu as besoin ; je te remettrai l'argent pour les payer. Voici maintenant ce que j'ai décidé pour moi. Comme je n'ai absolument pas l'intention d'aller demeurer avec vous, je vends ma maison à mon neveu Philippe. Son père payera la moitié du prix, et Philippe fera un acte de revers pour le reste. En outre je lui remets mon bien à ferme. Il me donnera une chambre et la nourriture. Philippe se mariera ; je vivrai avec lui, chez lui.

— Mais pourquoi pas avec nous, avec Cornélie, cher monsieur ? dit Julien. Nous serions si heureux de vous entourer de notre affection et de nos soins.

— Pourquoi, monsieur Réval ? parce que, oui, parce que tout ceci s'est fait contre mon intention, contre ma volonté, que ma fille devait connaître. Elle avait été suffisamment avertie par moi. Vous avez fait l'un et l'autre votre volonté en vous fiançant ; je ferai aussi la mienne. Il est inutile de chercher à me faire changer d'avis sur ce point.

— Mais tu viendras tous les jours chez nous, mon père, lui dit Cornélie avec des larmes dans les yeux.

— Moi ! tu ne me connais pas encore. Je ne m'engage en rien. Mon neveu Philippe vous demandera un service, monsieur Réval ; je vous prie de le lui rendre. Il m'a dit qu'il épouserait volontiers la fille de votre gouvernante. Tâchez que la mère y consente et que la chose puisse avoir lieu. Pour lui aussi cela presse, car il faut qu'il soit marié en même temps que vous.

— Je le ferai certainement avec plaisir, dit Julien. J'aime beaucoup Philippe Vouthet, et je pense que ma cousine Rose et sa fille donneront leur consentement. Philippe m'a fait part de ses intentions il y a quelques jours.

— Eh bien, tant mieux, reprit le père. Maintenant nous sommes d'accord et vous savez à quoi vous en tenir. Ayant une bonne maison assez grande, Cornélie n'aura pas besoin de celle-ci, qui est étroite et peu commode. Quant à mes terrains et à ma portion de grange, je ne les vends pas pour le moment.

— Mais, mon bon père, il faut absolument que tu viennes demeurer avec nous. Qui te soignera mieux ? qui t'aimera plus que nous ? Je ne peux me faire à l'idée de te sentir en pension chez ton neveu, pendant que ta fille est à deux pas de chez toi.

— Eh bien, tu t'y feras. Je me fais bien à l'idée de te voir la femme de Julien Réval. Retournez maintenant à vos affaires et ne perdez pas le temps en conversations inutiles.

CHAPITRE XXVIII

AVANT ET APRÈS LA DOCE



ne fille d'un caractère moins fort ou plus sentimental que celui de Cornélie Dupont, eût-elle consenti à se marier aux conditions formulées par son père ? Voilà une question que je me suis posée et à laquelle je réponds que, sur cent fiancées, une, peut-être, aurait dit : J'attendrai. Les

quatre-vingt-dix-neuf autres auraient passé outre. On se marie pour soi et non pour ses parents; on suit une pente qui semble conduire au bonheur et qui n'est souvent qu'une passion irréfléchie et tumultueuse. Quant à Cornélie, si elle n'avait pas connu l'inflexibilité terrible de son père, il est probable qu'elle eût dit à Julien : Nous ferons mieux de prendre patience jusqu'à ce que de meilleurs jours soient venus. Mais dans la situation de Cornélie, vivant presque porte à porte avec son fiancé, il valait beaucoup mieux en finir tout de suite. Horace Dupont n'était pas homme à revenir d'une décision de cette nature, et, d'un autre côté, l'expérience humaine est là pour nous montrer que de longues fiançailles sont dangereuses, malsaines souvent, et peuvent conduire de jeunes hommes à de monstrueux écarts.

Peu de jours après, les publications étaient affichées aux piliers publics de Bressens et de Pâlins : Julien Réval, cultivateur, et Cornélie Dupont, sans profession. — Philippe Vouthet, cultivateur, et Caroline Dubois, domestique. — Celle-ci avait accepté de bon cœur la main de Philippe, en suite de ce que lui avaient écrit sa mère et Julien.

Trois semaines se passèrent en préparatifs de part et d'autre, et pendant ce temps les jambes d'Horace Dupont se guérèrent; les ecchymoses, les contusions disparurent.

Voyant que le scieur ne lui rapportait pas son argent, malgré le terme échu, il lui écrivit :

« Ami Jouriaud, veuille m'envoyer les 500 francs que je t'ai prêtés;

ma fille se marie prochainement, et j'ai besoin de cette valeur. Salut amical. »

Jouriaud répondit :

« Ami Dupont, j'attends chaque jour des rentrées qui ne viennent pas. Aussitôt qu'on m'aura payé, je te reporterai tes 500 francs. Ton vieux. »

Horace revint à la charge par une carte-correspondance :

« Je t'ai rendu un service conditionnel, et je ne puis attendre. Arrive à lettre vue. »

Jouriaud répliqua :

« Impossible, mon cher ; les temps sont trop mauvais. Prends patience. Ne tarderai pas trop. »

« Et voilà, se disait Horace, l'homme auquel je me suis fié et dont j'ai presque recherché l'alliance. Il vaut encore mieux perdre mes 500 francs que d'avoir donné ma fille à son fils, qui a pourtant l'air d'un jeune homme rangé et bon travailleur. Cornélie avait bien raison de me mettre en garde contre Jouriaud. »

Mais plus le moment du mariage approchait, plus Horace trouvait que sa fille n'aurait jamais dû se lier avec Julien comme elle l'avait fait. Il lui semblait que son plus simple devoir eût été d'épouser ses propres sentiments de rancune contre leur jeune voisin, au lieu de lui donner son affection. Toutefois il n'avait aucun regret de sa décision à lui, soit pour le mariage de Cornélie, soit pour la vente de sa maison à Philippe. Un jour, il prit ce dernier en particulier et lui dit :

— C'est donc une affaire faite : te voilà propriétaire, et je ne suis plus chez moi. Je compte que vous vous conduirez, toi et ta future, comme de braves neveu et nièce à mon égard.

— Nous ferons notre possible pour vous être agréables, mon oncle.

— J'y compte : ce sera votre simple devoir. Je te remettrai aussi mon bétail. On toisera les fourrages quand ils seront récoltés. Mais je veux te dire une chose : il faut que ton père s'abstienne de se tromper de tas quand il donne à manger à ses bêtes. Il n'est pas aveugle pour ne pas voir qu'il plante sa fourche dans la pâture qui est du côté de mon écurie. Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage.

Dès le lendemain du jour où le mariage de Cornélie fut décidé, Horace vint l'annoncer à sa belle-sœur Jean-Pierre.

— Ma foi, beau-frère, lui dit-elle, je vous félicite de ce que vous m'apprenez. Cornélie ne pouvait faire un meilleur choix, ni vous rencontrer mieux. Julien Réval est un bon parti, un très bon parti, tout comme ma nièce est une fille distinguée, qui n'est pas là avec rien, bien que vous ne lui donniez pas un sou de dot. Mais tout ce que vous possédez lui appartiendra le jour de votre mort, sauf les legs que vous

pourrez faire à qui vous plaira. Tout également, beau-frère, sans votre gendre futur, vous ne seriez pas là, bien portant sur vos deux jambes. Le tronc du gros *tillot* aurait bien fini par vous couper la respiration. À quoi pensiez-vous quand vous étiez là-bas dessous ? Et quand vous avez vu ce brave Julien Réval faire jouer le cric pour vous délivrer, vous avez dû être terriblement content et reconnaissant. Voyez-vous, beau-frère, c'est le bon Dieu qui a permis tout cela, comme pour votre arrangement avec Philippe. Mais vous finirez par aller demeurer chez votre gendre, parce que la Rose voudra sans doute vivre avec sa fille quand celle-ci sera ici. Nous pensons bien qu'elle donnera une bonne réponse à Philippe, qui lui a écrit hier. Ce sera naturel de toutes manières. Cornélie n'aura pas besoin d'une servante pour son petit train, au moins pas avant d'avoir deux ou trois enfants. Alors, il lui faudra une jeune fille pour lui en tenir au moins un, le plus petit, quand elle ne promènera pas les deux autres. Il n'y a rien qui fatigue une jeune mère, comme d'avoir des enfants d'âges trop rapprochés. Il faudrait qu'il y eût toujours au moins quatre à cinq ans entre chaque nouvelle naissance. Il est vrai que les enfants viennent quand ils doivent arriver. Toutefois, il est bien à désirer, soit pour Cornélie, soit pour notre future belle-fille, qu'il n'en vienne pas beaucoup, et seulement un de loin-z-en loin.

— Bonjour, belle-sœur. Je n'ai pas le temps de rester davantage à vous entendre.

— C'est dommage que vous soyez pressé, beau-frère. Nous aurions pu causer là, tranquillement. Ce mariage vous fait plaisir, n'est-ce pas ?

— Oui ; pourquoi pas ?

— Parce que, vous comprenez : on pensait que vous étiez fâché contre Julien Réval, à cause de son acquisition.

— Quand même j'aurais été fâché, cela ne m'aurait pas empêché de donner mon consentement. Mon opinion ne regarde personne.

— C'est bien sûr ; mais on ne s'attendait pas à ce qui arrive. Ça paraîtra bien extraordinaire.

— On s'y habituera.

Horace Dupont détestait qu'on s'occupât de ses affaires ; c'est pourquoi il répondit de cette manière à sa belle-sœur.

Quelques jours après, rencontrant Polybe Chicot dans la rue, ce beau parleur lui fit aussi un compliment à sa manière.

— Eh bien, ami Horace Dupont, lui dit-il, j'ai appris par la voix publique une nouvelle qui me fait un réel plaisir. Vraiment, les larmes m'en sont presque venues aux yeux ; — et en disant cela, il les essuyait avec une manche de sa chemise. — Oui, je vous certifie que

le mariage de votre charmante fille me rend heureux. Vous souvenez-vous du pronostic que je fis de votre futur gendre, le soir de la vente aux enchères ? « Ce jeune homme me plaît ; il a de l'avenir. » Voilà ce que j'affirmai carrément, et je ne me suis pas trompé. La destinée m'a donné raison, alors qu'on eût pu penser que les vents seraient contraires à l'acquéreur des immeubles Tardy. Il y a, voyez-vous, ami Horace, des situations compliquées, dont le mécanisme se simplifie en un tour de main. C'est comme un écheveau embrouillé : il suffit que la personne qui le dévide trouve le bon fil ; cela va ensuite tout seul. Ma foi, mon cher monsieur et ami, je vous souhaite à tous longue vie et bonheur. Puissent les dieux être aux époux propices ! Ah ! par exemple, on a bien vu la main du Ciel, dans la délivrance qui vous a été accordée. Quatre-vingt-dix-neuf sur cent seraient morts sous le tronc du tilleul. Ce brave Julien Réval vous a retiré de la tombe, en sorte qu'il est bien juste de l'en récompenser, et....

— Tu m'ennuies, à la fin, avec ton discours et tes sentences, lui dit Horace, d'un ton moitié fâché, moitié goguenard. Je ne tiens pas à ce que tu t'occupes de moi de cette manière ni autrement. Va semer tes raves, au lieu de m'arrêter aussi longtemps. Je suis pressé.

— Bien, bien ; à la revoyance, ami Dupont.

Il dut recevoir plusieurs visites. Une des premières fut celle de Gabriel Richaud, qui lui en avait fait déjà plusieurs pendant qu'il était dans son lit.

— Je ne viens pas, lui dit-il, pour te faire de longs discours sur la nouvelle que Julien Réval m'a apprise ; je veux seulement te dire qu'elle me fait un vif plaisir. Je comprends ce que tu dois éprouver ; mais tu as pris le bon parti, et tout sera pour le mieux. Au revoir, Horace ; vous avez tous mes vœux, toi et ta fille.

Prosper arriva, lui aussi, un matin, mais avec un air de profonde tristesse.

— Ah ! mon pauvre monsieur Horace, fit-il en entrant, on a bien raison de dire qu'il ne faut se réjouir de rien en ce bas monde. Je venais vous féliciter à l'occasion du mariage de votre honorable fille, et voilà qu'en passant à côté de mon boiton, j'ai ouvert la porte pour voir si tout allait bien, comme de coutume. Figurez-vous ma consternation. Le pauvre Karaut est là, sans mouvement, raide et froid comme une barre de fer. Il a péri d'un coup de sang la nuit dernière. Si l'on s'en était au moins aperçu à temps, on aurait pu le saigner et en profiter. Pour de pauvres gens comme nous, c'est une perte irréparable.

— Tu en achèteras un autre.

— Et avec quoi, monsieur Horace ? Il me faudrait au moins quarante

francs pour en acheter un qui ne vaudrait pas la moitié de celui qui n'est plus. J'ai à peine dix francs dans ma bourse. Quand tout roule sur la journée d'un ouvrier et que les pommes de terre ne sont pas encore mûres, il faut chaque jour de l'argent pour du pain. Ah! mon pauvre Karaut! ma femme qui n'est pas bien ces jours-ci, est capable d'en mourir de chagrin.

— Oh! que non. Tiens, dit Horace en ouvrant son porte-monnaie; voilà 20 francs que je te donne, pour t'aider à payer un nouveau cochon.

— Ma foi, je vous suis bien redevable, monsieur Horace. Vous me rendez un service signalé. Je m'en vais prier votre futur gendre M. Julien, de me prêter 20 autres francs, et je serai alors en mesure de remplacer le pauvre malheureux défunt. Je me recommande pour que vous disiez à Philippe de m'occuper quand il aura de l'ouvrage. C'est un brave homme, qui cultivera bien votre terrain.

— Oui; va seulement demander tes 20 francs là-bas.

Prosper se rendit tout de suite chez Julien, qui, sur le récit douloureux que lui fit l'ouvrier, lui donna de grand cœur les 20 autres francs dont il avait besoin.

— Merci infiniment, mon brave et honorable monsieur Julien, lui dit Prosper. Grâce à vous et à votre honorable futur beau-père, me voilà en mesure d'acheter un joli petit bétion. Il faudra me *veiller* lorsque le marchand passera. Ah! ça me fait un tel plaisir, votre mariage avec M^{lle} Cornélie, que, voyez-vous, j'en pleurerais de joie. Oui, en vérité, c'est comme si je me mariais moi-même à vingt-cinq ans, et notez que me voilà sur mes cinquante-huit depuis Pâques. — Ma foi, je vous souhaite à tous deux longue vie et bien du bonheur, parce que vous le méritez. C'est si triste de mourir jeune, comme... il s'arrêta subitement et reprit: je me recommande pour quand vous aurez de l'ouvrage; je le ferai toujours en conscience, à journée nourrie ou pas, comme il vous conviendra.

— Je vous demanderai probablement de venir soigner mon bétail prochainement, pendant quelques jours.

— Avec le plus grand plaisir, et même sans conséquence. Oui, si vous achetiez la bourgeoisie de Bressens, il ne manquerait plus rien à votre bonheur. Vous recevriez de la commune du bois, du beurre et du fromage. On vous nommerait, parbleu! syndic, toutefois si on le pouvait.

— Merci, Prosper; je me trouve bien assez heureux comme cela, sans la bourgeoisie de Bressens. Elle n'ajouterait rien à mon bonheur et m'imposerait, au contraire, de nouvelles obligations.

— Oui; on sait que vous êtes pour la justice et pour aider les pauvres

gens. Il me faut aller maintenant mettre au creux ma pauvre bête. Dieu vous conserve.

Le grand jour allait venir. Germain et Dora étaient arrivés la veille, pour assister aux mariages. Dora fonctionnerait comme amie de noce de Cornélie ; elle avait réclamé cette faveur. La femme de Germain n'avait pu accompagner son mari, vu son état de grossesse avancée. Mais il y avait plusieurs autres invités présents, et la cousine Victoire, qui, grâce à l'appui moral et effectif du tuteur Gabriel, se tirait bien d'affaire. Ayant obtenu une chambre de plus dans son logement, elle en avait fait un petit magasin de choses de première nécessité dans un village ; et comme elle se contentait d'un bénéfice modéré, que ses marchandises étaient de bonne qualité, tenues en ordre et d'une propreté irréprochable, elle vendait passablement. Le tuteur avait fourni l'argent de ce petit fonds de commerce. Comme condition, il exigea que toute vente aurait lieu au comptant et serait inscrite dans un registre ad-hoc. Ce digne Gabriel Richaud eut, la veille du mariage, la visite de Germain Réval. Ils eurent ensemble une longue conversation sur la politique du jour, étant l'un et l'autre fort peu d'accord sur un tel sujet, comme sur celui des convictions religieuses.

— Je suis profondément dégoûté, disait Germain, de cette démocratie bâtarde, qui consiste à ne vouloir gouverner qu'au moyen d'un seul parti, d'une seule opinion. Sans nous et nos idées, point de progrès, point de salut ! Voilà ce qui ressort de la politique radicale actuelle. Si vous n'êtes pas franc-maçon, vous êtes un esprit bouché, bon à pas grand'chose, absolument comme si vous étiez mômier. C'est la moitié plus un des électeurs *votants* qui fait la loi à tout le pays. Est-ce juste ? Est-ce démocratique ? Les minorités ne doivent-elles pas avoir leurs représentants proportionnels ? Je n'aime guère l'aristocratie de famille, ou des classes riches ; mais, ma foi, l'aristocratie du radicalisme m'est encore plus antipathique. Elle a quelque chose de bien plus autoritaire et de plus absolu. Ses doctrines sont une espèce de religion, un droit divin du peuple, c'est-à-dire de ceux qui se considèrent, eux et leur parti, comme les seuls représentants du peuple. J'ai horreur de toute doctrine qui s'impose, soit en religion, soit en politique.

— Mais, mon cher monsieur, lui répondit Gabriel, nul ne peut vous imposer une doctrine quelconque. Vous avez toute liberté de choisir celle qui vous convient. Nous ne sommes plus, Dieu merci, au temps des persécutions, politiques ou religieuses.

— Il ne manquerait plus que d'y revenir ! reprit Germain en s'animant. Mais si nous ne sommes plus à ce temps-là, nous voguons en plein dans celui de l'augmentation des impôts, et dans des mesures

fiscales vexatoires, relativement à ce que chacun possède et même à ce qu'il gagne par son travail. La liberté individuelle est ainsi confisquée au profit de l'État, et le secret des familles livré à la discrétion des employés du Département des Finances? Trouvez-vous cela charmant?

— Je ne vous dirai pas que je l'admire. Mais croyez-vous réellement qu'il soit possible d'avoir un état de choses dans lequel tous les citoyens d'un pays libre soient contents? Cela ne s'est pas encore vu et ne se verra jamais, tant que les hommes resteront ce qu'ils sont. Dans un pays extérieurement chrétien comme le nôtre, un grand nombre des habitants sont indifférents à l'Évangile. Beaucoup même lui sont étrangers ou hostiles par leur incrédulité. Or, cela étant, il est naturel que nous restions dans l'imperfection. Bien plus, la Parole de Dieu déclare que le monde est plongé dans le mal. C'est donc le bien qui est l'exception, partout où il existe. Où voyez-vous, dites-moi, dans aucun pays de l'Europe, même dans aucun des nombreux états de l'Amérique, plus de tranquillité politique et de bonheur que chez nous? un gouvernement qui conduise les affaires de la nation avec une sagesse à laquelle il n'y ait rien à redire? Est-ce en France, notre voisine? Est-ce en Angleterre, ce pays de liberté et d'injustice, de grande richesse et d'horrible pauvreté? Est-ce en Allemagne? En Russie? En Turquie? Où vous voudrez? Cherchez, monsieur Réval; vous trouverez partout de grandes misères, politiques ou morales. Non, sans approuver en aucune façon la politique égoïste et autoritaire des meneurs radicaux, ou des centralisateurs de la Suisse allemande, je trouve que nous sommes encore un des peuples les plus heureux, dans notre époque de matérialisme et de démoralisation. Je tâche de voir les choses d'un peu plus haut que ce bas monde, où je ne suis pas pour bien longtemps encore; et je remercie Dieu de ce qu'il nous donne, alors que, comme peuple et comme individus, nous ne mériterions que ses châtimens.

— Vous êtes heureux, monsieur Richaud, de prendre la vie de cette manière. Moi, je vois tout en noir pour notre pays, et non seulement pour la Suisse, mais pour toute la terre. Il est impossible qu'il n'y ait pas d'affreux malheurs sociaux dans le monde avant qu'il soit longtemps, à commencer par l'Europe, et peut-être même par nos petites républiques. Quand je vois le radicalisme s'allier aux socialistes en bien des cas, je me dis qu'il ne peut sortir d'une telle alliance que la ruine du pays et de grands bouleversements.

— S'ils arrivent, ces bouleversements, reprit Gabriel, on peut être certain que la négation des vérités religieuses ne les aura pas empêchés, mais, au contraire, en aura favorisé la venue et le développe-

ment. En attendant, vous avez dans votre famille un grand sujet de contentement. Le mariage de votre frère est une joie pour vous tous.

— Oui, sans doute. Mais il y a ce terrible père de ma belle-sœur Cornélie qui me donne du souci. Je crains un peu pour sa tête, s'il persiste dans son plan de vie solitaire.

— Je ne crois pas qu'il y ait rien à craindre de ce côté-là. M. Horace Dupont a toujours été très entier et très tenace dans ses opinions. Il faut le prendre comme il est, et ne pas le contrarier.

Horace ne disait pas s'il assisterait au mariage de sa fille. On n'avait pas osé le questionner à cet égard. En ce temps-là, un fils de vingt ans ne pouvait pas, comme aujourd'hui, sans l'autorisation de son père, amener chez lui une fille de seize ans et dire : Voici ma femme; nous nous sommes mariés avant-hier. Le *progrès* a marché dès lors, et je pense que plus d'un Germain Réval a fait là-dessus des réflexions peu rassurantes. Ce sera le monde gouverné par des enfants. Il y a longtemps que la Bible annonce ce merveilleux état moderne. Il est vrai qu'en France, où l'on a plus de bon sens que chez nous, on tient encore à cet égard aux anciennes traditions d'autorité paternelle. À l'époque du mariage de Julien et de Cornélie, la loi vaudoise fixait encore l'âge de majorité à vingt-trois ans.

Lorsque, vers dix heures du matin, Cornélie et Julien vinrent prendre congé du père, avant de se rendre à l'église, Horace eut un moment de poignante émotion, à la vue de la couronne de fleurs d'oranger qui ceignait le front de la jeune épouse. Il mit une main sur ses yeux et dit d'une voix entrecoupée :

— Adieu, ma fille. Conduis-toi comme une brave et honnête femme.

Puis, tendant sa main pour la première fois à Julien :

— Allez, lui dit-il, où le devoir vous appelle. Ménagez-la et soyez bon pour elle. — Cornélie, reprit-il, ne t'inquiète pas de moi. Je ne serai pas là au moment de votre retour. J'ai besoin d'air et je veux aller en chercher. Ici, j'étouffe. Ah! mon Dieu, qu'il est donc douloureux de voir marier sa fille! Allez, allez : on vous attend.

Horace resta seul chez lui. Peu d'instants après le départ des époux pour l'église, il prit un parapluie et s'achemina du côté de la montagne, à travers champs, jusqu'au premier sentier qu'il rencontra. L'idée de donner sa fille à un mari, quelque bon et aimable que soit celui-ci, est toujours très pénible à un père. Horace Dupont en souffrait cruellement. Cette fraîche plante qu'il avait élevée, elle n'était plus à lui. Elle appartenait à un autre, corps et âme. Quand il la reverrait, elle porterait un autre nom et serait maîtresse de ses actes, sans qu'il eût rien à lui commander. Lorsque, par un effort suprême, il ordonna en quelque sorte ce mariage, il n'entrevit que superficiellement la cruelle

réalité qui maintenant le torturait. Cet homme-là ne sentait rien comme les autres; il faut presque le lui pardonner.

Il monta jusqu'à une sommité du Jura voisine de Bressens, traînant partout avec lui son angoisse et sa tristesse. Ce qui l'en distrayait un peu, c'était de passer au milieu des grands troupeaux, mugissant sur les hauteurs. Les vaches lui paraissaient plus heureuses que les hommes. Il est certain que, pour l'heure, elles avaient l'âme, — si elles ont une âme, qu'en savons-nous? — moins agitée que celle d'Horace Dupont.

Il passa ainsi quelques jours à se promener de chalet en chalet, d'alpage en alpage, dormant sur la paille et vivant avec les bergers. Une fois, il se coucha sur la mousse, dans un bois de grands sapins dont les sommets, balancés par le vent, s'entrechoquaient les uns les autres et formaient là-haut des plaintes vagues, des soupirs immenses qui s'harmonisaient avec ses propres impressions.

Puis, quand il pensa que la noce était finie, les invités repartis, il revint un soir au Carre, soupa avec Philippe et la nouvelle maîtresse de maison, puis se rendit dans la chambre préparée pour le recevoir. Il ne fit aucune question sur Cornélie et Julien, mais Philippe lui dit que tout s'était bien passé.

CHAPITRE XXIX

ÉPILOGUE



Sept ans se sont dès lors écoulés. Nous sommes en novembre, dans la seconde semaine de ce mois des brumes et des premières gelées blanches. Les froments d'hiver sont semés. La plupart des champs sont revêtus d'un tapis de verdure dans lequel les lièvres viennent brouter au clair de la lune. Dans les vergers arrosés par l'eau des fontaines, on peut encore couper, ça et là, une herbe courte, mais épaisse et qui, malgré les nuits froides, lève encore la tête, avant de rouler sous le tranchant de la faux. Les arbres commencent à se dépouiller; de temps à autre, dans les bois, sous l'effort d'un léger souffle qui passe dans les branches des hêtres sans les faire plier, l'un de ceux-ci laisse tomber tout à coup ses feuilles d'or et de pourpre; elles jonchent le sol autour de la tige et y forment une chaude couverture, que la pluie et la neige ne tarderont pas à aplatir. Le soleil n'est plus chaud pour nous, par suite de la position de la terre, qui décrit son ellipse annuelle. De savants astronomes nous disent que le soleil se refroidit et que, dans trente mille ans, le dernier couple humain aura péri de froid sur les bords de la Méditerranée. Notre terre, déjà si vieille aujourd'hui, sera pour lors habitée par d'autres races d'hommes et éclairée par un autre soleil. Cela doit arriver, puisque les savants le disent; mais aucun de nous ne le verra. Sans doute, le Créateur de l'univers leur a révélé ses secrets, et il s'est engagé, vis-à-vis d'eux, à ne jamais rien changer aux lois naturelles qui régissent le monde. Dieu s'est lié à l'égard de la matière inanimée. C'est lui qui doit obéir, et non les astres marchant à la voix de son commandement! Que savons-nous de tout cela? Que prédire d'un avenir à perte de vue, quand nous ignorons même ce qui arrivera demain? Ce qui est certain pour nous, c'est que le temps est court et qu'il faudra mourir.

Ô homme, qui que tu sois, savant ou ignorant, riche ou pauvre, malade ou en bonne santé, prépare-toi à la rencontre de ton Dieu. Pour cela, fuis le mal et recherche le bien tous les jours de ta vie.



Dans le petit quartier du Carre de Bressens, les choses avaient continué à suivre leur cours ordinaire, malgré les changements survenus dans les familles Dupont, Vouthet et Réval. Mais Gabriel Richaud était mort, ainsi que la femme de Prosper Thibaut. Celui-ci vivait seul, continuant à travailler pour ses voisins et mangeant sa pièce de fromage. Il élevait aussi un Karaut quelconque, dont il vendait les jambons pour acheter le successeur du défunt. Les saucissons, le lard fumé, et le *petit salé* conservé dans la saumure, étaient suffisants pour son alimentation, lorsqu'il n'était pas occupé comme ouvrier ajournée nourrie, ou qu'il travaillait pour lui. La bourgeoisie de Bressens lui était toujours précieuse, bien plus que celle des cieux. Les *répartitions* en bois, beurre et fromage étaient choses visibles et certaines, absolument nécessaires ici-bas; tandis qu'on peut se passer très bien des invisibles, disait-il. Gabriel lui avait fait un legs de 300 francs, par un livret de caisse d'épargne, auquel Prosper n'avait encore rien écorné; et le même brave tuteur avait donné à la veuve Tardy, de la main à la main, le petit capital avancé pour le fonds de son magasin. En outre, Gabriel Richaud mettait à la disposition de la commune, 600 francs destinés à couvrir deux fontaines, afin que les lessiveuses fussent à l'abri des mauvais temps.



Philippe Vouthet continuait à exploiter, comme fermier, les terrains de son oncle. Il avait renoncé à engraisser des bœufs, remplacés dès lors par un bon cheval qu'il attelait avec la Brune de Julien pour les labours des deux trains de campagne. Jean-Pierre avait simplifié son agriculture et s'en trouvait bien. Ayant mis ses champs en prairies artificielles, il en vendait sur plante les récoltes, ainsi que celles des prés naturels. De cette manière, il ne lui restait que sa vigne et ses légumes à cultiver. Le profit était pour le moins aussi net que s'il eût continué comme autrefois, quand Philippe était avec lui. Cela lui permettait d'aller et de venir beaucoup sur le territoire de la commune, et de ramasser les fruits que des propriétaires peu soigneux laissaient perdre, disait-il, sous leurs arbres, et même aux branches de ceux-ci.

De temps à autre, Jean-Pierre avait maille à partir avec le garde champêtre ; il payait l'amende à laquelle on le condamnait, et recommençait le lendemain à remplir ses poches de noix et de châtaignes qui ne lui appartenaient pas. Les gens disaient que c'était une maladie inguérissable qu'il avait dans le sang.



Caroline Vouthet, née Dubois, avait déjà donné quatre enfants à son mari Philippe, ce qui exaspérait sa belle-mère, celle-ci étant seule à la maison depuis qu'Augustine avait remplacé sa sœur Dora comme cuisinière chez M^{me} Bracanson.

Thomas Jouriaud avait racheté à bas prix l'usine de son père, car l'ancien ami d'Horace avait fait discussion. Lorsque la faillite fut déclarée, Jouriaud redevait encore 300 francs à Horace. Ce dernier ne voulut pas le revoir, et il ne permettait pas qu'on lui parlât de leur ancienne relation. Thomas employait son père à scier le bois pour les parquets, dont il recevait d'assez fortes commandes. Travaillant beaucoup lui-même et ne fréquentant point les cabarets, ses affaires allaient bien. Il se rendait compte du prix de revient de ses produits, et ne les revendait qu'à bénéfice. Dora et lui faisaient bon ménage. L'ancienne cuisinière de la villa Bracanson ne préparait plus de mets recherchés, mais elle cuisait de bonnes soupes aux légumes pour sa demi-douzaine d'hommes à nourrir, et trouvait encore le temps de tirer l'aiguille entre les repas et le soir. C'était elle aussi qui tenait les comptes, recevait l'argent et payait les ouvriers. Comme elle n'avait pas d'enfants, Dora pouvait s'occuper activement de l'usine ; elle était le bras droit de son mari et avait apporté une bonne part du petit capital nécessaire à leur industrie.



Germain Réval ne pouvait plus causer avec Gabriel Richaud quand il venait à Bressens. Il s'entretenait alors avec Horace, ou bien avec Philippe, lorsqu'il n'était pas chez son frère. Germain continuait à voir les choses en noir, soit sous le côté moral des populations, soit au point de vue de la politique. Pâlins, comme tant d'autres villages, subissait la mauvaise influence de l'époque. Il se gâtait. Plus on parlait de progrès démocratique, plus on faisait de banquets et de discours, plus les faillites se multipliaient et plus l'incrédulité religieuse devenait notoire. Hélas ! le brave Germain ne donnait pas lui-même un bon

exemple à ce dernier égard. C'était un très honnête homme, sans doute, mais qui ne se gênait pas, même en présence des enfants, de tourner les choses saintes en ridicule. Une parole de ce genre, tombant dans un jeune cœur, peut y demeurer toute la vie.

Un dimanche où il se trouvait à Bressens, Germain dit au père de Cornélie :

— Eh bien, monsieur Dupont, malgré vos anciennes préventions contre mon frère, vous voyez qu'il rend sa femme heureuse. Cornélie aussi est charmante avec lui. Je crois vraiment qu'ils s'aiment toujours plus. C'est seulement dommage qu'ils n'aient qu'un enfant. Ce petit Horace fait leur bonheur, tant il est bien élevé et obéissant. Mais je leur voudrais aussi une fille.

— Non pas moi, monsieur Réval. Les filles, ça vous fait toujours, une fois ou l'autre, le gros chagrin de se marier; ou bien celles qui restent célibataires finissent presque toutes par devenir bizarres, maussades ou avarés. Non, voyez-vous, il vaut beaucoup mieux que Cornélie n'ait qu'un garçon. C'est assez d'un enfant pour continuer la famille. Quand je vois la ribandée de ceux de mon neveu Philippe, — et encore je parie que sa femme est de nouveau en espérance, — cela me fait peur et me donne sur les nerfs. Ils sont dans le cas d'en avoir une quinzaine. Ce sera la misère complète. Où les logeront-ils ? et qu'en feront-ils ?

— Les aînés, reprit Germain, feront place aux cadets en devenant domestiques. — Mais, monsieur Dupont, puisque nous causons famille, pourquoi n'allez-vous donc jamais chez votre fille ? Voici la septième année de leur mariage, et vous n'êtes pas encore entré une seule fois dans leur maison. Ils seraient si contents de vous avoir avec eux ! Excusez-moi si je vous parle ainsi à cœur ouvert.

— Vous touchez là, en effet, à un sujet qui m'est pénible. Je n'en parle jamais, et je ne répons pas aux questions qu'on m'adresse parfois à cet égard. Avec vous, que je tiens pour un homme de confiance, je ne garderai pas le silence complètement. — Vous savez que votre frère m'a pris la maison sur laquelle je comptais, comme si l'acte d'achat eût été déjà passé à mon nom. Je n'ai jamais pu lui pardonner cela. Ensuite, il m'a pris le cœur de ma fille, qui s'est engagée avec lui sans me consulter. N'y avait-il pas là de quoi irriter à fond un homme de mon caractère ? Cette irritation sourde, que je lui ai gardée malgré le grand service qu'il m'a rendu, je sens bien qu'elle est mauvaise. Je le sens surtout depuis quelque temps, et je lutte contre elle tant que je peux. Mais, que voulez-vous ! Je suis fait ainsi, et le caractère ne change guère à mon âge. Un jour, peut-être, je prendrai la résolution d'entrer chez les Réval ; mais, si je le fais, soyez

sûr qu'il m'en coûtera plus que je ne puis dire. Pour le moment, je reste où je suis. Cornélie vient me voir une fois par jour; elle m'envoie de temps en temps une friandise par mon petit-fils, et ainsi nos liens de famille sont entretenus. Sans doute, je serais mieux chez elle que chez Philippe; plus tranquille, plus au chaud, bien que ma nièce Caroline Vouthet fasse pour moi ce qu'elle peut, la pauvre femme.

— Allons, dit Germain, je vois venir qu'à ma prochaine visite, je vous trouverai bien établi chez vos enfants. Ce sera aussi un grand plaisir pour moi, monsieur Dupont.



Cette conversation produisit un bon effet sur l'esprit du vieil Horace. La manière franche et loyale de Germain lui plut. Il n'en pensait pas autant de ce que lui répétait chaque jour et sur tous les tons sa belle-sœur Jean-Pierre, surtout lorsqu'elle abordait le chapitre des enfants.

— Ah! pauvre beau-frère, que je vous plains d'entendre toujours crier et pleurer autour de vous! De ces quatre *bouèbes*, il y en a ordinairement un qui a mal au ventre, un autre qui souffre pour les dents, un troisième qui demande du pain, et le quatrième qui se traîne sur le plancher. C'est affreux. Si ça continue, jamais je n'y tiens. Et j'ai une frayeur mortelle que le cinquième ne soit déjà en route.

— Je suppose aussi que nous ne tarderons pas à en avoir la certitude. Votre belle-fille est forte; on voit que tous ces enfants ne la fatiguent pas. Cornélie me dit que Rose Dubois viendrait volontiers chez Philippe, s'il y avait de la place pour elle. Cornélie peut s'en passer, puisqu'elle n'a pas d'autre enfant qu'Horace.

— Eh bien, écoutez-voir, beau-frère: vous devriez aller demeurer chez Julien, et Caroline donnerait votre chambre à sa mère. Je sais bien que, ne vous ayant plus en pension, Philippe aurait de la peine à payer le total de la ferme. Mais au moins sa femme serait soulagée et moi aussi. Voyons, beau-frère, il faut vous décider aujourd'hui. — Nous verrons cela plus tard, répondit le vieil original.



Mais, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, ce que lui avait dit Germain le fit réfléchir. À la suite d'une espèce de légère attaque, il réfléchit encore davantage, et d'autant plus que ses cheveux étaient devenus blancs, toutefois sans qu'aucune parcelle de son crâne épais et dur fût atteinte de calvitie. Entre soixante et soixante-dix,

c'est l'âge où les hommes forts meurent d'apoplexie. Or, le père de Cornélie avait soixante-sept ans. Il se dit cela avec sérieux, et fit quelques autres bonnes réflexions relatives à la vie future. Mais l'amour-propre le retenait encore dans son habitude d'abstention, et il ne savait comment la vaincre.

C'était donc au milieu de novembre, sept ans après le mariage de Cornélie. Horace Dupont se promenait dans le chemin qui, de celui du Carre, conduisait au village. Il allait et venait, la tête pensive, un fort bâton à la main droite. Sa santé n'était plus si bonne, depuis qu'il ne travaillait pas, ou du moins fort peu. Travailler pour qui? Pour Philippe? Non. — Pour Julien? encore moins. — Et pourtant l'oisiveté n'est bonne à aucun âge, pas plus dans la vieillesse qu'au fort de la vie. Seulement il faut alors mesurer le travail à ce que le corps peut supporter sans trop de fatigue.

Comme Horace Dupont pensait à cela, il rencontra son petit-fils qui revenait de l'école. Celui-ci n'avait que six ans; mais on l'avait admis par faveur, avec d'autres enfants de son âge, dans une classe dirigée par une régente. Le fils de Cornélie ressemblait à sa mère. Il avait les traits fins, le nez grec comme elle, et les cheveux noirs. Comme sa mère encore, le garçonnet n'avait pas de couleurs prononcées, mais une peau solide, les joues fermes, les yeux très intelligents. On en ferait un cultivateur, bien certainement, et non un de ces mille déclassés qui, après avoir essayé quelques études, ne savent à quoi s'occuper, s'adonnent à la politique, passent le temps au café, ou battent le pavé des rues, et deviennent parfois de méchants agitateurs socialistes.

— Bonjour, grand-père, dit le petit; tu te promènes. Comment tu te portes?

— Assez bien, et toi?

— Parfaitement.

— Tu reviens de l'école?

— Oui.

— As-tu été sage?

— Voilà!

— Comment! voilà? as-tu été sot?

— Mais non. Il te faut demander à la maîtresse.

— À la bonne heure.

— Grand-père, fit le petit en le regardant, pourquoi que tu ne viens jamais chez nous?

Cette question, très inattendue, donna une certaine émotion au vieillard. Il allait répondre lorsque l'enfant reprit:

— Ma mère et mon père seraient bien contents si tu venais demeurer

avec nous.

— Est-ce qu'ils t'ont chargé de me le dire ?

— Non; mais plusieurs fois déjà, j'ai voulu te demander pourquoi tu ne viens pas. Si tu venais, papa te raconterait aussi des histoires, comme à moi, quand il me prend sur ses genoux. Sais-tu celle de Laurent Pichegru qui s'était perdu dans les bois ? Et celle de Jeannot Cottier, que des Bohémiens avaient emmené dans leur charrette attelée de trois ânes ? C'est celle-là qui est jolie ! — Il faut venir avec moi aujourd'hui et je demanderai à papa de te la raconter.

À ce propos enfantin, Horace sentit son cœur se fondre. Il lui vint une larme au coin des yeux, lui qui n'avait jamais pleuré depuis qu'il était un homme.

Le petit lui prit la main gauche :

— Allons, viens, dit-il en le tirant.

Le grand-père ne répondit pas. Il garda la main potelée de l'enfant dans sa grosse main osseuse, et suivit le guide que Dieu plaçait sur son chemin dans ce moment-là.

— Voici le grand-père ! cria le petit vainqueur. C'est moi qui l'amène. — Papa, dit-il à Julien qui sortait de la grange et avait de la peine à maîtriser son émotion, j'ai promis au grand-père que tu lui raconterais l'histoire de Jeannot Cottier. C'est pour ça qu'il est venu.

— Oui, mon cher petit, dit enfin Horace, presque suffoqué par ce qu'il éprouvait, oui, c'est toi qui m'as amené; et si ton père et ta mère veulent me garder, je resterai avec vous tous.

Lecteur, comprends-tu la joie de ce couple heureux ? Comprends-tu le sentiment de reconnaissance qui monta des cœurs jusqu'au trône du Père céleste ? — Eh bien, si tu as quelque sujet de rancune dans l'esprit ou dans le cœur à l'égard de n'importe qui, n'attends pas sept années avant de le délaisser. Abandonne-le tout de suite. Aime et pardonne, car toi aussi, comme tout homme, tu as besoin d'affection et de pardon.

F I N

